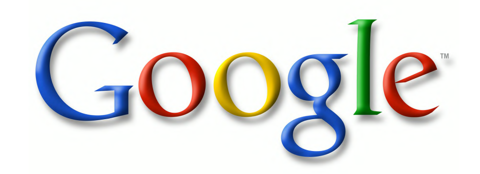
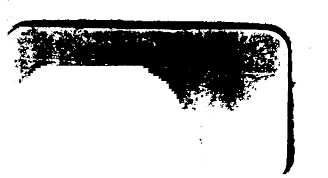






JOURNAL HELVETIQUE
OU
RECUEIL
DE
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE CHOISIE;

De Poësie; de Traits d'Histoire ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

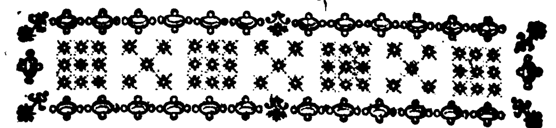
JANVIER 1766.



NEUCHATEL,
DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.



MDCCLXVI.



JOURNAL HELVETIQUE.

JANVIER 1766.

REMARQUES

Sur un Ouvrage rangé par ordre alphabétique, dont plusieurs Articles éxigent d'être relevés, pour l'avantage des Mœurs & la vérité de l'Histoire éclésiastique & profane.

CORPS.

NÔTRE Auteur comence par répéter son paradoxe favori : *De même que nous ne savons ce que c'est qu'un Esprit, nous ignorons ce que c'est qu'un Corps.* Cependant il nous aprend lui même dans ce même article, que corps ou matiére, c'est la subs-

tance étendue, solide, divisible, mobile, figurée : Que l'esprit est la substance qui pense, qui sent, qui veut. Voila donc ces deux substances très bien distinguées l'une de l'autre, douées de propriétés évidemment incompatibles ; elles sont donc sufisamment conues pour prononcer avec certitude, que l'une ne peut être l'autre.

Mais quel est le sujet en qui ces propriétés résident? C'est come si après avoir défini l'home en disant que c'est l'individu capable de penser, de sentir, de raisoner, de vouloir, on demandoit encore : Mais quel est ce sujet en qui réside l'humanité? C'est l'individu, PIERRE, PAUL, JAQUES. Toute question ultérieure est ridicule. C'est demander la définition d'une idée si claire & si simple, qu'elle ne peut plus être définie. Le sujet séparé de toutes ses propriétés est une abstraction pure, un être de raison, qui n'éxiste point dans la nature.

Il réfute ensuite *l'Evêque* BERKLEY, *qui par cent sophismes captieux a prétendu que les corps n'existent pas.* C'est une peine assez mal employée & la réfutation est fort mauvaise. Nous allons voir, qu'en suivant les principes de nôtre Philosophe, BERKLAY ne seroit pas fort embarassé de se tirer d'afaire.

Les corps, selon BERKLEY, n'ont ni cou-

leur, ni odeur, ni chaleur; ces modalités sont dans nos sensations & non dans les objets: *Il pouvoit*, dit nôtre Auteur, *s'épargner la peine de prouver cette vérité, elle étoit assez connue.* N'en déplaise à tous les deux, cette vérité prétendue est une fausseté, ou plûtôt c'est un abus des termes.

Nous apellons corps colorés ceux dont les parties sont tellement disposées qu'elles frapent nos yeux; corps odorans, ceux dont il sort des parties qui émeuvent l'odorat; corps chauds, ceux qui sont disposés de maniére à exciter en nous le sentiment de la chaleur. Ces modalités sont douc tout à la fois en nous & dans les corps, mais en diférens sens: Ellles désignent dans les corps une certaine disposition de parties, ou une certaine maniére d'être, diférente de toute autre: Elles désignent dans nos sens une certaine maniére d'être afectés. Ces deux idées sont rélatives, mais il ne faut pas les confondre. En expliquant les termes, BERKLEY se trouve arêté au prémier pas; en lui acordant sa supoſition, l'on done lieu à tous ses sophismes.

En éfet, de ces modalités il passe à l'étendue, à la solidité, qui sont, dit nôtre Auteur, *de l'essence du corps;* cet aveu est

remarquable. BERKLEY *croit prouver qu'il n'y a pas d'étendue dans une piéce de drap verd, parce que ce drap n'est pas verd en éfet, cette sensation du verd n'est qu'en vous, donc cette sensation de l'étendue n'est aussi qu'en vous.* On voit la futilite de ce raisonement & le ridicule qu'il y a de confondre la couleur verte du drap, avec la sensation de cette couleur. Il est faux que le drap ne soit pas verd en éfet, puisque ses parties sont figurées de maniére qu'elles excitent en moi la sensation du verd; pour produire en moi la sensation du rouge, il faudroit qu'elles fussent disposées autrement. Or cette disposition des parties que j'apelle *verd* est véritablement dans le drap, quoique la sensation soit en moi seul. Mais la sensation dit nécessairement deux choses: 1°. Telle disposition dans l'objet: 2°. Le sentiment ou la perception de cette disposition: Et si l'objet n'étoit point tel qu'il est aperçu, la sensation seroit fausse. Cela est si clair, qu'il est singulier que nos Philosophes nous obligent à faire de pareilles observations & à revenir sans cesse aux prémiers principes de Logique.

Nôtre Auteur prétend mieux réfuter le raisonement de BERKLEY; voyons si sa réponse sera plus solide que la nôtre.

BERKLEY a crû montrer, qu'il n'y a

point d'étendue, parce qu'un corps lui a paru avec sa lunette quatre fois plus gros qu'il ne l'étoit à ses yeux, & quatre fois plus petit à l'aide d'un autre verre. De là il conclut, qu'un corps ne pouvant à la fois avoir quatre pieds, seize pieds & un seul pied d'étendue, cette étendue n'éxiste pas, donc il n'y a rien. Selon nôtre Auteur, *il n'avoit qu'à prendre une mesure & dire, de quelque étendue qu'un corps me paroisse, il est etendu de tant de ces mesures.*

Mais si BERKLEY sait raisoner, il aura bientôt montré le foible de cette réfutation. Je ne suis pas plus assuré, dira-t-il, de l'étendue de cette mesure, que je le suis de l'étendue du corps même; en apliquant mes verres à la mesure, j'y vois la même diversité d'étendue que dans le corps; coment donc la mesure peut-elle m'assurer de l'étendue du corps mesuré? On me done pour réponse la question même qu'il s'agit d'éclaircir.

D'ailleurs, continuera-t-il, sied-t-il à vous Philosophe, de me rapeller au témoignage de mes sens, vous qui soutenez dans vôtre article *certitude*, que ce tèmoignage ne peut fonder qu'une probabilité. J'aurois beau ajouter au tèmoigna-

ge de la vue celui du toucher, & celui de tous mes autres sens; je n'aurai toûjours de l'éxistence des corps qu'une simple probabilité tout au plus, & jamais une entiére certitude: Or un Philosophe doit-il s'en raporter à des probabilités? Nous serions curieux de savoir ce que répondroit nôtre Philosophe. *Il n'est pas de l'étendue & de la solidité*, dit-il, *come des sons, des couleurs, des saveurs, des odeurs &c. Il est clair que ce sont en nous des sentimens excités par la configuration des parties; mais l'étendue n'est point un sentiment.* C'est toûjours la question, répondra BERKLEY; je vous soutiens que l'étendue n'est qu'un sentiment tout come la couleur, & vous n'avez pas prouvé le contraire. Vous n'argumentez contre moi que par une pétition de principe. *Que ce bois allumé s'éteigne, je n'ai plus chaud; que cet air ne soit plus frapé, je n'entens plus; que cette rose se fane, je n'ai plus d'odorat pour elle*: D'acord: De même, que ce bois continue de bruler, son étendue diminue enfin; que ce baton de six pieds soit coupé en deux, je ne vois plus que deux morceaux de trois pieds chacun: Voilà donc, dans l'étendue la même altération que dans les couleurs, les sens & les odeurs; où est la diférence? *Ce bois*, dites vous, *cet air*, *cette rose*

sont étendus sans moi; je le nie; vous le supofez, mais vous ne le prouvez pas.

Nôtre Auteur conclut *que le Paradoxe de* BERKLEY *ne vaut pas la peine d'être refuté*. Non assurément; mais dès qu'un Philosophe veut s'en doner la peine, il devroit raisoner mieux que nôtre Auteur. Au lieu de. démontrer le faux de la suposition de BERKLEY, il lui done gain de cause par ses principes.

Il est bon de savoir, dit-il, *ce qui avoit entrainé* BERKLEY *dans ce Paradoxe*; *l'origine de son opinion venoit, de ce qu'on ne peut concevoir ce que c'est que ce sujet, qui reçoit l'étendue*: Et qu'est il nécessaire de concevoir autre chose dans un sujet, que les propriétés qui constituent son essence? C'est come si BERKLEY soutenoit, qu'il n'y a point d'homes, parce que nous ne pouvons concevoir ce que c'est que le sujet qui reçoit l'humanité. Encore une fois, c'est l'individu & rien autre chose. On a beau répéter le sujet, *le substratum*, *la substance*; point de sujet sans propriétés, point de substance sans ses atributs essentiels; les précisions métaphisiques ne font rien à la nature des choses.

Nous ne savons rien, dit nôtre Philosophe, *sur le fond de ce sujet, de cette substance étendue, solide, divisible, mobile, fi-*

gurée &c. Je ne la connois pas plus que le sujet pensant, sentant & voulant; mais ce sujet n'en éxiste pas moins, puisqu'il a des propriétés essentielles dont il ne peut point être dépouillé. C'est à dire, qu'après avoir bien subtilisé, on est obligé d'en revenir au sens comun & au langage ordinaire. Mais l'aveu que fait ici nôtre Auteur est important: L'esprit & le corps ont chacun des propriétés essentielles, dont ils ne peuvent être dépouillés; ainsi la divisibilité étant une des propriétés essentielles de la matiére, elle ne peut point en être dépouillée, elle est toûjours essentiellement divisible; & par conséquent elle ne peut jamais devenir le sujet immédiat de la pensée, qui est indivisible.

Nous jouissons des corps, continue-t-il, *sans savoir ce qui les compose.* Nous le savons assez pour ne pas lés confondre avec l'esprit, puisque leurs atributs sont essentiellement diférens, & cela doit nous sufire.

Un subtil Philosophe a imaginé que les corps sont bâtis d'une infinité de petits êtres, qui ne sont pas corps, & cela s'apelle des Monades; c'est à dire, qu'à l'aide d'un nouveau terme, il a ramené le vieux sistème des Atômes; mais que l'on apelle Atômes, Monades, points mathématiques, les parties constitutives des

corps, à moins qu'on ne supose que ces parties sont étendues, l'on ne concevra jamais que leur réunion puisse former quelque chose d'étendu; de même que ce qui est corps ne peut jamais devenir esprit, & ce qui est esprit ne peut jamais devenir corps. Il est assez inutile de comparer ce sistème avec les formes substancielles & la grace versatile: Cette froide raillerie ne rend pas plus instructif l'article, que nous venons d'éxaminer; nôtre Philosophe n'y fait pas voir une Métaphisique bien profonde.

De la Chine.

Ce que nous voyons sous ce titre est une fade répétition de ce que l'on a enseigné dans l'Essai sur l'Histoire Universelle, publié sous le nom de M. de Voltaire. Tome I. & on l'a copié de nouveau dans la Philosophie de l'Histoire chapitre 18. Même stile, même méthode, mêmes principes, mêmes supositions dans ces trois Ouvrages. Ne se lassera-t-on pas enfin de se répéter?

Nôtre Philosophe comence par quelques railleries, sur le Comerce que nous allons faire à la Chine. Nous y allons chercher de la porcelaine, des étofes, du thé, come si nous n'avions pas chez nous dequoi supléer à toutes ces superfluité

Mais si l'on réduisoit le Comerce aux marchandises de prémier besoin, il faudroit comencer par retrancher la navigation. C'est l'amour du superflu qui lie aujourd'hui toutes les Nations d'un bout de l'Univers à l'autre, & qui nous a fait conoitre ces Chinois, dont nos Philosophes nous débitent tant de merveilles, qu'ils ont rèvées dans leur Cabinet.

Après avoir loué le zèle de nos Missionaires, qui veulent convertir les Chinois, il blâme ceux qui contestent l'antiquité de cette Nation & qui l'acusent d'Idolatrie. Voilà deux articles à éxaminer.

La dispute entre WOLF & L'ANGE, tous deux Professeurs dans l'Université de Halle, est fort étrangére à la question; c'est un Episode de nôtre Auteur, auquel nous ne nous arrèterons pas.

Dequoi nous avisons nous, dit il, *nous autres au bout de l'Occident, de disputer avec acharnement & avec des torrens d'injures, pour savoir s'il y avoit eû* 14. *Princes ou non, avant* FO-HI *Empereur de la Chine, & si ce* FO-HI *vivoit trois mille ou deux mille neuf cents ans avant nôtre Ere vulgaire?* Ceux qui disputent avec des torrens d'injures ont tort pour la forme, cela est clair; mais ils peuvent avoir raison pour le fond. La vérité ou la fausseté des

Anales Chinoises n'est point un objet indiférent pour quiconque aime à savoir le vrai; si cela ne nous touche en rien, pourquoi nôtre Philosophe est il si zèlé à les défendre? Il n'est pas seulement question de savoir s'il y a eû 14. Princes avant FO HI & en quel Siécle il a vécu, mais s'il a vécu éfectivement, & si ce que l'on a dit de son Règne n'est pas entiérement fabuleux. Nous verrons bientòt, qu'il y a des raisons plus que sufisantes d'en être persuadés.

Je voudrois bien, continue nôtre Auteur, *que deux Irlandois s'avisassent de se quèreller à Dublin, pour savoir quel fut au XII. Siécle le possesseur des terres que j'ocupe aujourd'hui; n'est-il pas évident, qu'ils devroient s'en raporter à moi qui ai les Archives entre mes mains?* Mais si par hazard ces deux Irlandois se trouvoient intèressés à la question, leur dispute seroit elle déplacée? Auroient-ils tort de demander comunication des Archives, de les éxaminer, de les rejetter mème, si elles portoient des marques évidentes de fausseté & de suposition? Voila où nous en somes, vis-à-vis des Chinois. On veut se servir de leur Chrônologie pour faire révoquer en doute la vérité de la nôtre, & tel est le dessein très marqué de nôtre

grand Philoſophe : Il eſt donc à propos d'éxaminer, de confronter les preuves, de rechercher, de quel côté peut être l'erreur.

Il faut, dit-on, *s'en raporter aux Tribunaux du Pays.* Mais ſi ces Tribunaux, come le reſte de la Nation, ſont infatués d'une prétendue antiquité, démentie par leurs propres monumens, eſt il prudent de s'en raporter à eux, tandis que les Chinois eux mêmes n'en adoptent pas aveuglément les préventions (*)? Par la même raiſon il faut ajouter foi aux Antiquités fabuleuſes des Egiptiens & des Chaldéens, & croire avec les Grecs, que les Habitans de l'Arcadie étoient auſſi anciens que la Lune.

Lorſque les Anales Chinoiſes nous donent pour leurs prémiers Empereurs POUANE-COU, le Chaos, TIENE HOANG, l'Empereur du Ciel, ou *Tiene-ling*, le Ciel intelligent, TI-HOANG, l'Empereur de la Terre, GINE HOANG, le Souverain des Homes, enſuite cinq LONGS ou cinq Dragons &c. ſans doute elles nous diſpenſent d'y croire (**). Il n'eſt pas dificile

(*) Voyez les Mém de l'Acad. des Inſcript. Tome XV. p. 552. des Mém. & Tome XVIII. pag. 196. & 213.

(**) Extrait des Hiſtoriens Chinois, dans l'Origine des Loix &c. Tom. VI. pag. 299.

de reconoitre, dans ces divers persones, les Dieux prétendus qui ont gouverné l'Egipte, & les Titans, qui ont règné dans la Grèce; même génie par tout, même afectation de personifier les Etres naturels pour en faire des Dieux ou des Souverains, & alonger ainsi la Chronologie; & l'on nous dit gravement que les Anales Chinoises ne renferment point de Fables.

Disputez tant qu'il vous plaira, continue nôtre Auteur, *sur les* 14. *Princes qui règnérent avant* FO-HI, *vôtre belle dispute n'aboutira qu'à prouver, que la Chine étoit très peuplée alors & que les Loix y règnoient.* Voyons si les Anales Chinoises le suposent ainsi. Elles disent „ Que la vie des ho-„ mes d'alors ne diféroit point de celle „ des animaux; qu'ils étoient errans ça & „ la dans les forêts; que les femmes étoient „ comunes; qu'ils ne songeoient qu'à man-„ ger & dormir; qu'ils mangeoient jus-„ qu'aux plumes & au poil des animaux „ dont ils buvoient le sang; ils se cou-„ vroient de peaux toutes velues. L'Em-„ pereur FO-HI comença d'abord par leur „ aprendre à faire des filets pour la pêche „ & pour la chasse &c. (*) Voilà come

(*) Extrait des Historiens Chinois, ibid page 327.

les Chinois ſous FO-HI étoient *une Nation raſſemblée, qui avoit des Loix & des Princes, ce qui ſupoſe une prodigieuſe Antiquité.* Voilà come ces Peuples avoient déja trouvé le fer dans les mines, conoiſſoient l'Agriculture, la Navette & tous les autres Arts. Mais pourvu que nôtre Auteur parvienne à tromper ſes Lecteurs, il lui importe fort peu de démentir les monumens même, dont il veut nous prouver l'autenticité.

Or on demande ſi le Chef d'une Nation, encore plus abrutie que les Sauvages de l'Amérique, qui ne ſait ni chaſſer, ni pêcher, ni ſe nourir, ni s'habiller, ni ſe loger, eſt un Monarque fort puiſſant, dont le règne a été précédé par celui de 14. Princes, auxquels on peut doner impunément le titre d'Empereur? Sans doute que les Chinois ont ſû écrire, avant que de ſavoir faire du pain, & que l'Hiſtoire de ces brillans Siécles a été tranſmiſe à la poſtérité par des Auteurs contemporains.

Ajoutons encore, que chez les Chinois même, le Règne de FO-HI n'eſt pas certain; que pluſieurs le retranchent de la Liſte des Empereurs; que l'Hiſtoire de ſes Succeſſeurs juſqu'a YAO, qui vivoit 2000. ans avant J. C. eſt pleine de fables & de contradictions,

contradictions, & regardée come très incertaine par ceux qui l'ont étudiée avec le plus de ſoin & qui ont le plus d'eſtime pour la Chronologie Chinoiſe (*).

Ce n'eſt pas tout, on a prouvé récemment avec beaucoup de vraiſemblance, que les Chinois ont été policés par une Colonie d'Egiptiens; qu'ils en ont reçû leur écriture & la plûpart de leurs uſages; que les Empereurs de leur prémiére Dinaſtie ſont précisément les mèmes Princes qui ont règné à Thèbes en Egipte; que les Chinois ont ainſi emprunté l'Hiſtoire du Royaume de Thèbes, pour en compoſer la leur; que par la date certaine du Règne de ces Princes, on peut juger que les Chinois étoient encore ſauvages, il n'y a pas trois mille ans (**).

Enfin les Anales Chinoiſes nous aprènent, que CHI HOANG TI, Uſurpateur de la Chine, 250 ans avant l'Ere Chrétienne, fit bruler tous les Livres, détruiſit tous les monumens, travailla pendant ſoixante ans à exterminer tout ce qui pouvoit rapeller le ſouvenir des Siécles précédens; & l'on veut aujourd'hui nous faire regar-

(*) Mémoires de l'Acad. Tome XV. p. 495.

(**) Voyez le Mémoire de M. de GUIGNES imprimé en 1759.

der ces Anales rétablies, ou plûtôt composées après coup, come le Monument le plus autentique de l'Univers.

Laissons, dit nôtre Auteur, *laissons les Chinois & les Indiens jouir en paix de leur beau climat & de leur antiquité.* Qu'ils jouissent tant qu'il leur plaira de leur antiquité réelle & bien prouvée; nous nous y oposons d'autant moins qu'elle s'acorde parfaitement avec nôtre Histoire: Pour leur antiquité fabuleuse, nous demandons que l'on nous permette de n'y ajouter aucune foi (*).

Cessons sur tout, continue t-il, *d'apeller idolâtre l'Empereur de la Chine & le Soubab de Dékan.* On ne doit peut être pas acuser l'Empereur de la Chine de l'idolatrie proprement dite, c'est à dire, d'adorer des statues, des images, des Pagodes, quoique plusieurs des Princes qui ont gouverné la Chine aient doné dans cet aveuglement; mais on peut reprocher aux Chinois en général, aux Lettrés, à l'Empereur même, de ne pas rendre à l'Etre suprême un culte assez pur, puisqu'ils lui associent, dans le gouvernement du monde, des esprits inférieurs, des intelligences du second ordre, qui président aux villes,

(*) Mémoires de l'Acad. Tome XVIII. p. 292. & suiv.

aux riviéres, aux montagnes & à toutes les parties de la nature (*).

Come cette croyance a été la source de l'idolatrie ou du Polythéisme, chez tous les Peuples Anciens & Modernes, il n'est pas surprenant qu'elle y fasse tomber de même un très grand nombre de Chinois, & que les Sectateurs du Dieu Fo & de l'idolatrie proprement dite, soient en si grand nombre à la Chine.

On sait d'ailleurs, que la plûpart des Lettrés Chinois donent dans le matérialisme le plus grossier : Ce n'est donc pas à la Chine qu'il faut aller chercher de saines idées sur la Réligion.

La constitution de cet Empire est, dit-on, *la meilleure qui soit au monde.* Mais selon le tèmoignage même de ceux qui la conoissent le mieux, à la Chine, come ailleurs, le Peuple est la victime des fripons ; & très souvent exposé à mourir de faim, par la malversation des Oficiers de l'Empire. On y fait, come ailleurs, les plus sages Loix du monde ; mais qui sont très mal éxécutées, & avec de l'argent on y parvient aisément à faire tolerer les plus grands abus.

(*) Hist. Gén. des Voyages. Tome XXIII. pag. 4. 25. & suiv.

(*) *C'est la seule constitution qui soit toute fondée sur le pouvoir paternel.* Aparemment le pouvoir paternel chez les Chinois ressemble beaucoup au pouvoir tiranique : Non seulement les Mandarins, ces Péres si tendres, *donent force coups de bâton à leurs enfans*, come nôtre Auteur en convient; mais ils les laissent encore charitablement périr de misère, de peur que le menu Peuple n'augmente à l'excés & ne cause des séditions.

C'est la seule qui qui ait institué des prix pour la vertu. Cette institution même semble prouver, que les Chinois en général n'ont pas beaucoup d'inclination à être vertueux, puisqu'il faut les y engager par intèret, & il est fort dangereux que des vertus intéressées ne soient pas bien sincères. *C'est la seule qui ait fait adopter ses Loix à ses Vainqueurs*; parçe que ses Vainqueurs étoient des Tartares, qui n'avoient point de Loix; il a été plus court d'adopter celles de la Nation vaincue, que d'en faire d'autres; opération dont ils n'étoient pas capables : Il n'y a rien dans tout cela de fort merveilleux. MONTESQUIEU, qui raisone ordinairement plus sensément que nôtre Auteur, n'en a pas été la dupe.

(*) Lettres Edif. XXIV. Recueil p. 65. & suiv.

Dans les Sciences les Chinois sont encore au terme où nous étions il y a deux cents ans. C'est l'aveu de nôtre Philosophe ; il pouvoit dire hardiment, *au terme où nous étions il y a six cents ans.* Jusqu'à l'arivée des Européens à la Chine, ce Peuple qui étudie l'Astronomie, à ce qu'on dit, depuis 400 ans, n'avoit pas encore pû parvenir à faire un Almanach ou un Calendrier éxact (*). Malgré les leçons de nos Mathématiciens en 1734 les Astronomes Chinois, chargés d'observer une Eclipse, allérent avec empressement féliciter l'Empereur de ce que le tems avoit été nébuleux *& de ce que le Ciel, pour recompenser sa piété & ses autres vertus, lui avoit épargné le chagrin de voir le soleil éclipsé* (**). Ce trait seul ne doit-il pas nous faire admirer la capacité & l'intelligence des Chinois? Sans doute l'Histoire, chez des Peuples si habiles, a dû être fort éxacte, & ses Monumens bien autentiques.

Mais cela n'empêche pas, dit-on, *que les Chinois, il y a quatre mille ans, lorsque nous ne savions pas lire, ne sussent toutes les choses essentiellement utiles*, *dont nous*

(*) Lettres Edif. XXIV. Recueil p, 80.
(**) Ibid p. 90.

nous vantons aujourd'hui. Il eut été bon de nous dire qu'elles sont ces choses essentiellement utiles, dont les Chinois étoient en possession, lorsqu'ils ne savoient encore ni chasser, ni pêcher, ni se nourir, ni s'habiller, ni se loger; or ils étoient encore tels, non seulement sous le prétendu régne de FOHI, come ils en conviennent eux mêmes, mais encore près de mille ans après, lorsque les Egiptiens leur ont porté l'usage de leurs Hiérogliphes, leurs Mœurs & leurs Loix.

Nous persuadera-t-on jamais, que les Chinois aient été policés il y a quatre mille ans, & que dès lors ils n'aient fait aucun progrès dans les Arts & dans les Sciences? Ou les Chinois ont de l'esprit, ou ils sont stupides; il n'y a pas de milieu: S'ils ont de l'esprit, ils sont capables de se perfectioner, & surement ils ont fait des progrès; s'ils sont stupides, ils n'ont pas pû être policés si tôt. Quelque parti que l'on prenne, leur prétendue police, toûjours la même depuis quatre mille ans, sans avoir avancé ni reculé, est une chimère absurde, contredite par l'expérience de toutes les Nations.

SONGE.

Il me sembloit l'autre jour que j'étois au milieu d'une compagnie fort agréable, tout ocupé d'une conversation qui me charmoit, lorsque je vis tout d'un coup s'avancer vers moi une des plus afreuses figures que l'imagination puisse se réprésenter. Elle étoit vêtue de noir, la peau de son visage étoit couverte de mille rides, ses yeux étoient enfoncés dans la tête, & sa couleur étoit aussi pâle & aussi livide que celle de la mort; la terreur & la sévérité étoient peintes dans ses regards, & ses mains étoient armées de serpens & de fouets. Dès qu'elle se fut aprochée de moi, elle m'ordona de la suivre de l'air le plus terrible, & avec un ton de voix qui glaça mon sang dans mes veines. J'obéis, & elle me conduisit par des chemins raboteux, couverts de ronces & d'épines, dans une Vallée profonde & solitaire; la verdure se fânoit sous ses pieds partout où elle passoit; le soufle empoisoné de sa bouche répandoit partout des vapeurs malfaisantes, qui obscurcissoient l'éclat du So-

leil & changeoient la sérénité du Ciel en épaisses ténèbres. Les forêts rétentissoient des hurlemens les plus afreux ; des oiseaux sinistres perchés sur les arbres qui sont consacrés à la tristesse, faisoient entendre de tous cotés leurs voix funestes, & la campagne n'ofroit par tout que désolation & horreurs. Ce fut au milieu de cette scène afreuse que mon détestable guide s'adressa à moi en ces termes:

„ Retire toi auprès de moi, mortel in-
„ consideré ; quite les vains plaisirs d'un
„ monde trompeur, & aprends, que le
„ plaisir n'est point destiné à faire partie
„ de la vie humaine. L'home est né pour
„ les pleurs & pour les tourmens ; c'est
„ la condition de tout ce qui habite sous
„ le Soleil, & quiconque agit autrement,
„ s'opose à la volonté du Ciel ; fui les
„ plaisirs enchanteurs de la jeunesse & les
„ charmes imposteurs de la Société ; con-
„ sacre ta vie à la solitude, aux gémis-
„ semens & à la tristesse ; la misére est le
„ seul état que le devoir permette aux
„ êtres sublunaires ; chaque plaisir ofense
„ la Divinité, qu'on ne peut servir d'une
„ maniére qui lui soit agréable, qu'en re-
„ nonçant à toutes les douceurs de la vie,
„ pour ne plus vivre que dans les sou-
„ pirs & dans les larmes.

Ce lugubre portrait de la vie m'abatit entiérement, & sembloit avoir étoufé tout principe de joie dans mon cœur; je me trainai sous un if à moitié détruit, où j'étois assailli de tous côtés par des vents glacés, pour me livrer à toute l'horreur de mes apréhensions; ma résolution étoit prise d'y demeurer jusqu'à ce que le bras de la mort, dont j'implorois le secours, vint mettre fin aux malheurs d'une vie toute destinée à l'infortune. Dans cette situation je découvris à quelque distance de moi une Riviére profonde & bourbeuse, dont les flots fangeux faisoient entendre un murmure lugubre; j'étois déterminé à m'y noyer, & déja j'étois sur les bords, lorsque je me sentis subitement retiré en arriére; m'étant tourné, je fus bien surpris de voir l'objet le plus aimable qui se soit présenté à mes yeux. Les charmes les plus séduisans de la jeunesse & de la beauté brilloient dans toute sa persone; l'éclat lumineux d'une gloire immortelle animoit ses yeux, mais leur imposante majesté étoit tempérée par des regards de douceur & de bonté; à son aproche, l'éfroyable spectre qui m'avoit tourmenté s'évanouit, & avec lui se dissipa toute l'horreur dont il m'avoit rempli; les nuages qui obscurcissoient l'air, firent

place à un Soleil radieux, le gazon reprit ſa verdure, & tout le Pays qui m'environoit revétit une face auſſi riante que celle du jardin d'Eden. Je fus enchanté de ce changement inopiné; la joie renaiſſoit au fonds de mon cœur & me donoit une nouvelle vie; ce fut en ces mots, que mon charmant Libérateur me dona ſes divines inſtructions, qu'il acompagna d'un regard où règnoit une douceur inexprimable.

„ Mon nom eſt la *Réligion*; je ſuis „ la Fille de la *Verité* & de *l'Amour*, la „ Mére de la *Bienveillance*, de *l'Eſpérance* „ & de la *Joie*. Ce monſtre â la fureur „ duquel je viens de vous arracher, eſt „ la *Superſtition*, Fille du *Mécontentement*, „ & qui a toûjours à ſa ſuite la *Peur* & „ le *Chagrin*. Quelque diférence qu'il y „ ait entre nous, elle a ſouvent l'audace „ de prendre mon caractère & mon nom, „ & de ſéduire les mortels, au point de „ ſe faire prendre pour moi même, juſ„ qu'à ce qu'enfin elle les conduiſe juſ„ ques ſur les bords du Déſeſpoir, cet „ afreux abime, dans lequel je vous ai „ trouvé prêt à vous jetter.

„ Regardez tout autour de vous, voyez „ les diverſes beautés de ce globe que le „ Ciel a fait pour la demeure des homes,

» & dites moi s'il ſeroit poſſible, qu'un
» monde où brille tant d'art, ait été deſ-
» tiné à être le ſéjour de la miſére & de
» la peine ? Dans quel but la main libé-
» rale de la Providence y auroit-elle répan-
» du tant d'objets de délices, ſi ce n'eſt
» pour que nous nous y réjouiſſions du
» privilège de l'éxiſtence, & que nous
» ſoyons remplis de reconoiſſance pour
» l'Auteur bienfaiſant à qui nous la de-
» vons ; l'obéiſſance & la vertu ſont les
» moyens de jouir des faveurs qu'il nous
» à acordées, & les rejetter ſimplement,
» parce que ce ſont des ſources de plai-
» ſir, c'eſt une ignorance digne de pi-
» tié, ou un abus criant de la raiſon ; la
» Bonté infinie eſt le principe de toute
» éxiſtence ; & la tendance naturelle de
» tout être raiſonable, depuis l'ordre des
» Séraphins le plus éminent juſqu'aux ho-
» mes les plus abjects, eſt de s'élever con-
» tinuellement du plus bas degré d'hô-
» neur juſqu'au plus élevé ; chacun d'eux
» a des facultés proportionées aux diver-
» ſes eſpèces de plaiſir dont il eſt ſuſ-
» ceptible.

» Eſt-ce dont là, m'écriai-je, le lan-
» gage de la Réligion ? Conduiroit-elle ſes
» ſectateurs par des chemins de fleurs, &
» les apelleroit-elle à mener une vie éxem-

» te de peines? Où ſont donc ces péni-
» bles travaux de la vertu, ces mortifi-
» cations de la pénitence, ces pieux éxer-
» cices de renoncement qu'ont pratiqué
» les Saints & les Héros? Les véritables
» plaiſirs d'un être raiſonable, me repli-
» qua-t-elle avec beaucoup de douceur,
» ne conſiſtent pas à ſatisfaire ſes gouts
» ſans meſure, à ſe livrer au luxe, à vi-
» vre dans le tumulte des paſſions, dans
» la langueur de l'indolence, ou dans un
» cercle d'amuſemens frivoles; les plaiſirs
» vicieux corrompent l'ame; une vie oi-
» ſive & animale la dégrade; dans l'un
» & dans l'autre cas elle perd le gout du
» véritable bonheur & ne ſauroit man-
» quer de devenir malheureuſe. Tout
» home qui ſouhaite d'être véritablement
» heureux, doit faire ſa principale ocu-
» pation d'éxercer les nobles facultés qu'il
» a reçues en partage, en adorant les per-
» fections de ſon Créateur, en faiſant du
» bien à ſes ſemblables, & en cultivant
» la rectitude intérieure de ſon ame; il
» ne doit avoir pour ſes ſens que cette
» condeſcendance, qui en donant à ſon
» corps une nouvelle vigueur, le met en
» état de ſuivre avec de nouvelles forces
» des objets plus relevés; c'eſt dans la
» région qu'habitent les Anges, qu'une

» félicité pure conserve une fraicheur éternelle ; des torrens de délices coulent sans cesse dans cet heureux séjour, sans que rien en puisse jamais interrompre le cours ; mais des êtres qui sentent intérieurement les infirmités de leur ame, & c'est le cas de tous les fils des homes, ont besoin d'observer un régime plus rigoureux & de se gouverner par des Loix plus sévéres. Un home qui s'est rendu coupable d'excès volontaires, doit se soumettre, & à l'action toujours pénible de la nature, & aux rigueurs rebutantes de la Médecine pour rémédier à ses maux. Rien n'empêche cependant, qu'il n'use moderément de tous les adoucissemens que lui ofre la belle demeure qu'un tendre Pére lui a préparée, pourvu qu'il ne nuise pas à son rétablissement, & à mesure que sa santé se rafermit, la joie la plus vive nait dans son cœur du sentiment secret que produit l'amendement de son ame... Loin donc de vous les horreurs du désespoir ; c'est la condition des coupables... Tremblez, pauvre mortel, à la pensée de ce goufre où vous alliez vous précipiter.

» Tandis que les plus coupables ont toutes sortes de motifs pour se corriger,

„ des ames plus inocentes trouvent dans „ l'expérience de la foiblesse humaine les „ consolations les plus douces ; elles sont „ fortifiées dans leur carriére par la fla- „ teuse assurance qu'elles ont, que cha- „ que éfort qu'elles font, est soutenu, „ accepté & récompensé.

„ Le Chrétien & le Héros sont insé- „ parables, & chez eux les sentimens d'u- „ ne humble assurance & d'une confiance „ filiale ne sont limités par aucune borne. „ Il n'y a point de dificulté qui puisse „ être insurmontable pour un home qui „ se propose d'obtenir l'aprobation du „ Souverain-Etre; assuré d'obtenir dans sa „ carriére tous les secours dont il aura „ besoin, les combats & les épreuves „ auxquelles il est apellé, ne sont pres- „ que pour lui que les éxercices d'une „ ame qui est en pleine santé; sa sou- „ mission patiente aux décrets d'une Pro- „ vidence dont les regards s'étendent sur „ l'éternité, sa résignation respectueuse, „ son promt aquiescement & par ses pen- „ sées & par sa conduite aux voies im- „ pénétrables de Dieu, sont l'espèce de „ renoncement à soi-même la plus excel- „ lente, & la source des transports les „ plus élevés ; la Société est la vraie Sphère „ de la vertu humaine ; dans une vie ap-

» tive & sociale les dificultés se présen-
» tent à tous momens ; la nécessité de la
» réserve nous est prescrite par mille cir-
» constances, & tacher d'y conformer ses
» actions, c'est éxercer sur le cœur hu-
» main la discipline qui lui est propre, se
» rendre utile aux autres & meilleur en
» soi même. Il n'y a point de mérite à
» soufrir, que lorsqu'il le faut pour évi-
» ter le mal ou faire le bien, & le plai-
» sir n'est jamais un crime, que lorsqu'il
» peut fortifier nos inclinations vicieuses,
» ou afoiblir les principes généreux de la
» vertu ; la portion du bonheur acordée
» à l'home ici bas, est sans doute petite,
» si on la compare avec la magnifique pers-
» pective que lui ofre l'éternité, & avec
» la capacité de ses nobles facultés ; mais
» quelque portion que la main libérale du
» Très Haut en acorde à chaque mortel,
» il ne doit la regarder que come un se-
» cours nécessaire & un rafraichissement
» destiné pour le moment, qui ne doit
» point le détourner de sa destination
» principale.

» Venez donc avec moi, & éfacez de
» vôtre esprit cette image d'une misére
» continuelle, pour vous livrer à une joie
» moderée & à une gaieté reconoissante ;
» abandonez ce sistème resserré de solitude

» pour pratiquer les devoirs d'un être ré-
» latif & dépendant; la Réligion n'est ren-
» fermée ni dans les célules, ni dans les
» cabinets, ni reléguée dans de tristes her-
» mitages. A ces traits vous reconoitrés
» la ténébreuse doctrine de la *Superstition*,
» qui tache de rompre les chainons de
» la bienveillance & de l'afection sóciale,
» qui lient le bien de chaque particulier
» avec celui du tout; souvenez-vous,
» que l'homage le plus agréable que vous
» puissiez rendre à l'Auteur de vôtre éxis-
» tence, c'est de montrer dans vôtre con-
» duite une sérénité, qui indique un es-
» prit content de ses dispensations.

Ce fut ici que mon Guide s'arrêta, & dans le moment où j'allois lui tèmoigner ma reconoissance pour ses leçons, le bruit des cloches dans un Village voisin, & le Soleil levant qui dardoit déja ses rayons dans ma chambre, me tirérent de mon someil.

DE L'AFECTATION

L'AFECTATION dans une persone est proprement une maniére d'être actuelle, qui est ou qni paroit recherchée, & qui forme un contraste choquant avec la maniére d'être habituelle de cette persone, ou avec la maniére d'être ordinaire des autres homes. L'Afectation est donc souvent un terme rélatif & de comparaison, de maniére que ce qui est afectation dans une persone, relativément à son caractète ou à sa maniére de vivre, ne l'est pas dans une autre persone d'un caractère diférent ou oposé; ainsi la douceur est souvent afectée dans un home colère, la profusion dans un Avare.

Ordinairement la démarche d'un Maitre à danser & de la plûpart de ceux que l'on apelle Petits Maitres est une démarche afectée, parce qu'elle diférе de la démarche ordinaire des homes & qu'elle paroit recherchée dans ceux qui l'ont, quoique par la longue habitude elle leur soit devenue ordinaire & come naturelle.

Des discours pleins de grandeur d'ame & de Philosophie sont afectation dans un home, qui après avoir fait sa cour aux Grands fait le Philosophe avec ses égaux. En éfet, rien n'est plus contraire aux Maximes Philosophiques, qu'une conduite dans laquelle on est souvent forcé d'en pratiquer d'oposées.

Les grands Complimenteurs sont ordinairement pleins d'afectation, sur tout lorsque leurs complimens s'adressent à des gens médiocres, tant parce qu'il n'est pas vraisemblable qu'ils pensent en éfet tout le bien qu'ils en disent, que parce que leur visage dément souvent leurs discours, de maniére qu'ils feroient très bien de ne parler qu'avec un masque.

L'Afectation dans le langage & dans la conversation est un vice assez ordinaire aux gens qu'on apelle beaux parleurs. Il consiste à dire en termes bien recherchés, & quelquefois ridiculement choisis, des choses triviales ou comunes: C'est pour cette raison que les beaux parleurs sont ordinairement si insuportables aux gens d'esprit, qui cherchent beaucoup plus à bien penser, qu'à bien dire, ou plûtôt qui croient que pour bien dire, il sufit de bien penser; qu'une pensée neuve, forte, juste, lumineuse, porte avec elle son expression;

& qu'une pensée comune ne doit jamais être présentée que pour ce qu'elle est, c'est à dire avec une expression simple.

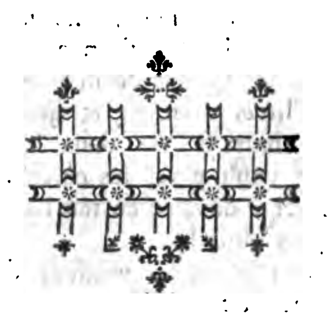
L'Afectation dans le stile, c'est à peu près la même chose que l'Afectation dans le langage, avec cette diférence, que ce qui est écrit doit être naturellement un peu plus soigné que ce que l'on dit, parce qu'on est supofé y penser murement en l'écrivant; d'où il s'ensuit, que ce qui est afectation dans le langage, ne l'est pas quelquefois dans le stile. L'afectation dans le stile est à l'afectation dans le langage, ce qu'est l'afectation d'un grand Seigneur à celle d'un home ordinaire. On fait vulgairement l'éloge de certaines persones, en disant qu'elles parlent come un livre; si ce que ces persones disent étoit écrit, cela pouroit être suportable; mais il me semble que c'est un grand défaut de parler ainsi; c'est une marque certaine que l'on est dépourvu de chaleur & d'imagination: Tant pis pour qui ne fait jamais de sollécisme en parlant: On pouroit dire que ces persones là lisent toujours & ne parlent jamais. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ordiairement ces beaux parleurs sont très mauvais Ecrivains; la raison en est

toute simple; ou ils ecrivent come ils parleroient, persuadés qu'ils parlent come on doit écrire, & ils se permettent en ce cas une infinité de négligences & d'expressions impropres, qui échapent malgré qu'on en ait dans le discours; ou, ils mettent, proportion gardée, le même soin a écrire qu'ils mettent à parler, & en ce cas l'afectation dans leur stile est, si on peut parler ainsi, proportionelle à celle de leur langage, & par conséquent ridicule.

L'Afectation & l'Aféterie apartiennent toutes deux à la maniére extérieure de se comporter, & consistent également dans l'éloignement du naturel, avec cette diférence, que l'afectation a pour objet les pensées, les sentimens, le gout dont on fait parade, & que l'aféterie ne regarde que les petites maniéres par lesquelles on croit plaire.

L'Afectation est souvent contraire à la sincèrité; alors elle tend à décevoir, & quand elle n'est pas hors de la vérité, elle déplait encore par la trop grande atention à faire paroitre ou remarquer cet avantage. L'Aféterie est toûjours oposée au simple & au naif. Elle a quelque chose de recherché, qui déplait sur tout aux partisans de la franchise. On la passe plus aisément aux Femmes qu'aux Homes. On tombe

dans l'Afectation en courant après l'esprit, & dans l'Aféterie en recherchant des graces. L'Afectation & l'Aféterie sont deux défauts, que des caractères bien tournés ne peuvent jamais prendre, & que ceux qui les ont pris ne peuvent presque jamais perdre. La singularité & l'afectation se font également remarquer; mais il y a cette diférence entr'elles, qu'on contracte celle ci, qu'on naît avec l'autre. Il n'y a guère de Petits Maitres sans afectation, ni de Petites-Maitresses sans aféterie.





LETTRE

Au sujet d'un Original.

MONSIEUR!

Il est naturel, Monsieur, que je vous rende compte de ma visite à M. DE T. puisque c'est à vous que je dois cette conoissance. La façon dont il m'a reçu répond à l'idée que vous m'en avez donée. Quoique prévenu sur son compte, je vous avoue cepeendant que je ne m'atendois pas à la réception qu'il m'a faite. Un home, dont les Lettres de noblesse ont été expédiées l'hiver dernier, & qui a risqué de passer toute sa vie dans la roture, pour avoir voulu payer ses parchemins en or trop leger, devroit ce me semble être un peu plus humble.

Je trouvai la courte grosseur de nôtre Gentil-home étendue dans un fauteuil, qu'à peine il daigna quiter un instant pour me recevoir. Je ne vous atendois pas encore, me dit-il, d'un air qui frisoit l'insolence; nous autres gens de condition ne recevons jamais les visites de si bone

heure : Cela ſent furieuſement le bourgeois, & Dieu merci, je conois ce que je dois à mon état. Cependant je fais volontiers exception pour un home de vôtre mérite, ayez la bonté de vous aſſeoir.

Vous jugez bien que ce début ne fut pas de mon gout, & que j'eus beaucoup de peine à ne pas éclater de rire au né du perſonage. Je ſuis mortifié, lui dis-je, en me mordant les lévres, de l'ignorance que vous me reprochez, mais conſiderez que je ſuis étranger, & qu'on n'eſt pas au fait des beaux uſages du prémier jour. Après quelques momens de ſilence de part & d'autres, vous ne croiriez jamais, me dit cet Original, combien un grand nom eſt un fardeau peſant. Je le crois, lui répondis-je, ſurtout quand il eſt réellement grand, & qu'on veut le ſoutenir par de belles actions. Par de belles actions, ah ! c'eſt cela même repliqua M. DE T. ce ſont mes belles actions, ſoit dit entre nous, qui me donent une ſi grande ſupériorité ſur tant de perſones de mon état. Tenez M. R. j'ai les habits les plus magnifiques & les mieux faits, les meubles les plus brillans, l'équipage le plus leſte de toute la ville, & je done mieux à manger que qui que ce ſoit au monde. Vous vous trompez, Monſieur, lui dis-je, c'eſt des qualités

de vôtre tailleur & de vôtre cuisinier dont vous voulez me parler ; mais.... quoi mais, reprit brusquement nôtre home à belles actions, atendez un instant & vous aprendrez encore mieux à me conoitre. Je vais vous faire part d'un mémoire paternel, que j'ai composé pour les FREULES mes filles & pour les YUNKERS mes fils. Vous serez bien aise que je vous en lise un morceau, n'est il pas vrai ? J'y consens d'autant plus volontiers, MONSIEUR, repartis-je, que je m'atens à des leçons dont je pourai profiter. M. est il donc de famille, me dit mon Noble, avec un souris malin.

Je lui répondis que ma coutume n'étoit pas d'aficher ma naissance, de me faire précéder par mes Aïeux ; que j'évitois même autant qu'il m'étoit possible d'en parler, parce que je ne croiois pas qu'il fut fort intèressant pour le public d'en conoitre la liste ; mais que je pouvois cependant l'assurer, que je datois un peu plus haut que de l'hiver, passé. Coment s'écria M. DE T. vous conoissez vos Aïeux M. R. ah ! la jolie chose que d'avoir des ayeux. On m'a toûjours dit, repliquai-je, que mes Ancêtres avoient fait quelques figure à la Cour de France, sous HENRI III & Ses successeurs, qu'ils s'é-

toient fait aimer & eftimer de leurs Maitres, qu'ils en en avoient reçu les marques de diftinction les plus flateufes, & qu'on en voioit encore mille preuves dans les terres que la perfécution leur a fait abandoner. A peine eus je laché ce propos, que M. DE T. fe leva brufquement de fa chaife & fe jetta à corps perdu fur moi. Je ne compris rien à ce mouvement impétueux. Il me ferra la main jufqu'à me faire pouffer les hauts cris, & je fentis aifément par la vigueur dont il la preffa, qu'il n'y avoit pas encore long tems que la fienne étoit anoblie.

M'ayant prié de m'affeoir plus près de lui, raffuré contre le mélange de mon foufle prétendu bourgeois avec les exhalaifons de fes poulmons de famille, je fuis ravi me dit il mon cher M. DE R. de la découverte que je viens de faire. Il eft bon que nôtre efpèce fe multiplie. Je vous avouerai franchement que je començois déja à foufrir de m'ètre entretenu fi longtems avec un home, que je ne croiois pas de condition. Graces au Ciel! me voilà délivré de mon angoiffe. Je puis vous affurer M. DE R. foi de Gentil-home, que M. mon Pére & Mad. ma Mére n'auroient pas voulu pour un empire foutenir une converfation d'une demi heure avec un

bourgeois. C'étoient là de vrais soutiens de la Noblesse, on en a jamais mieux rempli les devoirs. Je leur promis, come ils étoient au lit de la mort, de mépriser souverainement toute persone sans naissance. C'est ainsi, lui dis je, qu'HANNIBAL jura à HAMILCAR sur les autels, qu'il entretiendroit dans son cœur une haine éternelle pour les Romains. Sans doute, ajouta à mon Noble, que ce M. HAMILCAR avoit ses seize quartiers come moi, & qu'il ne vouloit pas que son fils s'encanaillat avec ces *Nonains*, & donat le jour à des enfans, exclus par leur naissance de nos Chapitre d'Allemagne; j'espére que mes enfans se piqueront aussi de marcher sur mes traces. A própos de mes enfans, je vous ai promis, mon cher M. DE R. quelques morceaux du Mémoire paternel que j'ai composé pour leur aprendre ce qu'ils sont, & coment ils doivent soutenir la splendeur de leur origine. Mon home alloit en éfet lire un tas d'impertinences dans le goût de celles qu'il m'avoit débitées, lorsque pour mon bonheur on vint l'avertir que quelqu'un le demandoit. Je saisis cet instant pour me défaire d'un imbécile, auquel je jurai dans l'ame qu'il ne me reverroit plus.

Je suis &c.

REPONSE

De Mad. de L... à M. le P. T.

VÔTRE Lettre du 3 de ce mois (*) m'a fait un plaisir inexprimable. Je la porte par tout avec moi, je la relis sans cesse & je la trouve toûjours plus belle. Non vraiment, vous nerrez pas ; voilà certainement come on devroit être ; il n'y a pas le plus petit mot à dire au plan de bonheur que vous tracez à l'home. Mais vous le croiez possible à suivre dans toute son étendue, par tous ceux qui en sentiront la beauté & les avantages : Voila, Mon cher bon Ami, le seul point sur lequel je ne saurois être d'acord avec vous. Je conviens que quoi que l'home ne soit pas libre, son ame est susceptible de modification ; mais cette modification a des bornes proportionées aux qualités essentielles, d'où dérive ensuite la maniéce d'être. Qu'i fera donc la raison dans une très bone tête, jointe à une ame très sensible ? Elle tempérera les passions, mais ne les

(* Voyez cette Lettre dans le Journal de Décembre p. 602.

détruira pas. Elle donera à l'home la force de fuir ; mais s'il est arrêté dans sa fuite par cette chaine d'événemens qu'il ne sauroit ni prévenir, ni éviter, sa raison ne l'empêchera pas toûjours de sucomber.

Vous n'oseriez me répondre, lors que je dis que je me désolerois, si mes Amis n'étoient pas aussi heureux qu'ils le méritent, & vous ètes en peine de ce que je penserois de vous ? Je vous en aimerois & vous en estimerois sans doute d'avantage. Vous me diriez, j'en suis sûre, tout ce que je dis à mes Amis, quand je les vois s'afliger pour moi, & nous finirions par pleurer ensemble, bien moins de nos peines, que du bonheur de nous être chers. Oui, mon bon Ami ; car vous êtes sensible, quoi que vous en disiez ; la diférence n'est pas grande entre nous ; nôtre amitié réciproque m'en seroit une preuve, si j'en avois besoin. Dès nôtre seconde entrevue, j'ai admiré vôtre esprit & vôtre éloquence ; je vous estimois alors sans vous aimer, mais peu de jours après j'ai jugé vôtre cœur & l'ai trouvé analogue au mien, dans une conversation que j'eus avec vous sur vos enfans. Tout m'a confirmé depuis dans l'idée que j'ai prise de vôtre caractère, & dans les sentimens

tendres & invariables que vous m'avez inſpirés.

Nos Amis ſont aſſés aſſidus ici. J'en ai un quatriéme, qui ſeroit bien digne d'être des vôtres. Tous quatre me chargent pour vous de mille tendres complimens. Nous avons tous été les porter chés LA TOUR. Vous aviez bien l'air de nous écouter, mais vous ne nous entendiez pas. En vérité rien n'eſt ſi ſingulier que vôtre portrait ; il fait illuſion à un point qui ne peut ſe concevoir.

Donez moi ſouvent de vos nouvelles, Mon bon Ami. Les marques de vôtre ſouvenir & de vôtre amitié me font toûjours un nouveau plaiſir, & ſont néceſſaires à mon bonheur.

Je ſuis &c.

AUTRE LETTRE.

De la même à M. le P. T.

Je venois de vous écrire, Mon cher bon Ami, quand j'ai reçû vôtre Lettre ; la mienne étoit partie & je mets la choſe à profit pour vous en écrire une ſeconde. Ce ſont en vérité les plus doux momens de ma vie, que ceux que je paſſe à cauſer avec vous. Il n'eſt pas poſſible que

vous n'ayez aussi un peu de plaisir à m'écrire & je me plains amèrement des afaires qui vous en empêchent.

Je vous parlois dans ma derniére de vos miracles. C'en est vraiment un beau, que celui que vous m'anoncez & que vous ayez operé sur le Chantre de HENRI IV. Persone ne croit plus en vous que moi; malgré cela j'avoue que je n'ai point foi à la sagesse de vôtre grand Hermite; il me faudra même du tems pour me convaincre, & sur ce fait je suis incrédule au point d'imaginer que ce sont peut être les ocasions qui lui manquent. Je suis bien aise qu'il soit content de la Lettre de mon Ours. Courage, mon cher Ami, ne nous rebutons point; amusons nos deux Enfans & conduisons les par la main.

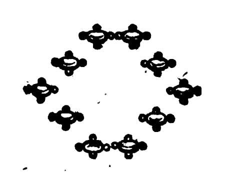
Vous me demandez des nouvelles d'une afaire, à laquelle je ne prens plus de part depuis longtems; je sais seulement qu'elle n'est point terminée, le résultat m'en est venu parfaitement égal. Voilà bien une preuve, Mon cher bon Ami, que l'amour propre se mêle de nos afaires beaucoup plus qu'il ne devroit. Encore s'il étoit toûjours bien entendu, ce ne seroit que demi mal; mais c'est le sophiste le plus adroit & le plus dangereux.. Je le conois, il m'a parlé, mais je ne l'ai

pas toûjours fait taire. Mon Dieu, mon bon Ami, que j'ai de défauts, quand j'y regarde de près! Il faut que je vous les dise tous, afin que vous m'aidiez à m'en coriger.

Il y a fort long-tems que je n'ai vû nôtre petite Amie. Il faut qu'elle se porte bien, car dès qu'elle est malade, elle vient me consulter come vôtre substitut.

Nos quatre Amies me chargent de mille tendres complimens pour vous. Pour moi je n'en suis pas là avec vous: Je vous demande de vos nouvelles & vous embrasse de tout mon cœur.

PARIS.



OUVRAGES NOUVEAUX.

ESSAI *sur les erreurs & les superstitions, par M. L. C***. A Amsterdam, chez* ARCSTE'E & MERKUS, & *se trouve à Paris, chez* PANCKOUCKE; *un Vol.* in 12. 1765.

L'AUTEUR, en traitant cette matiére abstraite, avoit deux écueils également dangereux à éviter; un pyronisme condannable, & un excès de crédulité plus condannable encore. Il les a vus & s'en est garanti avec adresse. Il n'a point touché au voile sacré de la Réligion; & quelles que soient les conséquences qu'on voudra tirer de ses principes; quelles que soient les allusions qu'on voudra faire des traits épars dans son ouvrage, il n'a point à craindre qu'on puisse l'acuser d'être tombé dans aucun genre de superstition. Il s'est placé dans ce point de vue où MILTON s'étoit placé lorsqu'il écrivoit, en parlant de l'enfer, qu'il n'y a de clarté qu'autant qu'il en faut pour apercevoir les ténèbres. En fait de Métaphisique, c'est à peu près la situation où nous somes encore

encore & où nous ſerons toûjours, que m'ont apris, dit l'Auteur de cet Eſſai, dans le prémier chapitre, tant de grands Homes, tant d'Ecrivains, tant de Diſſertateurs, qui depuis plus de deux mille ans agitent les mêmes queſtions? A m'égarer, à adopter, à rejetter, à careſſer & à détruire tour-à tour, les opinions des autres & les fantômes de mon imagination. Depuis THALE'S qui voulut expliquer la nature des êtres intellectuels, & qui n'expliqua rien, juſqu'au profond & ſavant MALLEBRANCHE, qui a tenté de pénétrer dans les mêmes profondeurs, qu'ai-je apris? Que perſone encore n'a doné une définition éxacte, une idée diſtincte de Dieu, de l'ame, de l'eſprit, de l'inſtinct même, &c. Je me ſuis convaincu que l'home, qui croit voir & penſer, eſt tout auſſi aveugle à cet égard & tout auſſi borné que la taupe & l'onagre.

L'Auteur cherche à travers les ténèbres, l'origine des erreurs & des ſuperſtitions. Il la trouve, 1°. Dans l'incertitude de nos jugemens. Eh coment parvenir à quelque certitudes Morale ou Phiſique. Nous n'avons que des moyens peu ſurs & évidemment incertains, pour juger des objets qui nous environent; nous n'avons que des idées confuſes, imparfaites & très mal

déterminées sur les objets intellectuels; pivots sur lesquels roulent la Philosophie & toutes les Sciences: 2°. Dans l'ignorance invincible (ou tout au moins invaincue) où nous somes de nous mêmes ou de la nature de l'ame. L'Auteur raporte toutes les définitions qu'en ont donées les anciens Philosophes, & aucune n'est satisfaisante; il s'arrète à l'opinion la plus raisonable, celle de CICERON, qui dit, que c'est dans la nature même des Dieux que nos ames sont puisées. *A natura Deorum haustos animos & libatos habemus.... Humanus autem animus decerptus est mente divina.* Je ne vous demande point, ô CICERON, s'écrie l'Auteur, d'où sortent les ames: Je sais tout come vous, qu'elles viennent de Dieu; mais dites moi ce que c'est que Dieu, & coment se fait cette émanation? Les définitions des Modernes ne sont pas plus concluantes. Seroit-on satisfait d'un Philosophe qui définiroit la lumiére, *la faculté d'éclairer?* Cependant nous n'avons pas de meilleure définition de l'ame.

Ces opinions anciennes & modernes conduissent l'Auteur à examiner si les anciens étoient plus savans que nos péres, & si nos péres étoient plus ignorans que nous. Après avoir discuté le sistème de PYTHA-

GORE, qui lui paroit aprocher le plus de la vraisemblance, après avoir répondu à l'objection de l'oubli où tomboient les ames, en passant d'un individu dans un autre, il conclut que les Grecs, contemporains de ce Philosophe, dès là qu'ils conoissoient tout ce qui avoit été dit & écrit sur l'ame, depuis la création jusqu'à eux, come on conoit aujourd'hui ce qui a été écrit & dit depuis PYTHAGORE jusqu'à nous, étoient crédules, come nos péres l'ont été, & qu'il y auroit de la folie à nous de nous croire plus éclairés que nos péres, & qu'enfin ce seroit rendre aux homes le plus cruel des services, que de détruire des erreurs qui ne sont pas moins nécessaires au bonheur de chacun d'eux, qu'elles sont essentielles à la tranquilité générale & à la sureté des Gouvernemens qui les ont adoptées.

L'Auteur en vient à son sujet: Il demande ce que c'est que la superstition? Mais avant que de la définir, il raporte deux Anecdotes singuliéres. L'une est la méprise d'un Observateur mal adroit, qui crut voir de l'or germer dans des grains de raisin d'un Vignoble Hongrois. Il proposa ce phénomène à l'Europe savante, qui éxamina de bone foi, coment il se pouvoit faire que des seps ordinaires disti-

laissent de l'or. Quand la dispute fut bien animée, un home, qui n'étoit ni Savant ni Naturaliste, ni Phisicien, alla éxaminer cette production, & trouva que ce qu'on avoit pris pour une végétation nouvelle, n'étoit autre chose que quelques sables d'or que le vent détachoit d'une mine du voisinage & transportoit dans cette vigne. L'autre est d'un Philosophe grec, qui expliquoit par des raisons phisiques, pourquoi des figues qu'il venoit de manger, avoient le goût du miel; lorsque son esclave lui dit que le vase dans lequel ces figues avoient été servies, avoit été auparavant rempli de miel: D'où l'Auteur conclut, qu'avant d'éxaminer les erreurs ou les avantages des superstitions; il est bon de s'assurer s'il y a des erreurs & des superstitions; proposition moins absurde qu'il ne le semble d'abord; car quoiqu'il soit vrai qu'il y a des erreurs, on done trop legérement le nom de superstitions à certaines opinions & à certains usages. Il définit la superstition, un culte de Réligion minucieux, bizare, mal dirigé, mal ordoné, rempli d'une infinité de préjugés. Les uns regardent tous les usages reçus, toutes les cérémonies religieuses, come autant de superstitions folles ou deshonorantes; tandis que les autres les observent avec vénération. Quels sont ceux qui sont dans

l'erreur? Dira-t-on que ce sont ceux qui s'éloignent de l'opinion générale? Mais quoi de plus général que les préjugés populaires? Tout ce qui paroit bien dirigé, bien ordoné aux uns, paroit bizare & puérile aux autres. La lumière naturelle m'aprend à douter sens tourment, à peser sans sans partialité, à conclure sans audace; mais dois-je la consulter? C'est encore un problème.

L'Auteur entre dans le détail de diférentes espèces de superstitions. Il trace avec ironie ses regrets sur la décadence de l'Astrologie judiciaire en Angleterre & en France, tandis qu'elle se soutient encore chez presque tous les autres peuples de la terre, qui depuis tant de siécles, & dans tous les tems, ont consulté le Ciel pour y lire l'avenir. Cette idée est come innée à tous les homes; & pourquoi, dit l'Auteur, céderois je au torrent des opinions nouvelles? Pourquoi, trop facile à me laisser persuader, irois je sacrifier une si belle science à quelques argumens? Il raporte en faveur de l'Astrologie & de l'influence des Astres, des autorités & des faits singuliers, qui doivent faire rougir l'humanité. Il fait l'histoire de la Magie, & prouve aussi par les faits, que depuis ZOROASTRE jusqu'au siècle de LOUIS XIV.

la Magie s'est soutenue avec éclat, & que la Sorcélerie, depuis ORPHE'E & TIRESIAS tantôt oprimée, tantôt triomphante, éxiste encore en France, en dépit des boureaux qui ont souvent ensanglanté la scène. L'Auteur se trompe en assurant qu'il n'y a pas de Sorciers à Paris; plusieurs femmes vivent de ce métier, parce qu'elles sont trop décrépites pour en faire un autre. Il seroit à désirer qu'elles voulussent doner la liste des dupes qui les consultent, & des questions qu'on leur fait; ce seroit peut-ère les meilleurs mémoires qu'on put avoir pour servir à l'histoire des mœurs du 18me siécle. Les Enchantemens dont l'Auteur fait ensuite l'histoire, sont encore en vogue parmi nous; ils ne sont pas à la vérité aussi abominables, aussi afreux que du tems des Egiptiens, de MEDE'E, de CANIDIE, de PHILIPE de Valois, de HENRI III; mais ils sont à peu près les mêmes que ceux dont parle VIRGILE, & ceux que PLINE décrit &c. L'Auteur entre dans le détail des enchantemens, come il l'a fait en parlant de la Magie & de la Sorcellerie, de l'Astrologie judiciaire; ces chapitres sont remplis des Anecdotes les plus intèressantes & les plus curieuses. C'est une vérité constante en Espagne, afirmée par les Moines, qu'il y

a des Enchanteurs dont la vue fait périr ceux qui la fixent; que d'autres, d'une rue à l'autre, d'un seul regard, cassent les vitres. L'Auteur conclut des faits qu'il raporte, que, quoique le nombre des Docteurs soit plus grands en Espagne, que celui des Derviches & des Kalenders en Turquie, on y pense à peu près la même chose sur les enchantemens; qu'en Perce, chez les Grecs en Arabie on a la même idée des Enchanteurs, qu'on en avoit en France il y a deux siécles, & qu'on en a encore dans quelques villages. Qu'enfin peut être y a-t-il quelque chose d'utile dans cette superstition, puisqu'elle est si ancienne & si fortement acrédité chez tous les Peuples policés ou sauvages, stupides & instruits. L'Auteur termine ce détail de superstitions par l'histoire des Songes, des Fantomes & des Revenans; il excuse, ou pour mieux dire, il cherche les causes phisiques de la crédulité de tous les siécles sur ces superstitions, mêlant de tems en tems l'ironie au ton dogmatique & sérieux.

Il fait deux questions: Les erreurs, dit-il, & les superstitions sont-elles toûjours pernicieuses? Les plus cruelles ont elles été toûjours aussi & sont-elles encore les plus généralement répandues?

Sur la prémiére, il s'atache à prouver qu'il ne feroit pas impossible de tirer du sein des abus mêmes & des maux que cause la superstition, le plan d'un nouveau culte mieux dirigé, mieux ordoné, plus raisonable & plus avantageux à la société. Il combat le sentiment de LIPSE & de BAYLE, qui prétendent que la superstition est plus pernicieuse que l'athéisme. Il fait voir qu'ils ont confondu la superstition avec la fanatisme. Il prétend que les erreurs sont souvent nécessaires ; il le prouve par l'unanimité de tous les Peuples de la terre à les admettre, à les autoriser, à les respecter ; par les avantages que la superstition a procurés à la Républque Romaine, par l'importance des persones auxquels étoient confiées les fonctions d'Augures &c. Il raporte des anecdotes curieuses des superstitions de diférens Peuples, & prouve par les faits, qu'heureusement les plus cruelles ne sont pas les plus générales. Mais la superstition ofre de grandes ressources pour réunir les homes divisés, pour rétablir l'ordre & les loix où règnoient l'anarchie & la confusion ; elle prépare elle même les voies à sa propre destruction, quand le culte qu'elle a institué est dégénéré en pratiques totalement absurdes : Heureuse la Nation, dit-

il, qui, lorsque son ignorance, ses préjugés, ses superstitions sont parvenues à leur plus haut degré d'aveuglement & de stupidité, produit un imposteur, un ambitieux, un home de génie, qui par des erreurs moins grossiéres & moins avilissantes, tire ses compatriotes de l'abime où ils étoient tombés; quand même, par la séduction de l'imposture & de l'enthousiasme il les conduiroit dans un précipice nouveau, mais moins profond & moins afreux que celui dans lequel ils ont été ensevelis! Tels étoient les Arabes, & tel fut MAHOMET, lorsqu'il leur dona des loix & une doctrine fort superstitieuses à la vérité, mais plus élevées, plus nobles & moins absurdes que le culte bizare & le gouvernement insensé des Tribus qu'il se proposa d'asservir. MAHOMET, éloquent, ingénieux & ferme come il l'étoit, eût pu éclairer l'Arabie du flambeau du Christianisme; mais les Arabes abrutis par la grossiéreté de leurs vieilles superstitions, eussent-ils eu la force de soutenir l'éclat de l'auguste vérité? C'est ce que l'Auteur examine. Il trace l'esquisse des préjugés reçus chez les Arabes, de leurs usages, de leurs loix. Il y en avoit une qui mérite d'être rapportée. Elle exigeoit que dès que le Roi avoit été élu, il se renfermoit

dans son Palais, sans qu'il lui fut permis d'en sortir. Cette loi étoit si sacrée, que les sujets se croioient dans la nécessité de le lapider, si dans quelque circonstance que ce fut, méditée ou fortuite, il entreprenoit de l'enfreindre. Leurs mœurs étoient un mélange de vices & de vertus; leur Réligion se bornoit a adorer les Etoiles & les Anges, mais de la maniére la plus absurde & la plus grossiére.

L'Auteur prouve que MAHOMET avoit toutes les qualités nécessaires pour subjuguer cete Nation, soit par ses dogmes apuiés de son éloquence, soit par la force de son génie & par son courage. Il détruit, au sujet de cet home extraordinaire, une foule de préjugés dont on a nourri nôtre enfance. On lui done une naissance comune, il étoit issu de parens très distingués; il ne savoit, dit-on, ni lire ni écrire, il avoit reçu une éducation honête pour le siècle où il vivoit; BAYLE dit qu'il fut conducteur des Chameaux de KADIJA; l'Auteur fait voir que cela n'est ni ne peut être vrai. C'est d'après une étude réfléchie des mœurs & du caractère des Arabes que MAHOMET forma sa Réligion; ils étoient voluptieux, & il leur promit la jouissance de tous les plaisirs des sens dans son paradis, après leur avoir

permis sur la terre de se livrer à la volupté; ils étoient crédules & superstitieux, & il imagina les miracles les plus extraordinaires & les moins vraisemblables. Le luxe & la licence, dit l'Auteur, avoient jetté les Spartiates dans la plus honteuse Anarchie, quand LICURGUE entreprit de leur doner une sage Legislation & de les ramener à la vertu; il y parvint: Ses loix mêmes étoient très sévères; mais elles permettoient le vol; elles permettoient aux jeunes filles de Lacédémone l'indécence des vétemens; il faloit bien, pour réussir, que LICURGUE se raprochat par quelqu'endroit des mœurs des anciens Spartiates. Ce fut ainsi que MAHOMET laissa subsister quelques usages des Arabes, en leur imposant des Loix nouvelles. L'Auteur après un détail curieux sur la vie de MAHOMET, après avoir disculpé cet imposteur de l'acusation de fanatisme, contre M. DELEYRE, & après avoir prouvé que MAHOMET sut profiter du caractère superstitieux des Arabes en home de génie, pour leur inspirer le fanatisme dont il avoit besoin pour venir à bout de ses projets, demande dans quel pays MAHOMET, s'il étoit né de nos jours, pouroit se flater de fonder sa Réligion. Il croit que c'est à Lao, dans le Manduré, où il produiroit

un grand bien en délivrant les Laojans de la tiranie des Talapoins, & de la superstition qui aflige ce Peuple, abruti par la friponerie des Prêtres; mais qu'il ne feroit nulle part en Europe plus de progrès, que n'y en a fait le Comte de ZINZENDORFF, dont il raporte les folies, à peu près telles qu'on les a lues dans le Journal Enciclopédique, & dans le choix des anciens Journaux, d'après l'Auteur de cet essai.

Cet ouvrage est écrit avec feu; la grande quantité d'anecdotes curieuses qui y sont répandues y jette un agrément qui pique & qui réveille le Lecteur. On y voit des principes, mais peu de conséquences. Il paroit que l'Auteur a été géné dans la composition; il ne dit pas tout ce qu'il eut dit, s'il eût eu ses coudées franches; certains chapitres paroissent tronqués, & l'on s'aperçoit quelquefois des coupures qui ont été faites après coup. En général cet ouvrage est amusant & instructif; il semble quelquefois que l'Auteur y prenne le parti de la superstition; mais c'est pour la combatre avec plus d'avantage.

OEUVRES *mêlées de M. de la* FARGUE, *des Académies Royales des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Caen & de Lion*, II. Vol. in 12. A Paris chez DUCHESNE 1765, avec de très belles Planches.

LE chef d'œuvre des ouvrages de Société est: le *Ververt*. M. de VOLTAIRE & M. GRESSET sont ceux de tous nos Poëtes, depuis MAROT jusqu'à nous, qui ont le mieux réussi dans ce que l'on apelle *Piéces Fugitives*. M. de la FARGUE, dans le prémier Volume, fait voir qu'il a tenté de marcher sur leurs traces; il eût été à desirer, que moins indulgent que sa Muse, il eût voulu retrancher quelques morceaux, bons, peut-être, pour le moment où ils ont été faits, mais qui auroient dû ne voir jamais le jour.

A l'imitation du *Ververt*, il a fait un Poëme en deux Chants intitulé: *Le Chevalier* DUVET, Chat de l'Abaye Royale des Chanoinesses de Montigny, en Franche-Comté, près de Vezoul. On trouve dans le second Chant de la legéreté, un badinage délicat & de l'enjouement; le prémier n'est qu'une Description de la Maison de Montigny & de ses environs. Après avoir parlé de la figure brillante du

Chevalier DUVET, de sa fierté, de sa galanterie, qui peupla l'Abaye de sa race; il ajoute :

Nul n'est sans défaut dans ce monde ;
La sagesse la plus profonde
Est sujette à l'égarement ;
Le cheval de l'Apocalypse
N'étoit blanc que pour être vieux ;
Et l'Astre le plus radieux
Ne soufre-t-il pas quelque éclipse ?

Le défaut de DUVET est d'égratigner les vieilles, de faire pate de velours aux Novices ;

Mais est-il si coupable au fond ?
Qui seroit plus sage à sa place ?
On le contrarie, on l'agace,
On lui fait niche, on rompt son jeu,
On serre sa queue ; il murmure,
Il se défend, il jure un peu ;
Il n'est point d'home qui ne jure,
Du moins tout bas entre ses dents,
Quand on le prend à contre tems.

Après un écart assez long, dont l'Auteur s'excuse par un autre écart, il entre dans le détail des belles qualités de son Héros, & termine là son ouvrage, qu'il a intitulé *Poëme*.

On trouve dans les Epitres des morceaux philosophiques, des idées plus poëtiques & plus grandes. Il peint ainsi les Femmes dans sa VIIIme Epitre.

Séduites par tempéramment
Et séduisantes par étude,
Elle se font une habitude
De tiraniser un Amant;
A l'inconséquence, au caprice,
A l'intérêt, *sans compliment*,
Elle en font le sacrifice.
La foiblesse est leur sentiment,
L'inconstance, leur caractère,
La vanité, leur élément,
Et la toilette leur chimère,
Leur soin, leur goût, & leur tourment.
Leurs penchans sont leurs seuls oracles;
Elles n'ont qu'elles pour objet
Les femmes sont de beaux spectacles
Dont il faut craindre l'intérêt.

On trouve des images très agréables & très riantes dans son Epitre sur sa convalescence, & dans celle sur le printems. Ces Poësies sont suivies de quelques Odes sacrées, dans lesquelles on trouve encore quelques bones Strophes.

Ce Volume est terminé par un Traité,

de la prononciation oratoire. L'Auteur s'atache à prouver dans ce Traité, que celui qui a une agréable prononciation a un avantage immense sur celui qui prononce mal; que le triomphe de l'Orateur est dans l'émotion de l'ame & que toute émotion y entre par les sens. Elle dépend essentiellement de trois choses; du geste, de la voix & de la mémoire. Ces trois objets forment la division de ce Traité. 1°. Les principaux caractères de la voix sont d'être sonore, claire, fléxible & variée; l'Auteur discute & définit chacun de ces caractères. L'Orateur doit conformer sa voix aux mouvemens qu'il veut exciter, en proportioner les infléxions aux impressions diferentes que les paroles doivent faire, & la mesurer sur son objet; élevée ou baissée, véhémente ou tranquile, sévére ou tendre, selon le genre & le caractère des passions. M. de L. fait voir la diférence de la prononciation des vers avec celle de la prose; il établit les règles de l'une & de l'autre. 2°. Il done quelques règles concernant le geste; come l'éxorde d'un discours doit être simple, décent, modeste, timide, il veut que ce ton respectueux & cette candeur ingénue qui font ce véritable art de plaire & qui mènent imperceptiblement à la persuasion,
soit

ſoit encore plus ſur le viſage & dans la contenance du corps, que dans les paroles. La voix ſans le geſte perd la moitié de ſon atrait. L'Auteur fait voir en quoi conſiſtent les défauts du geſte. 3°. Il diſtingue trois ſortes de mémoire; l'une naturelle, l'autre artificielle. La mémoire artificielle conſiſte à ſe faire des images, des ſignes ou marques ſimboliques qui come autant de points de raliement, ſervent à fixer la mémoire de l'Orateur & à le ramener par cet art, aux matiéres particuliéres & ſucceſſives de ſon diſcours. Les qualités eſſentielles de la mémoire ſont, ſelon l'Auteur, d'être facile, tenace, fidèle & locale.

Dans le II. Volume on trouve un Diſcours *ſur la lecture, & une hiſtoire Géographique de la nouvelle Ecoſſe, contenant le détail de ſa ſituation, de ſon étendue & de ſes limites, ainſi que des diférens démêlés entre l'Angleterre & la France, au ſujet de la poſſeſſion de cette Province où l'on démontre l'importance, tant par raport à nôtre Comerce, que pour la ſureté de nos Etabliſſemens dans l'Amérique Septentrionale, avec une exacte deſcription des Bayes, Ports, Lacs & Riviéres, de la nature & des productions du Pays & des Mœurs & Uſages*

des Indiens. Cette Histoire est traduite de l'Anglois. Come elle avoit déja paru nous n'en parlerons point.

Nous terminerons cet Extrait, par une courte Analise du Discours sur *la Lecture.* Elle est, selon l'Auteur, l'art de rendre l'home heureux par deux raisons: La prémiére, elle lui done l'utile en l'instruisant; la seconde, elle lui ajoute l'agréable ou l'amusement. Elle est utile en éclairant son esprit, & en formant son cœur; voilà la division de la prémiére Partie. La Lecture éclaire l'esprit en l'ornant des plus belles conoissances: L'Auteur parcourt l'Histoire sacrée & y trouve les plus belles instructions sur l'Etre Suprême, sur les vertus morales. Il passe à l'Histoire profane; il en tire les leçons les plus belles; il y puise la conoissance des lieux, des tems, des faits, & sur tout de la Philosophie, du néant & de la grandeur de l'home. La lecture des chefs d'œuvres de l'Eloquence & de la Poësie, enseigne à le prendre par son foible pour le persuader; celles de la Fable nous prouve la vérité par le mensonge même. La lecture done à l'ame de l'élevation & de la fermeté, recule les bornes de l'esprit, multiplie les idées, suplée à la stérilité naturelle, par une abondance étrangére, mène imperceptiblement jusqu'à

l'invention, met à profit les dispositions que la nature a donées, & qui seroient demeurées inutiles, sans le travail; elle nous aide par les égaremens des autres, ainsi que par leur découvertes; elle nous rend propres leurs expériences, forme le gout par les préceptes & par les éxemples, done de l'éxactitude aux pensées, de la justesse au jugement, de la force & de l'ordre à l'esprit & aux preuves; dissipe les préjugés, &c. Tels sont les secours que l'on retire de la lecture.

La lecture fait encore plus pour le cœur: C'est dans l'Histoire que sont consacrés les modèles des vertus. L'Auteur passe en revue plusieurs faits, dont il tire des règles de morale, de conduite, des moyens de diriger l'amour propre, de vaincre nôtre vanité, de subjuguer l'orgueil. Ensuite il combat en passant le sistème de M. J. J. ROUSSEAU sur les Sciences, & fait une digression sur l'amitié, revient à l'Histoire, raporte quelques faits & quelques paroles célèbres des Héros de l'Antiquité, & après avoir ainsi prouvé l'utilité de la lecture, il passe à la seconde partie, pour en prouver l'agrément.

Il réduit tous les agrémens que procure la Lecture, à deux principaux, qui

les embraſſent tous ; elle nous procure l'eſtime des autres, & nous garantit nous mêmes de l'ennui. Cette prémiére propoſition eſt prouvée par le parallèle d'un Savant modeſte, d'un home inſtruit, mais ſans prétenſions, avec un ignorant petit-maître, introduits l'un & l'autre dans un cercle. La lecture, ajoute-t-il, ne nous met pas ſeulement en état de lire avec fruit les Ouvrages des autres ; mais encore d'en écrire nous mêmes que d'autres trouvent dignes d'être lûs.

L'Auteur prouve la ſeconde propoſition, en expoſant les éfets que produit la lecture contre le chagrin & la triſteſſe. Il combat l'opinion de ceux qui ne liſent point, ſous prétexte qu'ils manquent de mémoire : L'éxercice la rend facile ; la variété, tenace ; la méditation fidèle, l'ordre locale.

Il propoſe trois moyens pour rendre la lecture utile & agréable. Il faut lire avec atention, avec réflexion & avec ſuite. Il veut, avec raiſon, qu'on faſſe l'Analiſe de ſes lectures, par écrit. Il indique les principaux Livres utiles à tous les états. TACITE, PLUTARQUE, & MONTAGNE. Il done une idée de ces Auteurs & d'HORACE, le Livre de tous les tems & de tous les âges ; mais il veut qu'on liſe ſur-

tout les livres propres à la Science à laqu'elle on se destine. Il parle des abus de la lecture, de la nécessité & de la maniére de se former une Bibliothèque; il paroit en exclure sur tout l'EMILE, dont il combat les principes.

Ce Recueil contient des morceaux estimables; il est cependant moins précieux par ce qu'il renferme, que parce qu'il fait espérer de l'Auteur. Sa versification est facile, sa Prose legére; il paroit aimer le travail, & avec ces dispositions, on ne peut qu'avancer rapidement dans la cariére des Lettres.

OEUVRES *de Théatre de M.* DE LA NOUE. *A Paris chez* DUCHESNE 1765. *in* 12.

LA plûpart des Piéces, qui composent ce Recueil sont trop connues, pour que nous ne nous dispensions pas d'en faire l'Extrait. Il y en a une seule, qui n'avoit été jouée sur aucun Théatre, & qui a été retrouvée, parmi les papiers de M. DE LA NOUE; c'est l'*Obstiné*, en un Acte & en Vers. Le grand ROUSSEAU a un peu confondu ce caractère avec celui du *Capricieux*, dans la Comédie qui porte ce

titre. Come l'*Obstiné* de M. DE LA NOUE n'est conu que par cette Edition, nous croyons que nos Lecteurs nous sauront gré de leur doner une idée de ce Drame. Mais començons par dire un mot de la Préface, qu'on trouve à la tête de ce Volume.

Elle est un abrégé de la vie de l'Auteur. Nous aprenons que *Jean* SAURE' *de la* NOUE nâquit à Meaux le 20 Octobre 1701; qu'entrainé par son gout pour le Théatre, il se fit Comédien au sortir du Colège, & débuta à Lion par les prémiers rôles à l'âge de vingt ans; & qu'il enleva les sufrages des Spectateurs. En 1734 il fit un essai d'un autre genre; il composa *les Deux Bals*, divertissement comique, dont le succès l'encouragea à travailler l'année suivante à sa Comédie du *Retour de Mars* en un Acte & en vers, qui fut jouée aux Italiens avec le plus grand apláudissement. M. DE LA NOUE partagea avec Melle GAULTIER le privilège qu'elle avoit obtenu de lever une troupe de Comédiens, pour le Théatre de Rouen. Il y resta cinq ans; ce fut dans cet intervale qu'il fit jouer à Paris sa Tragédie de MAHOMET, qu'il avoit composée à Strasbourg, où il alla jouer la Comédie, après avoir quité le Théatre de Lion. En quitant Rouen, il

alla à Lille. Il leva une Troupe pour passer à Berlin; la guerre qui survint fit échouer ce projet; il fut obligé, non seulement de congédier sa Troupe, mais encore de la payer à ses dépens. Il revint alors à Paris, débuta à Fontainebleau, le 14. Mai 1742, par le *Comte d'*ESSEX; on trouva son jeu naturel, rempli d'intelligence, de noblesse, de sentiment, quoiqu'il eût contre lui la figure & la taille. La Cour le chargea d'un divertissement pour les Fêtes du mariage de Mgr. le Dauphin; il se trouva le concurent de M. de VOLTAIRE, qui composa pour cette Fête *la Princesse de* NAVARRE. M. DE LA NOUE composa *Zelisca*, qui fournit beaucoup au spectacle. Le Roi daigna en marquer lui même sa satisfaction. Il fut nommé Répétiteur des Spectacles des petits Apartemens, avec 1000 Liv. de pension, & M. le Duc d'ORLEANS lui dona la direction de son Théatre de St. Cloud.

Il dona en 1756. la *Coquette corrigée*, Comédie en cinq Actes & en Vers, qui mit le sceau à sa réputation dramatique. Bientôt après, il quita le Théatre pour achever quelques Ouvrages, dont il avoit préparé le canevas; mais la mort l'enleva le 15. Novembre 1761, âgé de 60 ans.

Les canevas qu'on a trouvé parmi ces papiers, sont; *la Mort de* CLEOMEDE. Ce Roi de Sparte fut défait par ANTIGONE, & se réfugia en Egipte, où il trouva la mort. *La mort de* THRASEAS, Sénateur Romain, acusé par MARCELLUS d'avoir conspiré contre NERON, avec la Fille de THRASEAS, que celui ci lui avoit refusée pour la doner à PISON. THRASEAS, qui avoit été l'Ami de NERON, parloit ainsi de cet Empereur:

C'est en vain qu'il dément l'espoir de sa jeunesse,
Ses prémiéres vertus ont fixé ma tendresse;
Chaque jour gémissant sur ses noirs atentats,
Mes desirs sont trompés, mais ne s'éteignent pas.
Les Dieux sous ce coupable ont ils formé l'abime?
Il est mille chemins des vertus vers le crime,
N'en est-il donc aucun du crime à la vertu?

On a trouvé des Fragmens d'une Tragédie d'*Antigone*, dans le genre des Grecs, avec des chœurs & un grand spectacle. La piéce comence où finit celle des *Fréres ennemis* de RACINE. La Scène s'ouvre par un chœur de Femmes Thébaines, qui entourent un Autel élevé au milieu d'une Place publique, dans le tems qu'ETEOCLE & POLYNICE sont prêts d'en venir aux mains. Le chœur sert d'exposition. La prémiére

femme implore la puissance des Dieux contre les Enemis de THEBES.

La crainte est dans nos cœurs, la guerre est à nos
portes;
On combat, on périt; nos derniéres cohortes
Ont suivi nôtre Roi qu'apelle le danger
Dieux, d'un sang malheureux cessez de vous venger.

Seconde Femme du chœur.

EDIPE ne vit plus, sa déplorable Mére
Est morte en détestant son crime involontaire.
Poursuivez vous encore sur ces fils malheureux,
L'erreur qui dans ses flancs les fit naitre tous deux?

ANTIGONE survient. Elle est entourée d'une foule de Thébains & de Thébaines; Elle s'adresse à eux:

Peuple, qui me suivez, témoins de mes malheurs,
Thébains vous unissez vos soupirs à mes pleurs.
Vous gémissez des maux de la triste ANTIGONE.
Le sang, la mort, l'horreur, tout l'enfer l'environne.
O spectacle! ô forfait! ô Fréres criminels!
Je vous ai vû tomber sous vos coups mutuels!
Fier ETEOCLE, & toi, malheureux POLINICE,
Il a falu qu'enfin la mort vous réunisse!
Un crime vous fait naitre, un crime vous détruit,
O déplorable OEDIPE! ô JOCASTE! ô nature!

Ah! ne te lasse point de venger ton injure.
Achève, trop long-tems ton bras est suspendu.
Fruit du même forfait le même sort m'est dû.
THEBAINS, qui m'entourés, devenez ses Ministres,
Vengez vos maux passés, & terminés les miens &c.

Elle raconte le combat des deux Fréres. Cette narration inspire la terreur, & la situation d'ANTIGONE la pitié. Elle finit ainsi ce funèbre récit:

ETEOCLE n'est plus: POLINICE aux abois,
» Un tombeau, me dit-il, d'une mourante voix,
» O ma Sœur! un tombeau; mon droit fut légitime:
» Ce cruel m'a contraint... pardonez moi mon
» crime:
Je promets en pleurant... il ne m'entendoit plus.

Une Loi chez les Thébains ordonoit que tout Citoyen mort en combatant contre sa patrie, resteroit sans sépulture. CREON, devenu Roi, veut faire observer cette Loi à la rigueur. Il harangue le Peuple: C'est par cette harangue que comencoit le second Acte; il y retrace les crimes de la race de LAÏUS.

Les Dieux sont apaisés, apaisons la patrie:
Que deux Fréres rivaux, armés d'un fer impie;
Le plongent dans leur sein, s'entredonent la mort,

C'est le crime d'un sang condanné par le sort;
Leur mort devroit pour elle être encore une injure.

Mais qu'un de ces rivaux lève les bras sur sa Patrie, qu'il déchire ses entrailles, c'est un forfait que nous devons venger. POLINICE est coupable de crime; la mort l'a terminé, & ne l'a point puni, &c.

Cette terre qu'osa ravager sa fureur,
Gémiroit de couvrir son ardent destructeur
Du poids de sa dépouille indignée & confuse;
A lui prêter son sein sa pitié se refuse.

. . . .

Qu'à la honte, aux afronts, son cadavre exposé;
Jouet des élémens, rebut de la nature,
Subisse lentement sa longue flétrissure:

. . . .

Que des monstres divers la rage dévorante
Se dispute, en hurlant, sa dépouille sanglante;
Qu'ils trainent en cent lieux ses membres profanés;
Que chez tous nos voisins leurs lambeaux entrainés
Prouvent à tout ingrat, tout traitre, *son complice*,
Et l'horreur du forfait, & celle du suplice.
Ce suplice est afreux; j'en frémis malgré moi;
Mais l'équité l'ordone, & vous m'avez fait Roi.

ANTIGONE combat ce décret, & ne peut rien obtenir; elle passe des priéres à l'emportement. Ses imprécations sont ter-

ribles; mais CREON ajoute au Décret la peine de mort pour quiconque osera inhumer POLINICE. ANTIGONE l'enterre, malgré la défense. CREON le condanne à être murée dans le tombeau même de son Frére. HEMON, fils de CREON, qui aime ANTIGONE, fait ouvrir le tombeau, la trouve expirante & se tue.

Nous conoissons plusieurs Antigones. La prémiére est celle de SOPHOCLE, traduite en partie du Grec par ROTROU. Dans ce Poéme, ANTIGONE délibére avec sa Sœur pour enterrer leur Frére; CREON prononce la Harangue, dont nous venons de doner l'Extrait, renouvelle la même Loi, & jure d'immoler ANTIGONE; HEMON le prie en vain pour son Amante; il veut l'immoler aux yeux d'HEMON; il ordone qu'elle soit enterrée vivante. HEMON pénétre dans le tombeau, & se tue sur le corps d'ANTIGONE expirante. Il paroit que le prémier Acte de M. DE LA NOUE est pris des *Septs Chefs au Siége de Thébes*, Tragédie d'ESCHYLE; il y en a des morceaux entiérement traduits. Le peu qui nous reste de la Tragédie de M. DE LA NOUE, doit nous faire regretter qu'il n'ait pas eû le tems de la finir.

L'Obstiné, Comédie en un Acte, eût pû réussir, si elle eût été jouée.

M. DAMIS avoit voulu épouser LUCILE, mais la trouvant trop jeune & trop belle pour lui, il la done à son Fils DAMIS, vif, bouillant, & sur tout entêté, caractère qui contraste parfaitement avec celui de LUCILE, toûjours douce de sang froid, & qui met bien en pratique, mais sans dessein, cette Maxime,

Dominer en cèdant est l'emploi d'une femme

LIZETTE peint ainsi le caractère du jeune DAMIS.

Toûjours envelopé dans son opinion,
Rien ne peut surmonter son obstination;
Ombrageux & rétif, toûjours sur le qui-vive,
On le voit contre tous saisir la négative:
Disputant sur un mot, s'échaufant sur un rien,
Lui seul il a raison, lui seul il fait tout bien.
Evaporant au loin sa bile opiniatre,
On ne peut avec lui que cèder ou se batre.

CEPHISE, Tante de LUCILE, exhorte en vain sa Niéce de ne pas épouser un home de ce caractère; elle se promet de le changer. On atend DAMIS, qui revient de l'armée. FRONTIN, qui l'acompagnoit, arrive. On est surpris de ne pas voir son Maitre. FRONTIN leur dit, qu'il a trouvé quelqu'un de plus obstiné que lui.

Sur un cheval très-las DAMIS couroit fort vite;

L'animal, en passant, a reconu son gite ;
Est entré tout courant, & jusqu'au ratelier
Amené brusquement sont brusque Cavalier.
DAMIS fort étoné, tourne bride, l'exhorte
Le presse & trente fois le ramène à la porte ;
Trente fois l'animal refuse de sortir,
Recule & près de l'auge il revient se blotir.
Du fouet, de l'éperon, vôtre fils l'estropie,
Et tache à l'éloigner de son auge chérie ;
Fixé par l'odorat, sourd aux cris come au frein,
Nôtre cheval têtu conserve son terrain
Vôtre fils en fureur de cent coups l'apostrophe
Il jure, il bat, il mord. Le Coursier Philosophe
Soufre tout, réfléchit, puis, sans dire un seul mot,
Plie & sur le fumier vous l'étend come un sot.
DAMIS écume en vain de colére & de honte ;
Pour achever sa course, il veut qu'on le remonte.
Un malin palfrenier difére son départ,
Il prend la poste enfin pour ariver trop tard.

Enfin DAMIS arive. Transporté d'amour, il court à LUCILE, lui demande si elle l'aime toûjours ; mais JULIE sœur DAMIS, l'interromt à chaque mot, pour savoir de ses nouvelles ; il la brusque ; elle se pique & lui dit en riant, qu'il sera toûjours plus têtu qu'un cheval. DAMIS s'irite ; LUCILE fait convenir JULIE qu'elle a tort. JULIE aussi bone que vive, de-

mande pardon à son frére, qui refuse de l'embrasser. En vain LUCILE prie pour ellle, en vain JULIE promet; il n'en démord pas: JULIE sort en colére. DAMIS est puni de son obstination à l'instant même, par LUCILE, qui ne peut pas décemment rester seule avec lui.

Vous voyez le succès de vos vivacités.
Par un mot de douceur vons arétiez JULIE:
Vous prolongiez l'instant le plus doux de ma vie;
Vous trouviez réunis à vôtre heureux retour,
Les tendresses du sang, les transports de l'amour;
Vous paroissez, tout change; une Sœur qui vous aime
Est forcée à vous fuir, & m'y contraint moi même.
Vous seul avez trouvé le moyen d'atrister
Un moment que l'amour m'a fait tant souhaiter.

Elle sort. DAMIS est bien loin de croire avoir tort. Son Pére survient: Il embrasse son Fils avec joie: Je ne suis pas faché que tu reviennes, lui dit-il; cependant ce mariage peut retarder ton avancement. Il eût falu atendre. Oh! répond DAMIS, la paix va se faire.... Quoi la paix!... Les Articles sont dressés, consentis... M. DAMIS n'y trouve aucune aparence; il n'a entendu parler de rien; son Fils prétend le savoir d'un home qui le tient du Sé-

cretaire du Miniſtre. Le Pére n'en veut rien croire ; le Fils s'obſtine à le ſoutenir ; il cède en ricanant, & en l'aſſurant qu'il en verra bientôt la nouvelle dans la Gazette ; qu'au reſte ce qu'il en dit n'eſt pas par obſtination. Je ſuis guèri de ce défaut ; on me croira, ſi l'on veut ; mais ce qui me conſole, c'eſt que je dis la vérité. Mon Fils, dit M. DAMIS,

La Vérité.

Pour baze & pour ſoutien veut la docilité
Un air trop vif, un ton de feu, d'impatience,
Excite la colére & non la confiance ;
La raiſon s'inſinue avec moins de roideur ;
Son trait pénétre mieux, plus il a de douceur ;
Sa voix, loin d'émouvoir, diſſipe les orages ;
Elle veut obtenir, non ravir les ſufrages ;
Elle prouve & ſe tait ſans vouloir décider ;
Et pour perſuader elle enſeigne à cèder.

Soit, dit DAMIS... Je mets cet avis à profit, mais... ſi la paix eſt faite, eſt-ce ma faute à moi ? En vain ſon Pére lui dit qu'il lui cède, DAMIS revient toûjours à cette paix ; il débite de très belles Maximes ;

Quoi que vous en diſiez la vérité mon Pére
A beſoin de l'apui de celui qu'elle éclaire ;

C'eſt

C'est presque la trahir que la défendre mal,
Par éxemple, la paix, &c.

M. DAMIS veut lui imposer silence ; non, lui dit son Fils, vous ne pouvez avoir tort. Il est vrai que tout le monde le dit, mais il ne vous plait pas.. ! Non la paix n'est pas faite. Enfin, le Pére est obligé de sortir. Mon Pére est obstiné, dit DAMIS, mais j'ai bien fait de lui cèder, après tout que me fait son erreur.

CEPHISE a résolu de lui refuser sa Niéce, s'il est toûjours aussi entèté qu'il l'étoit avant son départ. FROTIN l'avertit qu'elle va venir le provoquer, & qu'il n'a qu'à bien se tenir sur ses gardes. En éfet, elle l'excite ; mais il l'assure qu'il ne dispute plus, & qu'il ne veut se règler que sur les avis d'autrui. Elle lui soutient qu'il n'est docile que par mutinerie ; DAMIS ne se dément pas, & CEPHISE charmée lui avoue qu'elle a voulu l'éprouver, & qu'au moindre entètement elle lui refusoit sa Niéce. La crainte de perdre LUCILE, dit-il, va me rendre doux. Tant mieux, reprend CEPHISE, car le mardi, jour de vôtre départ.. Non, dit DAMIS, c'étoit le Lundi ; là dessus ils s'obstinent l'un & l'autre; FROTIN, pour tout racomoder, est du parti de la Tante, & sou-

tient que c'étoit le Mardi; & DAMIS les suit en criant lundi.

Il est furieux de ce qu'on prétendra encore qu'il est obstiné. LIZETTE lui soutient qu'elle ne s'en est jamais aperçue, & qu'elle le trouve fort docile. Autre dispute; LIZETTE le prend sur le fait, & se met à rire. Elle lui dit cependant, que que son obstination avec sa Tante, & avec son Pére lui fait perdre LUCILE, & que M. DAMIS son Pére l'épouse. JULIE vient lui confirmer cette nouvelle & l'assure de plus, qu'elle a promis de lui faire signer son Contract à lui même; mais qu'il se garde bien de signer, car son Pére a dit, que s'il signoit, le Contract seroit bon. DAMIS piqué promet bien de signer. On aporte le Contract; tout le monde, dit-il, se plaint de mon entêtement; on ne s'en plaindra plus. Il est indigné de la perfidie de LUCILE, qui lui dit que son bonheur dépend de la signature qu'il va doner; il signe de dépit. LUCILE reprend le Contract avec un sang froid qui désespére DAMIS; il suplie son Pére d'anéantir ce maudit Contract; LUCILE s'y opose! Son Pére l'assure que c'est son propre Contract qu'il veut déchirer; que LUCILE a gagné la Tante & le Pére, & n'a voulu se venger que par ce détour. DAMIS promet de se coriger, je veux, dit-il, à LUCILE,

Je veux que ma douceur à la vôtre réponde ;
C'est la seule vertu qui plaise à tout le monde.

Cette Comédie auroit besoin de quelques corections ; le rôle de JULIE est inutile ; son amour pour CLITANDRE ne fait qu'embarasser ; mais le caractère de DAMIS est très bien dessiné.

Parmi les piéces fugitives qui terminent ce Recueil, nous ne choisirons que les Vers suivans adressés à Mad. de P.

Par APOLLON cette nuit transporté,
De vos secrets j'ai vu tout le mistère ;
J'ai vu les Dieux, l'un par l'autre excité,
Perpétuer en vous le don de plaire.
La vive HEBE' vous apellant sa sœur,
Vous embrassa, vous fit propriétaire
De sa gaité, de son ris séducteur ;
FLORE d'un ton plus doux, que la plus douce odeur,
Dit que jamais près d'elle ne someille
Ce feu secret que le Printems réveille,
Ce feu divin essence du plaisir,
Ame de l'ame & Pére du désir.
VENUS en souriant vous dona sa Ceinture.
APOLLON dans vos mains mit le Septre des arts ;
L'Amour, malignement vous ofrit tous ses dards ;
Vous n'en prites qu'un seul, dont l'ateinte étoit sure
J'en ignore l'éfet, mais JUNON en murmure.

CONTE ORIENTAL.

OMAR ET HASSAN.

OMAR, Hermite de la Montagne Aubukabis, qui s'élève à l'Orient de la Mecque & domine cette ville, trouva un jour après midi, à quelques pas de sa cellule, un home assis seul avec un air pensif. La sombre tristesse qui règnoit dans ses regards, & l'abatement général de son corps atirérent bientôt l'atention d'OMAR. Cet home sembloit aussi regerder fixement l'hermite, mais telle étoit sa distraction, que son esprit n'étoit point afecté des impressions que recevoient ses yeux. Cependant, revenant bientôt à lui même, il se réveilla, & couvert de confusion il se prosterna jusqu'à terre. Fils de l'aflixion, lui dit OMAR, qui ès-tu, & quel est le sujet de ta détresse? Mon nom, repliqua l'étranger, est HASSAN, & je suis natif de cette Ville. L'Ange de l'adversité a étendu sa main sur moi, & ce malheureux qui excite ta compassion est un home que tu ne saurois délivrer de ses maux. Il n'apar-

tient de te délivrer, lui répondit OMAR, qu'à celui là seul de qui nous devons recevoir avec humilité la bien & le mal. Cependant ne me refuse pas ta confiance. Peut-être pourai-je t'aider à soutenir le fardeau dont je ne peux pas te charger. HASSAN à ses paroles baissa fixement les yeux, garda quelque tems un timide silence, puis ayant poussé un profond soupir, il tourna ses yeux vers l'Hermite, & obéit ainsi à sa demande.

Il y a à présens six ans que nôtre puissant Seigneur le Caliphe ALMALIC, dont la mémoire soit à jamais en bénédiction sur la terre, vint come un simple particulier faire ses dévotions dans le temple de la sainte ville; digne Vicaire du Prophête, il répandoit d'une main bienfaisante les bénédictions qu'il lui demandoit. Il parcouroit toute la ville dans les intervales qui séparoient les actes de sa dévotion, pour soulager les malheureux & réprimer les opresseurs. La Veuve se réjouissoit sous sa protection, & la foiblesse de la vieillesse aussi bien que celle de l'enfance étoient également soutenues par sa bonté. Pour moi qui ne redoutois alors d'autre mal que la maladie, & n'atendois d'autre bien que la récompense de mon travail, je chantois en faisant mon ouvra-

ge lorsque ALMALIC entra dans ma maison. Il parcourut des yeux ma demeure avec un souris d'aplaudissement, & vit avec plaisir que quoique petite; elle étoit propre, & que, quoique pauvre, j'étois content.

Come il étoit vêtu en Pélerin, je me hatai de le recevoir aussi bien qu'il m'étoit possible, & ma gaieté fut plûtôt augmentée que diminuée par sa présence. Après qu'il eut bû quelques tasses de café, il me fit plusieurs questions; & quoique dans toutes mes réponses je tachasse de l'exciter à la gaieté, je remarquai qu'il étoit toûjours pensif, & qu'il me regardoit avec une atention calme, mais soutenue.

Je soupçonai qu'il me conoissoit par quelque endroit, ce qui m'engagea à lui demander son nom & sa patrie. HASSAN, dit il, j'ai excité ta curiosité, & elle sera satisfaite; celui qui te parle, est ALMALIC, le Souverain des Croyans, celui qui est assis sur le trône de Médine, & dont la comission vient d'enhaut. Ces mots me rendirent muet d'étonement, quoique je doutasse un peu de leur vérité; mais ALMALIC se découvrant, me fit voir sa veste royale & mit à son doigt le sceau de l'Empire. Je me levai alors, & rempli d'émotion à cette vue, je fus sur le point de me prosterner devant lui, mais il m'en

empêcha en me disant, arrête HASSAN, tu ès plus grand que moi, & tu ès le prémier qui m'as apris l'humilité & la sagesse.

Je lui répondis alors, ne te moque pas Seigneur de ton esclave; je ne suis; qu'un vermisseau devant toi, la vie & la mort sont dans ta main, la félicité & la misére sont les enfans de ta volonté. HASSAN, me repliqua t-il, je ne puis pas autrement doner la vie ou le bonheur qu'en ne les ôtant pas; tu ès toi même hors de la sphère de ma bonté; ma libéralité ne sauroit ateindre jusqu'à toi; tu possèdes un bonheur que je ne puis ni comuniquer, ni obtenir; mon autorité sur les autres remplit mon cœur d'une solicitude & d'une anxiété perpétuelle, & mon influence sur eux ne s'étend qu'à éxaminer si je dois punir ou recompenser leurs vices. Je puis par les suplices reprimer la violence & la fraude, & par la comunication de mon pouvoir je puis faire passer les vœux insatiables de l'avarice & de l'ambition d'un sujet à l'autre; mais je suis destitué de toute puissance à l'égard de la vertu; si je pouvois la récompenser, je la récompenserois en toi. Mais tu ès content & par conséquent tu n'as ni avarice ni ambition,

T'elever, ce feroit détruire la fimplicité de ta vie, & diminuer ce bonheur que je ne faurois ni augmenter ni prolonger. Il fe leva en achevant ces mots & m'ordona de ne pas révéler le fecret qu'il m'avoit confié.

Auffi-tôt que je me fus remis de la confufion & de l'étonement où le Caliphe m'avoit laiffé, je començai à regretter d'avoir fu fi mal profiter de fa bonté, & j'acufai de folie cette gaieté qui eft la compagne de la pauvreté & du travail. Je me reprochai l'obfcurité de mon état qu'une honteufe infenfibilité avoit perpétuée; je négligeai mon travail, parce que j'en méprifai la récompenfe; je me livrai à l'oifiveté, ne formant plus que des projets romanefques pour recouvrer les avantages que j'avois perdus. La nuit ne m'ofroit plus ce doux repos, d'où je ne fortois autrefois qu'avec de nouvelles forces, & une nouvelle gaieté; au lieu de ce tranquile fomeil je voiois dans des rèves continuels des habits magnifiques, des jardins, des palais, des eunuques, des femmes, & je ne m'éveillois que pour regretter des illufions évanouies; ma fanté fut infenfiblement altérée par l'inquiétude de mon efprit. Je vendis tous mes meubles pour fubfifter, & je ne me réfervai qu'un lit, où j'étois quelquefois couché pendant tout le jour.

Dans le prémier mois de l'année suivante, le Caliphe vint encore à la Mecque, avec le même secret, & pour le même but; il fut curieux de revoir cet home qu'il regardoit come ne devant qu'à lui même son bonheur, mais il ne me trouva plus chantant en faisant mon ouvrage avec ce tein fleuri que done la santé, & cette gaieté qu'il avoit admirée en moi. J'étois pâle & abatu, assis par terre, prenant de l'opium pour aider mon imagination à substituer aux réalités de la grandeur des phantômes qui la séduisoient. Il entra avec une sorte d'impatience mêlée de joie, mais il ne m'eût pas plûtôt vu, qu'elle se changea dans un sentiment mêlé de surprise & de pitié. J'avois souvent désiré une ocasion de m'adresser au Caliphe, mais confondu par sa présence, je me jettai à ses pieds, & mettant mes mains sur ma tête, je demeurai muet devant lui.

HASSAN, me dit il, qu'as-tu donc perdu, toi donc le travail faisoit la fortune; & qui peut t'avoir rendu triste, toi qui portois dans ton sein la source de la joie, quel malheur est donc tombé sur toi? Parles, & si je puis t'en délivrer tu seras heureux. Ces consolantes paroles m'encouragérent à l'envisager & à lui dire:

Pardone, Seigneur, la hardiesse de ton esclave, & qu'il soit condamné à être pour toûjours mûet, s'il ose t'abuser par un mensonge; je suis à présent tourmenté par la perte de ce que je n'ai jamais possédé; tu as fait naitre chez moi des desirs que je ne mérite pas que tu satisfasses; mais coment croirai-je, que moi qui ai été heureux dans l'indigence & dans l'obscurité, ne le seroit pas davantage dans l'abondance & dans la grandeur?

Dès que j'eus achevé ces paroles, ALMALIC demeura quelque tems en suspens, & je continuai à me prosterner devant lui. Puis reprenant la parole, HASSAN, me dit il, c'est sans colère, mais avec regret que je m'aperçois que j'ai méconu ton caractère; je découvre à présent dans ton cœur une avarice & une ambition qui n'y étoient endormies que parce que les objets avoient été trop éloignés de toi pour réveiller ces passions; cependant je ne puis te revétir de l'autorité, parce que je ne veux pas exposer mon peuple à l'opression, & que je ne veux pas me mettre dans la nécessité de punir en toi des crimes que je t'aurai mis en état de comettre; mais puisque je t'ai ôté ce qu'il n'est plus en mon pouvoir de te rendre, de peur que ton cœur ne m'acuse d'injusti-

ce, & que tu ne continues à être étranger à toi même; léve toi & suis moi.

Je me levai à l'ouie de ses douces paroles avec des ailes d'Aigle; je baisai le bas de sa robe dans une extase de reconoissance & de joie; car dès que je fus sorti de ma maison je sentis mon cœur tressaillir d'alégresse, come si je fusse venu d'échaper à la dent du Lion. Je suivis ALMALIC au Caravansera où il logeoit, & après qu'il eut rempli ses vœux, il me dona un apartement dans son sérail. J'étois servi par ses esclaves; c'étoit de sa propre table que je recevois les mets qui couvroient la mienne, & toutes les semaines je touchois de son trésor une some, qui excédoit les prétensions les plus romanesques que j'eusse jamais formées. Mais je reconus bientôt qu'il n'est point de mets délicat, plus agréable au goût qu'une nouriture, dont un apétit excité par le travail fait l'assaisonement; qu'il n'est point de someil plus doux, que celui que la lassitude procure; & qu'il n'est point de tems plus agréablement emploié, que celui où l'on sent que la diligence de son travail à une recompense assurée.

Tandis que je soupirois au milieu de toutes ces superfluités auxquelles je ne pouvois renoncer, quoique je les regardasse come un embaras, elles me furent tout-à

coup enlevées. ALMALIC, dans le sein de la gloire & dans la fleur de son âge, expira subitement au bain. Tu conois la destinée que le Tout-Puissant avoit écrite sur sa tête.

Son fils AUBUBEKIR qui lui succèda s'irita contre moi, par les artifices de quelques-persones qui me regardoient avec mépris & avec envie. Il suprima tout d'un coup ma pension, & ordona qu'on me fit sortir du palais. Mes énemis éxécutérent cet ordre avec tant de rigueur, que dans l'espace de douze heures je me trouvai au milieu des rues de Médine, pauvre & sans amis, exposé à l'insulte & à la raillerie, avec toutes les habitudes du luxe, & toute la sensibilité de l'orgueil. O que ton cœur, je t'en conjure, ne me méprise pas! Toi qui n'as point apris par une triste expérience que c'est un malheur de perdre ce qui n'a point été un bien dans la jouissance. O que je désirerois que ce ne fut pas pour moi que cette leçon eut été écrite sur les tablettes de la Providence! Je suis venu de Médine à la Mecque; mais je ne puis me fuir moi-même. Que les deux états où je me suis vû placé sont diférens? Le souvenir de l'un & de l'autre m'est également amer; car les plaisirs de tous les deux sont perdus pour moi. HAS-

SAN ayant ainſi fini ſon hiſtoire, joignit ſes mains, & verſa un torent de larmes.

OMAR atendit que ſa douleur ſe fut un peu ralentie pour le prendre par la main, & lui adreſſer ces paroles. Mon fils, lui dit-il, tu as encore en ton pouvoir plus de bien qu'ALMALIC n'en pouvoit doner, ou AUBUBEKIR ôter; le Prophête m'apelle à t'expliquer la leçon de conduite qu'il t'a donée.

Tu n'as été autrefois content dans la pauvreté & dans le travail, que parce que ces deux états étoient devenus habituels, & que l'aiſe & l'abondance étoient au deſſus de tes eſpérances; mais dès que ces biens ont été raprochés de toi, la pauvreté & le travail ne pouvoient plus te ſatisfaire. Ce qui t'eſt devenu poſſible a été l'objet de tes eſpérances, & celui qui voit détruire des eſpérances qui rempliſſent ſon cœur eſt néceſſairement malheureux. Si tes déſirs les plus ardens avoient eu pour objet les délices du Paradis, & que tu euſſes cru que par une bone vie tu t'en aſſurois la poſſeſſion, come il n'étoit pas poſſible de te doner un auſſi grand bien que celui là dans ce monde, tu n'aurois pas eu regret qu'unn moindre ne t'eut pas été ofert. Le contentement dont tu as joui pendant un tems n'étoit qu'une lé-

thargie de ton ame, & la détresse que tu ressens servira à la mettre en action. Pars donc, & rends graces de toutes ces choses. Mets ta confiance en celui qui peut seul combler les souhaits que forme la raison, & rassasie ton ame de félicité. Porte toutes tes espérances sur ce bien, en comparaison duquel le monde n'est qu'une goutte dans un sceau d'eau, ou un grain de poussiére dans une balance. Retourne mon fils à ton travail, tu retrouveras ta nourritu savoureuse, & ton someil redeviendra doux & paisible. Ton contentement aura l'avantage de la stabilité, parce qu'il ne dépendra pas de ce que tu posséde sur la terre, mais de ce qui t'atend dans le Ciel.

Hassan, dans le cœur duquel un Ange d'instruction imprima le conseil d'Omar, se hâta d'aller se prosterner dans le temple du Prophète. La paix entra dans son ame, semblable aux rayons du Soleil levant. Il retourna avec joie à son travail. Sa piété devint fervente & habituelle, & ses derniers jours furent plus heureux que les prémiers.

LOGOGRIPHE.

JE suis.... Mais je ne peux te tracer mon portrait,
Tu saurois qui je suis, *Lecteur*, au moindre trait;
Ainsi donc, pour me bien conoitre,
Tu tenteras d'inutiles éforts,
Si tu ne prens le soin d'analiser mon corps.
Cinq lettres composent mon être.
Je t'ofrirai d'abord & sans déguisement,
Un Patriarche ancien & le Chef & le Pére
D'une Tribu nommée au sacré Ministère;
Ce que tu fais pour le présent;
Ce qu'ateint un Nageur qui sort de la Riviére;
Ce qu'on n'estime nullement;
Le sinonime de colére;
Le nom qu'on done à ceux qui trop chargés de vin,
Ne peuvent sans broncher aller droit leur chemin;
Un Reptile; ce que, dans le Siécle où nous somes,
Avec beaucoup de soin conservent tous les homes;
Une Note avec un Pronom;
Ce qu'aux fous l'on fait d'ordinaire;
L'instrument dont joue Apollon;
Ce que parmi le Peuple on ne recherche guère;
Ensuite.... Mais, *Lecteur*, je dois m'apercevoir
Que je puis t'ennuier. Adieu, jusqu'au revoir.

TABLE.

REMAQUES critiques sur un Ouvrage moderne rangé par ordre alphabétique.
Corps. 3
De la Chine. 11
De l'Afectation. 33
Lettre au sujet d'un Original. 38
Réponse de Mad. de L*** à M. T. 43
Autre Lettre de la même à M. T. 45
Essai sur les Erreurs & les Superstitions. 48
Oeuvres mêlées de M. de la FARGUE. 61
Oeuvres de Théatre de M. de la NOUE. 69
HOMAR & HASSAN, Conte Oriental. 84
Logogriphe. 95

* * *
* *
*

JOURNAL HELVETIQUE
OU
RECUEIL
DE
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE CHOISIE;

De Poësie; de Traits d'Histoire ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

FEVRIER 1766.

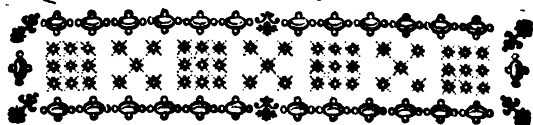


NEUCHATEL

DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.



M.DCCLXVI.



JOURNAL HELVETIQUE.

FEVRIER 1766.

DESCRIPTION (*)

Du Deuil d'une Famille à la mort d'un Pére.

Vous auriez vû ſur ſon lit de langueur, un tendre Epoux, un Pére plein de bonté, un Ami fidèle, un Maître généreux. Il étoit à l'extrémité. L'art de la Médecine avoit épuiſé toutes ſes reſſources, la maladie en fureur en avoit bravé le pouvoir; elle ſe preſſoit d'éxécuter ſa redoutable comiſſion, & de briſer la précieuſe

(*) Traduite de l'Anglois par Jean Louis D** L**.

chaine de la vie d'un cadavre animé, à qui son Epouse tenoit encore par tous les nœuds de l'afection conjugale.

A quelque distance paroissoient, dans une posture respectueuse, deux ou trois Domestiques, dont les regards anonçoient les vœux, & qui exprimoient par leurs soupirs l'amertume de leur ame. Ils se rapellent les douceurs de son service, ils fondent en larmes, pénétrés de ses bontés. Ses Amis, qui l'ont tant de fois réjoui par leurs entretiens, ne savent où trouver de quoi se consoler, en le consolant lui même. Ils ne peuvent le soulager que par les priéres ferventes que leur cœur pousse vers le Ciel sans que la bouche ait la force de les prononcer: Si quelquefois elle s'ouvre, c'est pour placer quelques traits de la parole de Dieu, puissante en consolations.

Au tour du lit du malade sont rassemblés ses jeunes enfans, dévorés de chagrin, sanglotant, & lui demandant à grands cris, „ s'il veut donc les quiter, les laisser „ sans apui, dans un âge où sa protection „ leur est le plus nécessaire? „

Tous ces diférens ruisseaux de douleur viennent fondre sur l'Epouse désolée, qui pleure à la fois le tendre Ami, le fidèle Epoux, & le Pére de leurs comuns Enfans. Autant de jours qu'a duré leur douce so-

ciété, sont pour elle autant de sources de larmes. Hélas! où trouvera-t-elle une afection si vive, une confiance si parfaite, un modèle si engageant, un protecteur si zélé pour ses intèrêts, & pour ceux de sa famille?

Voyez la courbée sur ce lit de langueur, empressée à adoucir l'agonie de la plus chére partie d'elle même, & s'éforçant de prolonger une vie d'où dépend sa félicité; voyez ses mains tremblantes essuyer sur ce visage livide les sueurs dont la mort le couvre; voyez la soutenir dans ses bras, ou apuyer sur son sein, une tête que la vie abandone; voyez ses regards atachés sur une paleur qui, à chaque instant, menace du coup fatal. Tout ce qu'elle a de tendresse est aux prises avec les terreurs.

Le malade cependant, plein de patience & de résignation, adore la volonté de Dieu; sa résignation le rend supérieur à ses maux. Vivement pénétré de la désolation de ceux qui l'entourent, il se soutient néanmoins par les promesses de l'Alliance de grace. La perspective de la gloire à laquelle il touche, restaure, éléve son ame, & répand sur sa persone abatue un air de dignité, que la Réligion seule peut doner: Chaque intervale que lui laissent ses angoisses, il l'emploie à conso-

ler ceux qui le consolent, & ses discours ont dans sa bouche la force majestueuse que la soufrance a coutume de prêter.

Son ame, sur le point de sortir de sa terrestre envelope, rassemble tout ce qu'elle a encore de vigueur. Il se dresse sur ses oreillers, il tend une main afectueuse à ses Domestiques, qui la baignent de leur larmes; il dit un tendre adieu à ses Amis, il serre dans ses bras mourans sa chére Epouse; il done un baiser à tous ses enfans, & ce qui lui reste de vie & de force, il l'emploie à leur dire: „ Pauvres „ enfans! je meurs, vous allez me con- „ duire en terre, nous ne nous verrons „ plus ici bas; mais Dieu qui vit éternel- „ lement sera avec vous. Vous perdez „ un Pére à l'ame duquel vôtre ame étoit „ atachée, mais vous en avez un dans le „ Ciel, qui ne sauroit vous manquer; con- „ fiez vous en lui, menez une vie sainte, „ & rien ne vous privera des soins de „ sa Providence, & des éfets de son „ amour „.

Ici la parole lui manque, mais après une courte pause, son zèle afectueux le met en état d'ajouter: „ Et toi, chére „ Epouse! je te laisse seule chargée de „ nos Orphelins. Que ton fardeau va être „ pesant! Mais Dieu, qui défend la cause

„ de la Veuve, Dieu, dont les promeſſes
„ ſont fidélité & vérité, Dieu a dit : *Je*
„ *ne te laiſſerai point, je ne t'abandonerai*
„ *point.* Voilà ce qui rend la joie à mon
„ ame. Pére de miſéricorde ! je remets
„ mon eſprit entre tes mains, me repo-
„ ſant ſur ce que tu dis dans ta parole :
„ *Je laiſſe mes Orphelins....* „

Alors, il tombe en défaillance, & demeure quelques minutes étendu ſur ſon lit, ſans doner de ſigne de vie. Mais, ainſi qu'un flambeau près de ſa fin, ſe ralume quelquefois tout d'un coup, pour doner une flame tremblante ; la vie, avant que de s'éteindre abſolument, fait de même un nouvel éfort : Le mourant eſſaie d'ouvrir les yeux pour regarder autour de lui ; il veut parler, il veut finir le paſſage de l'Ecriture où il en étoit reſté, mais les organes de la parole ſe trouvent briſés, au lieu de la voix on n'entend plus qu'un bruit ſourd : On voit pourtant encore dans ſes regards toute l'afection d'un Pére, à qui ſes Enfans ſont précieux, & toute la tendreſſe d'un Epoux dont l'Epouſe a fait les délices. Mais, dans ces mêmes yeux, où l'amour & la tendreſſe terreſtres ſont peints, brillent des étincelles d'une lumiére céleſte ; enfin, ils ſe ferment pour toûjours.

Aussi tôt éclatent les lamentations qu'un morne silence avoit jusqu'alors tenu renfermées. On pleure, & on ne veut point être consolé. Le tems a néanmoins épuisé peu à peu la véhémence de la douleur, les idées de la Réligion ont soulagé ces ames navrées ; la famille revenant à soi a taché de découvrir les paroles que le cher & respectable Défunt n'avoit pû achever de prononcer ; elle les a trouvées dans le Prophète JEREMIE (*) où Dieu dit : *Laisse moi tes Orphelins, j'en prendrai soin ; tes femmes veuves se confieront en moi, c'est l'Eternel qui a parlé.* Chacun fait son apui de cette promesse, & la grave dans sa mémoire come une ressource infaillible. On s'aplique au travail dans la ferme espérance de la bénédiction du ciel. Avec ce gage de la faveur de Dieu, on est riche, on est heureux, on ne craint aucun mal, on ne manque d'aucun bien, parce qu'on a Dieu pour guide & pour protecteur.

GENEVE.

(*) JEREM. XLIX. ℣. 11.

REMARQUES

Sur un Ouvrage rangé par ordre alphabétique, dont plusieurs Articles éxigent d'être relevés, pour l'avantage des Mœurs & la vérité de l'Histoire éclesiastique & profane.

CATECHISME CHINOIS.

NOTRE Philosophe introduit sur la Scène un Prince Chinois, qui a divers Entretiens avec un Docteur, Disciple de CONFUTZE'E. Ce nouveau Catéchiste traite les Dogmes les plus intèressans; l'éxistence d'un prémier Etre, la distinction du juste & de l'injuste, l'immortalité de l'Ame, le Culte qu'on doit à Dieu, les Vertus que l'on doit pratiquer. C'est un Traité abrègé de Réligion, qu'il va nous doner; mais autant il paroit fort quand il ataque, autant il est foible quand il s'agit d'établir des Vérités & de les prouver: La nouvelle Philosophie ne réussit qu'à détruire.

Le jeune Prince demande *Coment un Etre a-t-il pû faire les autres?* Le Docteur, au lieu de répondre, esquive la quef-

tion. *Regardez*, dit-il, *cette Etoile : Elle est à quinze cent mille millions de lieues de nôtre petit Globe.* Sans doute il a mesuré cet espace & a compté les lieues; l'opération est un peu dificile pour un Chinois. *Il en part, des rayons qui vont faire sur vos yeux deux angles égaux au somet; ils font les mêmes angles sur les yeux de tous les animaux; ne voilà-t il pas un dessein marqué? Ne voilà-t il pas une Loix admirable? Or qui fait un ouvrage, sinon un Ouvrier? Qui fait des Loix sinon un Législateur éternel?*

Remarquons d'abord que cette preuve, quoique solide, est bien imparfaite. La maniére dont nos yeux sont construits démontre sans doute qu'ils ont été faits pour apercevoir les objets & qu'une Intelligence infiniment sage a présidé à leur structure; mais n'y a-t-il pas dans l'Univers, & même dans le Corps humain, une infinité d'autres Phénomènes aussi frapans?

En second lieu c'est un sophisme grossier de conclure des Loix Phisiques selon lesquelles la lumiére frape nos yeux, qu'il y a donc *un Législateur éternel*. Ces termes semblent désigner les Loix Morales, dont Dieu est l'Auteur aussi bien que des Loix Phisiques; mais les unes sont fort diférentes des autres & nôtre Philosophe ne nous fait voir entr'elles aucune liaison.

Enfin la réponse du Docteur ne résout point la question du Prince : *Coment un Etre a t-il pû faire les autres?* Nôtre Auteur lui même seroit fort embarassé d'y satisfaire. Mais, continue le Prince, *qui a fait cet Ouvrier & coment est il fait?* Pour toute réponse le Docteur compare cette question à celle d'un Grillon, qui demanderoit à un autre, qui est l'Auteur d'un Palais superbe qu'ils ont devant les yeux : *Je n'ai point d'idée*, dit-il, *de cet Etre là ; je vois qu'il est, mais je ne sais ce qu'il est.* Cependant, quelques lignes plus bas, on nous aprend qu'il y a *un Etre tout puissant, éxistant par lui même, suprême Artisan de la Nature.*. On le supose intelligent sans doute, puisqu'il a établi dans l'Univers un ordre, un méchanisme, des Loix de Phisique admirables. Si nous n'avons point d'idée de cet Etre là, que signifie donc la définition que l'on en done? Peut-on définir une chose dont on n'a point d'idée?

SECOND ENTRETIEN.

Le Second Entretien est à peu près de même force que le prémier. *Vous convenez donc*, dit le Docteur à son Disciple, *qu'il y a un Etre tout puissant, éxistant par*

lui même, suprême Artisan de toute la Nature? Assurément si le Disciple en convient, c'est bien gratuitement; on n'a daigné lui prouver, ni que ce prémier Etre est tout puissant, ni qu'il éxiste par lui même, ni qu'il est le seul Artisan de toute la Nature; aparemment l'on n'a pas jugé ces divers points dignes d'être éxaminés.

De ce principe supofé & non prouvé, le Disciple conclut très bien: *Si le prémier Etre éxiste par lui même, rien ne peut donc le borner; il est donc par tout, il éxiste dans toute la matiére, dans toutes les parties de moi même.* Cela est vrai dans le fond, mais malheureusement cela ne s'acorde pas avec les opinions de la nouvelle Philosophie. Selon la Maxime de nôtre Auteur, nous ne savons pas *si la matiére est éternelle.* Art. DIEU. Si elle l'étoit, elle éxisteroit par elle même; rien ne pourroit donc la borner; elle seroit donc par tout; elle rempliroit tout; l'Univers seroit une masse énorme de matiére. Nous ne savons pas non plus *si Dieu est corporel ou spirituel.* Ibid. Or s'il est corporel, peut il être par tout, éxister dans toute la matiére, dans toutes les parties de nous mêmes? Voilà de petites dificultés qu'un Philosophe Catéchiste n'auroit pas dû passer sous silence.

Le Prince pourſuit ſon raiſonement: *Si Dieu eſt dans toutes les parties de moi même, je ſerois donc une partie de la Divinité?* *Ce n'eſt peût être pas une conſequence*, reprend le Docteur. *Ce peut être* eſt ſingulier, mais il nous décéle la penſée de l'Auteur. *Tout eſt en Dieu ſans doute*, continue-t-il, *ce qui anime tout, doit être par tout.* Ainſi Dieu eſt l'ame de tout ce qui eſt animé: Nous avons déja vû Art. BETES, que nôtre Philoſophe a renouvellé le Siſtème des Stoïciens, qui regardoient Dieu come l'Ame du Monde.

De cette ſublime Philoſophie, le Docteur Chinois tire une concluſion pieuſe & morale pour ſon Diſciple, qu'il ne faut donc rien faire, dont on puiſſe rougir devant Dieu, & par conſéquent qu'il faut être juſte. Cela eſt fort édifiant; mais il eſt dangereux qu'une moralité, qui n'eſt fondée que ſur le Siſtème inſenſé des Stoïciens, ne faſſe pas beaucoup d'impreſſion. Nous verrons bientôt pourquoi nôtre Auteur réduit tous les devoirs à être juſte.

A ce propos, il blame la Secte de LAO-KIUN, d'avoir enſeigné qu'il n'y a ni juſte, ni injuſte, ni vice, ni vertu; c'eſt come ſi l'on diſoit qu'il n'y a ni ſanté ni maladie. *Ceux qui ont dit, que tout eſt égal ſont des monſtres; eſt-il égal de nourir ſon*

fils ou de l'écraser sur la pierre? De secourir sa Mère ou de lui plonger un poignard dans le cœur? Non sans doute. Nous aplaudissons volontiers à la censure de cette horrible doctrine, quoiqu'il soit fort incertain si elle est enseignée par les Sectateurs de LAOKIUN (*). Mais si ceux qui ont dit ouvertement & sans détour que tout est égal *sont des Monstres*, doit-on regarder avec moins d'horreur, les Philosophes qui posent des principes d'où l'on peut évidemment conclure que tout est égal; que ceux qui font mal ne méritent pas plus d'être punis, que ceux qui font bien? Nous verrons bientôt, que nôtre Auteur ne done que trop lieu à ce reproche; il supose, plûtôt qu'il ne prouve, la distinction essentielle qui est entre le bien & le mal moral, entre le vice & la vertu.

Aussi le jeune Prince fait une objection à son Maitre. *Il y a*, dit-il, *tant de nuances du juste & de l'injuste! On est souvent bien incertain.* Le Docteur répond, qu'on peut toûjours les discerner par la Maxime de CONFUTSE'E: *Vis come en mourant tu voudrois avoir vécu; traite ton prochain co-*

(*) Voyez l'Hist. Gén. des Voyages Tome XXIII. pag. 12.

me tu veux qu'il te traite. Cette Règle est surement excellente; mais il faut convenir qu'elle est un peu générale. Si l'on réduisoit là toute la Morale, il seroit fort dangereux que le comun des homes ne se trouvat souvent embarassé dans la pratique & n'ignorat une partie de ses devoirs.

D'ailleurs quelque belle que soit la Maxime, elle ne sufit pas pour fonder nos obligations. Ce n'est pas tout de faire des Loix Morales, il faut montrer encore sur quoi elles sont apuyées; qu'elle en est la sanction. S'il n'y a pas des peines & des récompenses après cette vie, les Loix ne sont qu'une belle spéculation: C'est ce que le Prince Chinois fait observer à son Docteur.

Que m'importera en mourant, dit-il, *d'avoir bien vécu? Qu'y gagnerai-je? Cette horloge, quand elle sera détruite, sera-t-elle heureuse d'avoir bien soné les heures?* Voilà l'objection dans toute sa force; il est curieux de voir coment nôtre Philosophe y répondra selon ses principes. *Cette Horloge*, replique-t-il, *ne sent point, ne pense point; elle ne peut avoir de remords, & vous en avez quand vous faites mal. Mais*, ajoute le Disciple, *si après avoir comis plusieurs crimes, je parviens à n'avoir plus de remords? Alors*, dit le Docteur, *il fau-*

dra vous étoufer, & soyez sûr que parmi les homes, qui n'aiment pas qu'on les oprime, il s'en trouvera qui vous mettront hors d'état de faire de nouveaux crimes.... Dieu vous a doné la Raison, n'en abusez pas; non seulement vous serez heureux en cette vie. mais qui vous a dit que vous ne le seriez pas dans une autre?.... Dans le doute seul, vous devez vous conduire come s'il y en avoit une.

Tels sont donc les fondemens solides sur lesquels nos Philosophes batissent leurs belles spéculations morales, édifice duquel dépendent le bonheur de la Société, la paix & le repos de l'Univers: La voix de la raison & de la conscience, la crainte des homes, l'incertitude d'une vie à venir. On leur demande: La raison & la conscience sont elles un poids assés fort pour contrebalancer celui des passions? La crainte des homes sera-t-elle bien puissante sur les Tirans, qui ont en main l'autorité? Le doute d'une vie à venir pourra-t-il contenir les méchans, tandis que la croyance même la plus ferme de cette vérité est souvent une barriére trop foible pour les arêter?

Nôtre Philosophe a déja résolu ces questions à l'article ATHEÏSME. *Je ne voudrois*

voudroit pas, dit il, *avoir à faire à un Prince Athée, qui trouveroit son intèret à me faire piler dans un mortier; je suis bien sûr que je serois pilé.* Et dans ce même Article, il regarde come Athée tous ceux qui n'espérent ni ne craignent rien après la mort. Voilà le fond qu'il fait sur la raison, sur les remords, sur le respect humain; avec ces belles ressources on *est sûr d'être pilé.* Mais si l'on est sûr d'ètre ainsi traité par un Prince, qui ne craint rien après cette vie, est-on beaucoup plus en sureté avec celui qui doute s'il y a quelque chose à craindre? Voilà come nos sublimes Moralistes supléent à la Réligion, qu'ils s'éforcent de détruire: Ils mettent à la place des fantômes, dont ils ont grand soin de nous dévoiler le foible & l'illusion. Ils traitent de Monstres ceux qui ne conoissent plus ni vice ni vertu, & ils travaillent de sens froid à rendre tels tous leurs élèves.

Ajoutons encore, que nôtre Auteur a sapé en détail les divers fondemens qu'il done ici à la Morale. Un home sera-t-il capable de sentir des remords, quand il saura que la *liberté est un mot vuide de sens, inventé par des gens qui n'en avoient guère?* Art. LIBERTÉ. Que *tous les événe-*

mens sont nécessaires. Art. DESTIN. Que *nous voulons nécessairement, en conséquence des idées qui se présentent à nous,* que *c'est Dieu qui nous done des idées, come il nous done des dents & des cheveux?* Ibid. Si l'on doit étoufer ceux qui, à force de crimes, sont parvenus à ne plus sentir de remords, que doit on faire à ceux dont la Doctrine empêchera les méchans d'en avoir jamais?

TROISIEME ENTRETIEN.

Nôtre Auteur a mieux fait encore pour détruire la croyance de l'immortalité de l'Ame & de la vie avenir; il a comencé le troisiéme Entretien par une longue tirade de toutes les dificultés que l'on peut faire contre cette vérité. Objections triviales, usées, rebatues, souvent puériles, tout lui est bon. Il ne répond à aucune. Il se contente de dire, que l'immortalité de l'ame est cependant un Sistème plus beau, plus consolant, & nécessaire au genre humain: Excellente méthode de confirmer la Morale! Y aura-t-il quelqu'un assez dupe pour se refuser la satisfaction de suivre ses penchans, parce qu'il est plus beau, plus consolant, plus nécessaire au genre humain d'y résister? Tels sont les odieux principes que l'on ose substituer à la Réligion.

Nous n'imiterons pas la mauvaiſe foi de nôtre Auteur, qui n'opoſe qu'une ſimple poſſibilité à de vains Sophiſmes contre l'éxiſtence & l'immortalité de l'Ame; nous les ſuivrons en détail & nous montrerons combien ils ſont frivoles.

PREMIERE OBJECTION.

Pour que je puiſſe être récompenſé ou puni, quand je ne ſerai plus, il faut qu'il ſubſiſte dans moi quelque choſe qui ſente & qui penſe après moi: Or come avant ma naiſſance, rien de moi n'avoit ni ſentiment ni penſée, pourquoi y en auroit il après ma mort? Que pourroit être cette partie incompréhenſible de moi même?

1°. Le principe ſur lequel porte ce raiſonement eſt abſolument incertain, ſelon les idées Philoſophiques. *Avant ma naiſſance rien de moi n'avoit ni ſentiment, ni penſée*: Qu'en ſavons nous? Pluſieurs Philoſophes ont crû la préexiſtence des Ames, & la lumiére naturelle ne peut rien opoſer de démonſtratif contre cette opinion. Or d'une propoſition incertaine, quelle conſéquence peut on tirer?

2°. Admettons le principe, que s'ensuivra-t-il? Mon Ame n'éxiſtant point avant ma naiſſance, ne pouvoit ni penſer ni ſentir; mais eſt-il impoſſible qu'elle ſurvive à mon corps? Nôtre Auteur n'oſeroit l'aſſurer. Si elle ſurvit, qu'eſt-ce qui l'empêchera de ſentir & de penſer? Voici où ſe réduit l'argument: Mon Ame n'éxiſtoit pas avant mon corps: Donc elle n'éxiſtera pas non plus après lui: On ſent le ridicule de cette concluſion. C'eſt come ſi l'on diſoit, cet enfant n'étoit pas hier, donc il ne ſera pas demain.

3°. Nous n'avons aucune raiſon de juger que nôtre Ame ait éxiſté avant nôtre naiſſance; mais nous ſomes aſſurés au contraire qu'après la diſſolution du corps l'ame ne ceſſera pas d'être, parce qu'une ſubſtance capable de penſer étant néceſſairement indiviſible, elle eſt auſſi naturellement indeſtructible; parce qu'il faut pour juſtifier la Providence que le crime ſoit puni & la vertu récompenſée: Or cela n'arrive pas toûjours en cette vie, donc il y en a une autre où la Juſtice divine doit enfin éxercer ſes droits.

Que pouroit être cette partie de moi même? Une ſubſtance intelligente, entiérement dégagée de la matiére; par conſéquent toûjours capable de penſer, de reſſen-

tir de la joie ou du regret; par conséquent d'être récompensée ou punie.

SECONDE OBJECTION.

La végétation n'est-elle pas un mot dont on se sert pour expliquer la manière inexplicable dont l'Etre suprême a voulu que la plante tirat les sucs de la terre? L'Ame est de même un mot inventé, pour expliquer foiblement & obscurément les ressorts de nôtre vie. Il est faux que la maniére dont la plante tire les sucs de la terre soit inexplicable. Ce méchanisme se conçoit très clairement, & la cause en est extérieure aux plantes; nous l'avons fait voir à l'article *Bêtes*. Au contraire nous somes convaincus par le sentiment intérieur, que le ressort de nôtre vie & de nos opérations est en nous; que nous pensons; que nous voulons; opérations spirituelles dont le principe, doit être indivisible, par conséquent immatériel.

TROISIEME OBJECTION.

Tous les Animaux se meuvent & cette puissance de se mouvoir on l'apelle force active; mais il n'y a pas un Etre distinct, qui soit cette force? Qu'en savons nous?

Nous avons vû au même Article *Bêtes*, que nous ne pouvons conoitre avec certitude, si le principe des opérations de l'Animal est en lui ou hors de lui; au lieu que nous somes certains, que le principe de nos opérations est en nous.

QUATRIEME OBJECTION.

Nous avons des passions, dit nôtre Philosophe, *de la mémoire, de la raison; mais ces passions, cette mémoire, cette raison, ne sont pas sans doute des choses à part; ce ne sont pas des Etres éxistans dans nous; ce ne sont pas de petites persones qui aient une éxistence particuliére; ce sont des mots géneriques, inventés pour fixer nos idées. L'Ame, qui signifie nôtre mémoire, nôtre raison, nos passions, n'est donc elle même qu'un mot.* Il est faux que l'Ame signifie la mémoire, la raison, les passions; mais elle signifie la substance ou le sujet, qui est suceptible de ces diférentes modifications. C'est nôtre Ame qui se souvient, qui pense, qui raisone, qui ressent de l'amour ou de la haine; & come elle peut avoir toutes ces modifications à la fois, les apercevoir distinctement, les comparer, il faut nécessairement que l'Ame soit un sujet simple ou indivisible.

CINQUIEME OBJECTION.

Qui fait le mouvement dans la nature? continue-t-il, *c'est Dieu. Qui fait végeter toutes les plantes? C'est Dieu. Qui fait la pensée de l'home? C'est Dieu.* Cela n'est pas équivoque; c'est Dieu qui pense en nous & qui est nôtre Ame; c'est Dieu qui veut ou ne veut pas, qui aime à suivre la vertu ou le vice, qui péche ou qui fait bien; nous n'y avons aucune part, puisque nous somes des machines purement passives; nôtre Auteur le dira bientôt. Tel est le beau sistème qu'on nous enseigne pour la seconde fois, & que l'on aura soin de répéter encore. Il est clair que c'est le Matérialisme pur, & qu'à le bien prendre, il n'est diférent que pour la forme des opinions de SPINOSA. Continuons à suivre nôtre sage Auteur.

SIXIEME OBJECTION.

Si l'Ame humaine étoit une petite persone renfermée dans nôtre corps, qui en dirigeat les mouvemens & les idées, cela ne marqueroit-il pas dans l'éternel Artisan du monde une impuissance & un artifice indigne de lui? Il n'auroit donc pas été capable de fai-

re des Automates, qui eussent dans eux mêmes le don du mouvement & de la pensée? Je trouve VULCAIN *un divin Forgeron, quand il fait des trepieds d'or, qui vont tous seuls au Conseil des Dieux: Mais ce* VULCAIN *me paroitroit un miserable Charlatan, s'il avoit caché dans le corps de ces trepieds quelqu'un de ses Garçons, qui le fit mouvoir sans qu'on s'en aperçut.*

Nôtre Auteur sans doute a voulu se jouer de la simplicité de ses Lecteurs par ce raisonement ridicule. Si VULCAIN, au lieu de cacher dans le corps de ses trépieds un de ses Garçons étoit obligé de les mouvoir lui même, pour les faire marcher, l'artifice seroit il bien merveilleux? Or voilà précisément le personage que l'on prête à Dieu. Nous somes les trépieds automates; c'est Dieu qui nous fait agir & mouvoir immédiatement par lui même, qui pense, qui veut, qui sent par nos organes. *Dieu n'a t il donc pas été capable de faire des Automates, qui eussent dans eux mêmes le don du mouvement & de la pensée?* Cela signifie: Dieu n'a t il pas été capable de rendre la matiére pensante? De faire qu'un sujet essentillement divisible fut le priincipe d'un acte indivisible, tel que la pensée? Non assurément, & nous le sou-enons sans craindre de déroger à la Tou-

te-Puissance Divine, Dieu ne peut pas faire ce qui renferme contradiction: Nôtre Philosophe lui même le supose; il ne dit point que c'est la matiére qui pense dans l'home, mais que *c'est Dieu qui fait la pensée de l'home.* Qu'est il nécessaire que Dieu s'en mêle, s'il a pû rendre la matiére capable de penser? *Il me semble*, dit un de nos célébres Philosophes, *que loin de dire que les roches pensent, la Philosophie moderne a découvert que les homes ne pensent point* (*). A force de suposer une matiére pensante, nos Docteurs nous forcent de juger, qu'ils sont eux mêmes très matériels.

SEPTIEME OBJECTION.

Il y a de froids rêveurs, dit le Prince Chinois, *qui ont pris pour une belle imagination l'idée de faire rouler les Planètes par des Génies, qui les poussent sans cesse; mais Dieu n'a pas eté réduit a cette pitoyable ressource: En un mot pourquoi mettre deux ressorts à un ouvrage, lorsqu'un seul suffit? Vous n'oserez pas nier, que Dieu ait le pouvoir d'animer l'Etre peu connu que nous apellons matiére, pourquoi donc se serviroit il d'un au-*

(*) EMILE, Tome III, p. 65.

tre agent pour l'animer? Parce que si Dieu animoit par lui même tous les Etres sensitifs & pensans, il seroit le principe immédiat de leurs opérationt; l'on pouroit dire que c'est Dieu qui dévore les moutons par les loups, qui broute l'herbe par la brébis, qui extravague dans les insensés, qui comet les crimes dans les Scélerats, tout come c'est lui qui fait rouler les Planêtes: Conséquences absurdes & impies, dont la Philosophie devroit enfin rougir. Dieu a pû imprimer à la matiére, & il a imprimé en éfet aux corps célestes, le mouvement, selon des Loix générales & immuables, & il le leur conserve, selon ces mêmes Loix; mais les Etres sensitifs ni les Intelligences libres ne suivent point ces loix générales. Nous sentons évidemment, que le sang circule dans nos veines selon ces loix générales du mouvement, & qu'il ne dépend point de nôtre volonté d'en interrompre le cours; mais nous sentons aussi avec une égale évidence, qu'il dépend de nous de remuer nos membres, quand il nous plait; que le principe de ce mouvement est nôtre propre volonté, nôtre Ame, en un mot nous mêmes. Acuserons nous la sagesse infinie de nous tromper continuellement par ce sentiment intérieur, de nous tenir dans une

illusion aussi longue que nôtre vie, d'avoir fait de nous, non des homes qui pensent, mais des fantômes qui rèvent?

Nous osons donc *nier que Dieu ait le pouvoir d'animer la matiére* de la façon dont nous somes animés, c'est à dire, de maniére que l'Etre animé ait le sentiment intérieur d'une force active, qui ne seroit pas en lui. Cette conduite seroit de la part de Dieu un mensonge perpétuel. Mais il n'est pas surprenant, que des Philosophes, qui ne cherchent qu'à tromper, se fassent un Dieu qui leur ressemble.

On a beau répéter que la matiére est *un Etre peu conu*; nous soutenons qu'il nous est assés conu, pour prononcer avec certitude, qu'il est essentiellement incapable de penser: Bientôt nôtre Philosophe sera forcé d'en convenir & de parler come nous.

HUITIEME OBJECTION.

Que seroit cette Ame? Continue le Prince. *D'où viendroit-elle? Il faudroit que le Créateur de l'Univers fut continuellement apliqué à observer le moment précis de la conception, pour envoyer une Ame dans le germe qui vient de naitre; si ce germe meurt, que deviendra cette Ame? Elle aura donc été créée inutilement. Voilà une étrange ocu-*

pation pour le Maitre du Monde. Suposons-le pour un moment. Nôtre Philosophe done-t-il au Maitre du Monde des ocupations plus nobles & plus dignes de lui, quand on le fait Auteur immédiat de tous les mouvemens des animaux, de toutes les pensées folles des visionaires, de toutes les absurdités des Philosophes, de tous les noirs projets des Tirans, de toutes les brutalités des Libertins? Est ce lui, est ce nous, que l'on doit acuser de dégrader la Divinité?

Dieu, sans doute, n'a pas besoin d'épier les momens pour créer les Ames. Par un seul acte libre & éternel de sa volonté souveraine, il a règlé qu'une Ame sortiroit du néant pour animer le germe d'un corps humain, au moment de sa formation. Ce décret immuable s'éxécute sans qu'il soit besoin de le renouveller à chaque moment, non plus que la Loi éternelle, qui fait mouvoir ces Globes immenses, que nous voyons rouler sur nos têtes.

Il faut, dit-on encore, *que Dieu en fasse autant pour tous les animaux; il faut que Dieu travaille perpétuellement à forger des ames pour les Eléphans & pour les Puces?* Quand cela seroit, quel inconvénient y auroit-il? Est il plus indigne de Dieu,

ou lui en coute-t-il d'avantage de créer une Ame dans le corps d'un Insecte que dans celui d'un Philosophe ? C'est Dieu, sans doute, qui l'a formé, ce vil Insecte, destiné a ramper dans la poussiére. C'est Dieu qui s'est plû à déveloper son industrie dans la délicatesse des parties de ce corps, que l'œil ne peut apercevoir, dans le jeu admirable des ressorts de cette machine imperceptible ; sa puissance s'est elle dégradée à construire avec tant d'art le corps d'un Moucheron ? Seroit-elle plus avilie, si elle créoit une Ame pour le faire mouvoir ?

Mais encore une fois, nous ne savons point avec certitude si les Brutes ont une Ame, ou si elles n'en ont point ; si Dieu les conduit par des Loix diférentes de celles qu'il a établies pour la matiére inanimée, par des Loix dont l'économie échape à nos foibles lumiéres ; & que nous importe ? En somes nous moins assurés, que nous avons une Ame, que nous ne somes ni des brutes, ni des automates ?

NEUVIEME OBJECTION.

Selon nous, dit-on enfin, *l'Architecte de tant de millions de Mondes est obligé de faire continuellement des chevilles invisibles*

pour perpétuer son ouvrage. Suposons-le encore. Selon nôtre Philosophe Dieu est ocupé à mouvoir continuellement par lui même tous les Etres animés, come un Charlatan fait agir des Marionettes; lequel de ces deux rôles est le plus digne de Dieu?

Mais il est faux, que les Ames soient les chevilles de l'ouvrage de Dieu: Elle sont au contraire la plus belle, la plus parfaite, la plus noble partie de ses ouvrages: C'est en elles surtout qu'il a empreint le caractère de la Divinité. S'il fait briller sa puissance & sa sagesse dans la formation des corps, il la montre encore d'avantage dans la force, l'activité, la pénétration qu'il a donée aux Esprits. Nos Philosophes ingrats en abusent, lors même qu'ils la méconoissent; les traits de la Divinité percent en eux au travers des outrages qu'ils osent lui faire: Ils rougiroient de se réduire au rang des bêtes, s'ils pouvoient se résoudre à penser en homes.

Voilà, conclut nôtre Auteur, par l'organe du jeune Prince, *voilà une très petite partie des raisons qui peuvent me faire douter de l'existence de l'Ame.* Nous devons lui savoir gré de nous avoir dérobé les autres; c'est par indulgence assurément.

qu'il a voulu nous épargner la peine d'y répondre. On ſera curieux de voir coment le Docteur Chinois réfute les Sophiſmes de ſon Elève.

Vous raiſonez de bone foi, lui dit-il; *& ce ſentiment vertueux, quand même il ſeroit erroné, ſeroit agréable à l'Etre Suprême. Vous pouvez vous tromper, mais vous ne cherchez pas à vous tromper, & dès lors vous êtes excuſable.* Quoi, répéter des Sophiſmes cent fois réfutés, c'eſt raiſoner de bone foi; ne point chercher à ſe tromper, être excuſable? Il faut convenir que la bone foi Philoſophique eſt d'une ſinguliére eſpèce. Que l'on nous aprenne donc ce que c'eſt que la mauvaiſe foi & l'eſprit de chicane?

Ce ne ſont là, pourſuit-il, *que des doutes, & ces doutes ſont triſtes. Admettez des vraiſemblances plus conſolantes; il eſt dur d'être anéanti; eſpérez de vivre.* Mais ou ces doutes, quoique triſtes, ſont bien fondés, ou ils le ſont mal. S'ils ſont ſolides, eſt il raiſonable de n'y point aquieſcer, & le Siſtème contraire, quoique conſolant, peut-il être *vraiſemblable?* Si ce ſont des doutes frivoles, come ils le ſont en éfet, qu'eſt-il néceſſaire de les étaler, de les laiſſer ſans réponſe pour ébranler, dans le Lecteur foible & peu inſtruit,

une croyance que l'on avoue être nécessaire au genre humain?

Vous savez, continue le Docteur, *qu'une pensée n'est point matiére; vous savez qu'elle n'a nul raport à la matiére; pourquoi donc vous seroit il si dificile de croire que Dieu a mis en vous un Principe Divin, qui ne pouvant être dissous ne peut être sujet à la mort?* Ainsi nôtre Philosophe se trouve obligé de démentir sa Doctrine & d'en revenir aux principes comuns qu'il s'est éforcé de détruire, *une pensée n'est point matiére & n'a nul raport à la matiére;* qu'en sait-il, s'il est vrai que nous ne conoissons pas la matiére & si nous ne pouvons pas montrer une diférence essentielle entre la matiére & l'esprit? Ou ce qu'il a soutenu jusqu'a présent est faux, ou ceci est une contradiction.

Oseriez-vous dire, ajoute-t il encore, *qu'il est impossible que vous ayez une Ame? Non sans doute; & si cela est possible, n'est il pas très vraisemblable que vous en avez une? Pouriez-vous rejetter un Sistéme si beau & si nécessaire au genre humain? Et quelques dificultés vous rebuteroient-elles?* La croyance de l'ame est donc nécessaire au genre humain? Un Dieu sage auroit-il créé les homes de telle maniére que l'erreur fut plus

plus éficace que la vérité pour les porter à la vertu ?

Il est très vraisemblable que nous avons une Ame; c'est beaucoup que l'on nous acorde ce point; Dieu a donc bâti sur une simple vraisemblance tout l'Edifice de la Morale, sans daigner nous acorder une certitude *si nécessaire au genre humain*: Et en soutenant ces absurdités on se rend *agréable à l'Etre Suprême* !

Aussi le Disciple à qui on enseigne une si étrange Doctrine ne se tient pas pour vaincu. *Je voudrois*, dit il, *embrasser ce Sistème, mais je voudrois qu'il me fut prouvé. Je ne suis pas maitre de croire, quand je n'ai pas d'évidence, je suis trop frapé de cette grande idée, que Dieu a tout fait, qu'il est partout, qu'il pénétre tout, qu'il done le mouvement & la vie à tout; & s'il est dans toutes les parties de mon être, come il est dans toutes les parties de la nature, je ne vois pas quel besoin j'ai d'une Ame.* Vain raisonement déja réfuté dix fois, j'ai besoin d'une Ame pour être capable de liberté, d'activité, de vice & de vertu. Si Dieu seul agissoit en moi, il seroit seul responsable de mes actions, bones ou mauvaises; je ne pourois en être ni recompensé ni puni; les Loix & la Morale

ne feroient plus qu'une chimére. Dieu récompensera-t-il les Astres d'avoir suivi la route qu'il leur a prescrite & dont ils ne peuvent s'écarter, ou l'Arbre d'avoir produit le fruit qui lui est propre?

A quoi me serviroit cette Ame? A me rendre intelligent & libre; sans elle je ne puis l'être. Que Dieu pense ou agisse en moi, son action m'est étrangére, je ne puis en être comptable. En un mot Dieu n'est pas moi, & je sens très bien que c'est moi qui pense, qui agis, qui veux, quoique je lui sois redevable de ces facultés.

Ce n'est pas nous, dit-il, *qui nous donons nos idées. Car nous les avons presque toûjours malgré nous: Nous en avons quand nous somes endormis; tout se fait en nous sans que nous nous en mélions.* Cela est faux. L'activité de l'Ame se réduit-elle à des idées passives? Ne somes nous pas les maitres de réfléchir sur nos idées, de les comparer, d'y acquiescer, de les rejetter, de vouloir, de nous déterminer, de remuer nos membres ou de demeurer en repos?

L'Ame, continue t-on, *auroit beau dire au sang & aux esprits animaux, courez je vous prie de cette façon pour me faire plaisir, ils circuleront toûjours de la maniére que Dieu leur a prescrite.* Assurément; mais que mon Ame dise à mes pieds de

marcher, ils marchent, à ma main de se fermer, elle se ferme, à mes yeux de s'ouvrir, ils s'ouvrent: Il y a donc en nous des mouvemens de deux espèces, les uns nécessaires indépendans de nôtre volonté; les autres libres & dont nous somes les maitres. Si les prémiers peuvent nous faire douter de l'éxistence de nôtre Ame, les seconds nous la démontrent: Le sentiment intérieur de nôtre activité est d'une certitude métaphisique, nôtre Philosophe lui même en est convenu, Article CERTITUDE.

La conclusion du Prince Chinois est curieuse, *j'aime mieux*, dit-il, *être la machine d'un Dieu qui m'est démontré, que d'être la machine d'une Ame dont je doute.* On ne peut pas s'expliquer plus clairement: Nous somes les machines de Dieu. Au moins nôtre Auteur ne nous acusera pas de lui avoir imputé faussement cette erreur & le plus grossier matérialisme; pour nous mieux convaincre qu'il s'en tient à cette opinion, le Docteur Chinois s'avoue vaincu & n'y opose rien.

Eh bien, dit-il, *si Dieu même vous anime ne souillés jamais par des crimes ce Dieu qui est en vous, & s'il vous a doné un Ame, ne l'ofensez jamais. Dans l'un &*

dans l'autre sistème, vous avez une volonté, vous êtes libre, c'est à dire vous avez le pouvoir de faire ce que vous voulez. Voilà, s'il est permis de s'exprimer sans détour, le comble de la folie. Dans le sistème que nous somes *les machines de Dieu*, nous avons une volonté, nous somes libres! Si VAUCANSON avoit mis un pistolet à la main de son Fluteur automate, & que celui ci eut tué le spectateur, ce n'est pas VAUCANSON qu'il eut falu pendre, c'est la statue. Je croirois insulter le lecteur si je m'amusois plus long-tems a réfuter cette impertinente Philosophie. On n'oubliera pas que dans les Articles, *Destin*, *Liberté*, l'Auteur tourne en ridicule ce libre arbitre qu'il feint ici d'admettre. Le but de toutes ces contradictions est de conduire le Lecteur à un Pyrrhonisme universel.

Cependant, après ce tissu d'absurdités, on en revient à la Morale. On observe que Dieu doit récompenser les actions vertueuses & punir les criminelles; qu'il y a toûjours dans cette vie des vertus malheureuses & des crimes impunis; qu'il est donc nécessaire que le bien & le mal subissent un jugement dans l'autre vie. *C'est cette idée si simple, si naturelle, si générale, qui a établi chez tant de Nations la créance de l'immortalité de nos Ames...* Y

a-t-il un Sistème plus raisonable, plus convenable à la Divinité, plus nécessaire au Genre-humain? Non sans doute, par conséquent la Doctrine contraire est déraisonable & absurde, injurieuse à la Divinité, pernicieuse au Genre-humain. Ceux qui ne rougissent pas de l'enseigner méritent d'être traités come des Empoisoneurs publics, come Enemis de la Société.

L'Auteur répéte la même fausseté, qu'il s'est éforcé de prouver dans l'Art. *Ame*, que les Juifs, qui habitent la Chine, ni leurs Ancêtres n'ont jamais crû l'Ame immortelle. Come nous avons montré le contraire, il n'est pas nécessaire de recomencer.

Dieu vous a doné la Raison, ajoute le Docteur à son Elève: *Elle vous dit que l'Ame doit être immortelle. C'est donc Dieu qui vous le dit lui même.* Cela seroit fort bien, si l'on n'avoit pas comencé par ataquer cette importante vérité par vingt Sophismes, que l'on a laissé sans replique, come s'ils étoient insolubles, & l'on continue toûjours sur le même ton.

Mais, dit le Prince: *Coment pourrai-je être récompensé ou puni quand je ne serai plus moi même, quand je n'aurai plus rien de ce qui aura constitué ma persone? Ce n'est que par*

ma mémoire que je suis toûjours moi. Je perds ma mémoire dans ma derniére maladie; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre, pour me faire rentrer dans mon existence que j'aurai perdue. Dans la suposition que nous n'avons point d'Ame, ou qu'elle ne subsiste plus après la mort, ou qu'elle n'a plus de mémoire, l'objection est sans replique; éxaminons coment nôtre Docteur s'en tire.

C'est à dire, répond il, *que si un Prince avoit égorgé sa famille pour régner, s'il avoit tiranisé ses sujets, il en seroit quite pour dire à Dieu: Ce n'est pas moi, j'ai perdu la mémoire, vous vous méprenez, je ne suis plus la même persone. Pensez vous que Dieu fut bien content de ce sophisme?* Pourquoi non? Suposé que nous n'ayons point d'Ame, que nous soions *les machines de Dieu*, cet argument n'est point un sophisme, c'est une démonstration. La machine qui a égorgé sa famille & tiranisé ses sujets est en droit de répondre à Dieu: Ce n'est point moi qui ai comis ces crimes, c'est vous même: Je n'ai fait que suivre nécessairement les impulsions que vous m'avez donées; je ne suis pas plus coupable pour avoir fait un homicide que le Fluteur automate pour avoir détoné. Si malgré cette réponse Dieu punit la machine, il agit en Maitre injuste & insensé.

Malgré l'évidence de tout cela, le Prince consent à se rendre & à croire l'Ame immortelle; mais sur quel fondement? Cette opinion, dit-il, *est bone pour les Peuples & pour les Princes* : Voilà toute la raison. Que cette croyance soit vraie ou fausse, absurde ou démontrée, elle est utile. Reste à savoir s'il est raisonable de croire une opinion qui n'a d'autre fondement que son utilité, & si elle aura des partisans bien sincéres. Aussi dit-on *qu'elle est bone pour les Peuples & pour les Princes*, mais elle ne vaut rien pour les Philosophes; ils ne doivent croire que ce qui est démontré. Si donc malheureusement un Prince s'avise d'être Philosophe, tout est perdu; avec les principes qu'on lui enseigne, ce sera un vrai monstre. Voilà les prodiges de raison & de bone morale qu'enfante la plume de ces Messieurs.



LETTRE

De Mad. De L... à M. le P. T.

Je suis rassurée, Mon cher bon Ami, sur l'état de mon malade. Quant à moi je me porte à merveille, & lors qu'il m'arive de me réveiller sans soufrir, ma priére oraison s'adresse à vous, à qui je dois cet heureux changement. Je viens causer avec vous, vous renouveller mes homages, & reprendre nos disputes; car il en faut toûjours un peu. Je relis souvent vos Lettres, Mon bon Ami; ce n'est jamais sans un nouveau plaisir. La derniére que je reçois me rapelle toûjours les autres, & pour peu que vous continuiez à augmenter ce Recueil, il deviendra pour moi un objet d'Etudes. Vous l'apellerez l'*Itineraire du Bonheur*; moi j'en ferai le *Bréviaire de l'Amitié*. Vous m'en avez écrit une dans laquelle vous me dites d'un de vos Fils, qu'il étoit né plus sensible que raisonable: *Je l'ai rendu*, ajoutez-vous, *plus raisonable que sensible*; *je fais un essai où je ne risque rien.* Il faudroit,

Mon bon Ami, vous faire deux mille questions, m'enfermer deux ans, méditer jour & nuit vos réponses, & faire un Traité d'après nos réflexions. Mais en deux mots vôtre Fils est-il né sensible? Quelle source de bonheur, de satisfaction & de jouissance que la sensibilité? A son âge elle embélit tout. Il est heureux, dites vous encore: Vraiment je le crois bien, il n'est pas dificile d'être heureux auprès d'un Pére que tant de raisons rendent cher & respectable; mais lors que, jetté dans un monde inconu & nouveau, on a perdu ses apuis, & qu'on éxiste par soi même, la sensibilité joue bientôt un autre rôle; le cœur s'afecte alors de tout; il craint tout, & deux ou trois revers peu considerables sufisent pour détruire cette illusion, & sur tout cette confiance, sans laquelle il n'y a point de bonheur. Ce qui arive comunément, c'est que nôtre sensibilité s'use à force de s'exercer; mais c'est encore l'ouvrage du malheur, & non de la Raison, & l'on n'en peut savoir gré ni à l'un ni à l'autre. Je ne confonds pas la sensibilité, (c'est à dire l'habitude de sentir vivement, mais d'une maniére plûtôt douce & touchante qu'impérieuse) avec le feu des passions, qui peuvent lui ressembler, & avoir des éfets

très violens. La Raiſon peut ſans doute beaucoup ſur les paſſions ; elle nous aprend à nous moderer, à dompter nos deſirs, à fuir les ocaſions ; mais qu'eſt-ce qu'on aprend à un cœur ſenſible ? Rien, en vérité rien, Mon bon Ami. Empêcherez vous une onde pure & tranquile de s'agiter lors que j'y aurai jetté la plus petite pierre ? Ce ne ſera donc que ſur les paſſions que j'acorderai du pouvoir à l'Education, mais à l'Education de Genève & non à celle de Paris. L'Education tient au caractère d'un Peuple, à ſa forme de Gouvernement... Voyez vous où j'allois ; je m'arrète tout court, pour vous faire obſerver que malheureuſement à Paris l'Education ne ſauroit être que mauvaiſe. Il lui faut des éxemples ; leur impreſſion eſt toûjours éficace ſur une Ame bien née. Où en prendra-t-on dans un Pays où les mœurs ne ſont preſque plus comptées ? Je dirai bien à mon Fils, qu'il eſt d'un home vil de mal remplir les devoirs de ſon état ; mais il verra tous les jours que ces homes vils ne laiſſent pas d'ètre conſiderés. Je lui dirai qu'on n'a droit à ſa propre eſtime, & à la conſideration publique, qu'autant qu'on eſt utile à ſes Concitoyens, & que pour y réuſſir, le vrai moyen eſt de ſe mettre en état de rendre

des service à l'Etat ou à sa Patrie; je l'entens me demaoder, ce que c'est que Citoyen & Patrie? Et je me garderai bien de l'envoyer faire cette question dans le monde; on lui riroit au nez; on lui diroit qu'en France (*) il n'y en a jamais eû & ne peut y avoir ni l'un ni l'autre. Voila cependant les deux grands objets qui doivent mouvoir les homes, & sans ces deux mobiles, il ne reste que la superstition, ou de petites passions vitieuses & insipides.

Je n'ai fait qu'entrevoir le monde, & assés tard, Mon bon Ami; il n'a pas eû le tems de m'ennuyer. Savez vous pourquoi? C'est que je suis très sensible; & qu'ayant eû en peu de tems beaucoup d'ocassions de m'en convaincre, le charme en a été plûtôt rompu. Mais faites débuter à Paris un jeune home honête & sensible, il résistera peut être au torrent & sauvera sa vertu du naufrage, mais il n'évitera pas le malheur: Son cœur en bute aux chagrins, sera bientôt flétri par

(*) La plûpart des prétendus Esprits forts, qui sont en si grand nombre aujourd'hui, se font un plaisir d'avancer que l'Univers est nôtre Patrie, & que nous ne devons en reconoître d'autre, que le Pays où nous nous trouvons le mieux.

la mélancolie. De tout ceux qui valent la peine qu'on les remarque, je n'en ai vû aucun parvenir à trente ans sans être ataqué du mal misantropique...

J'en étois là, lors que j'ai reçû vôtre Lettre du 11. J'ai l'air, par ce dernier article, de vous doner des armes contre mon Sistème. Oui certainement, les cœurs sensibles sont souvent malheureux; ils le sont d'autant plus, que je ne conois point de remèdes à leurs maux, jusqu'à ce qu'ils habitent un monde, qui ne soit composé que d'honêtes gens, & qu'ils soient tous éxemts des miséres atachées à l'humanité...

Je suis bien touchée de vos sentimens pour moi. En vérité je les mérite bien. Vous voyez que malgré vôtre théorie & mes opinions, nos sentimens, plus forts que tous les Sistèmes, nous réunissent sous les heureuses Loix de l'amitié: C'est sa voix qu'il faut écouter. Je vous aime bien. Mon cher bon Ami, avec vôtre théorie; je la combats & elle me plait. Vous me passez à vôtre tour mes petits sistèmes, ils vous causent de tems en tems un sourire de compassion & tout va bien.

Pour D.... je ne prens pas garde à son ramage. Come les sons en sont agréables, je lui permets de chanter tour à tour la raison, l'amour, la folie, l'amitié, le

bonheur & le malheur des morte's. Soyons contens de nous mêmes. Un cœur éxemt de remords & de reproches ne ſauroit être tout à fait malheureux, & voila le point comun où tous les honêtes gens ſe réuniſſent, malgré la diverſité de leurs Siſtèmes, de leurs chiméres, de leurs châteaux de carte. Ne ſouflés pas ſur le mien ſans miſéricorde; c'eſt une machine frêle je le ſais, & je ſais encore combien vôtre château eſt ſolide & inébranlable.

AUTRE LETTRE

De Mad. de L... à M. de S. L...

RIEN n'eſt ſi vrai, MONSIEUR, vous nous manquez beaucoup; je m'en apperçois tous les jours d'avantage, & pour ſurcroi de malheur, ceux à qui j'adreſſe mes plaintes, ſur la longue abſence que vous devez faire, m'aſſurent qu'elle ne finira pas encore au terme que vous y avez mis. On veut me perſuader qu'il ne faut pas compter ſur vôtre retour avant le mois de Septembre; je trouve tout ſimple que le Roi de Pologne veuille vous garder, mais préparez vous donc à recevoir nos lamentations, nos élégies, nos romances. Chacun de nous vous dira

dans son stile, que quand on vous a vû; on ne s'acoutume point à ne vous plus voir.

Nous allons demain à la campagne passer les jours gras, & prendre congé de ce lieu que vous aimez tant & où l'on vous aime encore d'avantage. Que deviendront nos Académies? Qui dormira, qui jouera aux échecs pendant la musique & la promenade? Hélas nos beaux jours sont finis. Voici coment nous nous proposons de passer ceux qui nous atendent. Nous ne serons de fondation que la *Parfaite*, les deux *Ours*, & une certaine *Tête de paille*, dont la bone humeur n'est jamais alterée. Nous admettrons quelques dineurs; mais il ne faut point perdre de vue son plan de Philosophie: Je veux que chaque jour nous répresente un tableau abrègé de la vie humaine. Le matin nous peindra l'enfance; je l'emploierai, quant à moi, à débiter des riens à mes Amis absents, come vous voyés que j'en agis aujourd'hui avec vous. Le Midi, qui est l'heure où toute la nature est la plus brillante & la plus animée, peut rendre l'Adolescence: La gourmandise étant la seule passion, dont un malade soit susceptible, je pourai me flater de remplir à cet égard ma comparaison très exactement.

L'après Diné ſera réſervé aux travaux philoſophiques, & aux Lettres de ſentiment; c'eſt l'heure où je me propoſe de vous écrire le plus ſouvent. Ces ocupations ſeront quelquefois interrompues par des converſations ou des lectures en comun, toutes rélatives à l'âge ſérieux & mur que cette partie doit réprésenter. Le ſoir enfin, qui m'anonce que le jour va finir & que je finirai come lui, j'aime à le conſacrer à l'amitié. Je me livre alors à la confiance & à toutes les impreſſions douces qu'elle m'inſpire. Je dépoſe dans le ſein de mes Amis, mes peines, mes projets, mes eſpérances & mes plaiſirs. Je partage auſſi leurs chagrins, & je les conſole quelquefois de ceux que mes intèrêts leur cauſent. En un mot je finirai chaque jour come je voudrois finir ma vie, avec le contentement que laiſſe dans l'ame une conduite honête, & avec le chagrin d'avoir à me ſéparer de ceux que j'aime : Jugez, Monſieur, combien vous manquerez à nos ſoirées ſur tout.

Les Ours me chargent de vous faire mille tendres complimens de leur part. L'Ours par excellence s'eſt fait arracher une dent: Si c'étoit celle qu'il a contre le genre humain !

Il n'y a pas juſqu'au Peroquet qui ne

ſoit inconſolable de vôtre abſence; il dit que vous avez de l'eſprit; il vous prie d'y joindre de la mémoire & de ne point oublier ſon Dictionaire Anglois.

On vous envoie tous les Poëmes poſſibles; ainſi je ne vous envoie rien.. Je n'ai que de ce matin la permiſſion de les doner.

Je n'ai rien fait depuis vôtre départ, qui vaille la peine de vous être envoyé, ou du moins qui ſoit aſſés corigé; je vous demande d'avance indulgence & ſévérité pour mon prémier paquet.

Ma ſanté eſt aſſez bone. Et la vôtre? Dites m'en un mot, je vous prie: Vous conoiſſez, Monſieur, l'intérèt vif que j'y prens. Je ſuis &c.

PARIS.

AUTRE LETTE

AU MEME

Me tromperois-je? Je vous vois
Dans un poëtique délire:
Je vois APOLLON vous ſourire.
J'aurai des vers pour cette fois
Vous ne pouvez vous en dédire;
Sans cela, depuis près d'un mois,
Auriez-vous été ſans m'écrire?

Si

Si cependant cet Apollon
A vos desirs devient contraire
(Car il est fantasque, dit-on)
C'est un prétexte pour se taire,
Mais ce n'est point une raison.
Chantez moi sur une autre ton
Ce que vous aurez à me dire :
Que m'importe, lettre ou chanson,
De vôtre part, tout sera bon ;
Et puis, lorsque le cœur inspire,
On est toûjours à l'unisson :
J'ai mes raisons pour le prétendre,
Et mes vers vous diront pourquoi ;
Mais vous, si vous songez à moi,
Songez de plus à me l'aprendre.

Voyez vous, Monsieur, come je suis facile à vivre? Vous m'ofriez un moyen d'excuser vôtre silence, & je le saisis promtement ; j'ai pensé dire vos silences ; mais cela n'auroit pas été François. N'abusez pourtant pas, je vous prie, de cette facilité ; mon amitié pour vous en seroit seule la victime, & il n'y auroit point de générosité à vous de la punir de son indulgence.. J'atens donc impatiemment de vos nouvelles, & sur-tout celle de vôtre retour.

Paris.



AVERTISSEMENT

Sur deux grands Globes, l'un terrestre & l'autre céleste, dessinés à la main par la plume sur la surface des Globes avec une description éxacte de leur construction par THOMAS SPLEISS, *Professeur en Mathématique au Collège de la Ville de Schaffhouse en Suisse. Publié par un de ses Amis I. C. O.* 1766.

§. 1.

On compte avec raison parmi les Piéces rares & utiles dont les Sales des Bibliothèques publiques sont comunément parées, & qui en font le plus grand ornement, *Deux Globes* de certaine grandeur, & artistement travaillés, réprésentans les *Cieux* & la *Terre*. Ces piéces y sont aussi essentielles que les Glaces & les Peintures des plus habiles Maitres le sont à l'ameublement des principaux Apartemens d'un Palais.

§. 2.

La grande utilité des Globes doit leur

assûrer une place dans les Apartemens où l'on amasse & conserve ce que la nature a produit de plus rare & de plus digne de nôtre atention. Car c'est par le moyen de ces machines que l'on voit, pour ainsi dire, d'un coup d'œil & à la fois, tout ce que le vaste bâtiment de l'univers renferme dans son enceinte ; & en les considerant d'un œil atentif nous somes naturellement conduits & élevés à la conoissance de cet *Etre Suprême* qui en est l'Auteur & l'Architecte, & qui a formé les Cieux & la Terre.

§ 3.

Ces deux machines considérées chacune séparément nous ofrent les objets les plus dignes de nos regards. Le Globe Terrestre artificiel nous réprésente en petit la figure & la surface du Globe de la Terre, avec les diverses parties dont il est composé & dont les deux principales sont le Continent ou la Terre ferme, & les Eaux dont elle est environée de toutes parts. On y voit plus éxactement que sur les Mapemondes, ou Planisphéres, la situation des Pays & des Royaumes, celle des Villes & des Places remarquables: On y voit la liaison & le raport d'un Pays

avec un autre, leur diſtance, leur dimenſion &c.

§. 4

Le Globe Céleſte nous repréſente ce nombre infini & d'ailleurs innombrable des étoiles fixes, enſorte qu'elles y paroiſſent dans le même ordre & dans la même diſtance proportionée qu'elles ocupent, & ſelon la grandeur diférente qu'elles ſemblent avoir à nos yeux, étant conſiderées ſur la voute des cieux: Toutes ces étoiles ſe trouvent éxactement diviſées ſur le Globe par le moyen des Signes & des Conſtellations. Par là les Aſtronomes peuvent fixer très éxactement le Lever & le Coucher de ces étoiles pour tous les jours de l'année & pour tous les lieux propoſés. Ils ſavent auſſi déſigner par le ſecours d'un Globe Céleſte, le lieu & le cours des Planètes & des autres étoiles qui paroiſſent de tems en tems, & fixer le tems de leur aparition. C'eſt enfin ce qui les met en état de doner la réſolution des Problèmes les plus curieux & les plus utiles; ce que d'ailleurs ne ſauroit être éxécuté que par un calcul pénible de la Trigonométrie.

§. 5.

Mais qu'il ne ſoit pas aiſé de trouver de ces Globes, qui par la longueur du tems ne contractent quelques défauts, c'eſt ce que les Artiſtes reconoiſſent aſſés généralement. On trouve à la vérité dans pluſieurs Bibliothèques publiques des Globes, qui par leur grandeur ſont aſſés de parade; mais qui par leur antiquité ont preſque entiérement perdu leur prix. On ſait d'ailleurs que par les nouvelles Obſervations & les Découvertes que d'habiles Voyageurs ont fait dans les quatre parties du Monde, l'étude de la Géographie a été portée à un plus haut degré de perfection qu'elle ne l'étoit auparavant; ce qui a tellement changé le plan des répréſentations ou des Cartes, qu'en comparant les anciennes avec les nouvelles, on y trouve une très grande diférence, celles-ci retraçant des Pays & des Royaumes entiers; qui ſont à peine conoiſſables ſur celles là: tèmoins la Ruſſie, la Sibérie & les parties Orientales de l'Aſie.

§. 6.

Les nouvelles Obſervations que pluſieurs Savans ont fait ſur la poſition & le

lieu des Etoiles ont aporté de même un grand changement dans l'Astronomie & l'ont aproché de sa perfection. On doit aux Observations du savant Anglois EDMOND HALLEY ; qu'il avoit faites en 1677. dans l'Isle de Ste. Hélène, la découverte de 350. Etoiles fixes, qui se trouvent dans l'Hémisphère méridional du Ciel, & qui ne se voient jamais en Europe : De sorte que le Catalogue de ces Etoiles fut considerablement augmenté par là. Le même travail a été entrepris de nouveau en 1687 par P. NOEL. Et come dans l'espace de 72 ans les Etoiles fixes s'avancent d'un degré dans leur Longitude, ou que plûtôt les Points Equinoctiaux retrogradent d'un degré dans cet espace de tems, on peut assurer par cela même ; qu'un Globe céleste construit depuis passé 72 ans, ne sauroit rendre les mêmes services que celui qui est établi sur une époque plus récente.

§. 7

Or depuis la construction des grands Globes célestes & terrestres, dont le Savant Cosmographe P. CORONELLI, Vénitien, & les célèbres Géographes Fran-

çois & Hollandois, GUIL. DE L'ISLE, & GERARD VALK, étoient les Auteurs, & qui ont parus au comencement de ce Siécle, on n'en a point vû d'autres, que je sache, si ce n'est ceux dont la Société Cosmographique de Nuremberg fit publier un Avertissement en 1749 par M. GEORGE MAURICE LOWITZ. Cette Société de Savans & d'Expers ayant doné de tems en tems des preuves admirables de son savoir & de son expérience dans ce genre d'étude, en fournissant au Public de très bones Cartes Géographiques, & plusieurs autres Piéces tendantes à perfectioner cette Science, on ne sauroit douter qu'elle ne tourne aussi ses vues & ses atentions du côté des Globes, pour en doner de leur invention, des propres à satisfaire les curieux.

§. 8.

Il n'y a que deux maniéres d'éxécutet le dessein qui doit paroitre sur les Globes: L'une c'est de dessiner immédiatement & a la main sur la surface du Globe: L'autre c'est de diviser toute la surface du Globe en plusieurs parties, & de dessiner d'abord sur du papier ce qui doit paroitre sur chacune d'elles, de le faire graver ensuite sur

des plaques de cuivre, & de coler ſur la ſurface du Globe les feuiles qu'on en a fait tirer, les ajuſtant ſi bien que le deſſus du Globe en ſoit éxactement couvert.

§. 9.

Chacune de ces deux méthodes a ſes avantages & ſes inconvéniens. La prémiére eſt ſans contredit la plus juſte & la plus éxacte; tous les Cercles des longitudes & des latitudes ſur le Globe Terreſtre, tous ceux des aſcenſions droites & des déclinaiſons ſur le Globe Céleſte, & par conſéquent auſſi tous les points qui doivent ſe trouver entre ces cercles pouvant y être portés avec la derniére éxactitude. Au lieu que la ſeconde méthode demande beaucoup d'atention & d'adreſſe pour retracer tous ces points & toutes ces lignes ſur le plan du papier, & pour doner aux feuilles qu'on en a fait tirer, en les portant & en les colant ſur les Globes, précifément la place & la direction qu'elles doivent avoir, & que l'on done aiſément au deſſein fait immédiatement ſur la ſurface des Globes. La dificulté en eſt certainement plus grande qu'on ne penſe. Il ne faut même pas s'étoner qu'on s'aperçoive ſur pluſieurs

Globes, que les Cercles des latitudes & des déclinaiſons ci deſſus dits, à meſure qu'ils aprochent de l'autre Pole prennent plûtôt la figure d'un Poligone que celle d'un Cercle; ce qui dérange néceſſairement tous les lieux & tous les points des étoiles fixes qui s'y trouvent raportées: Sans parler de pluſieurs autres inconvéniens, auxquels cette ſeconde méthode eſt naturellement ſujette, & par où la juſteſſe d'une telle machine eſt ſenſiblement préjudiciée.

§. 10.

Mais non obſtant tout cela, on ne laiſſe pas de s'en ſervir pour l'ordinaire dans la conſtruction des Globes artificiels, puis qu'en ſuivant cette méthode on ſe procu- l'avantage d'avoir un bon nombre d'éxemplaires d'un ſeul deſſein une fois gravé, & d'établir ainſi les Globes à un plus bas prix. Il s'en faut bien qu'il en ſoit de même à l'égard de ceux qui ſont deſſinés & éxécutés à la main immédiatemnt ſur les ſurfaces des Globes, puiſque deux Globes de cette façon demandent beaucoup de tems & un travail infatigable. Celui d'ailleurs qui veut entreprendre un ouvrage de cette nature, doit avoir des talens qui ſe trouvent rarement réunis en une

même persone, quelque habile qu'elle puisse être du reste dans la Géographie & dans l'Astronomie.

§. II.

Quelque dificile que soit l'éxécution d'un tel ouvrage, un de nos Bourgeois a eu le courage de l'entreprendre, & la patience de l'éxécuter, & de le conduire à sa fin, & on ôse dire, sans le flater, qu'il l'a conduit à la perfection dont cet ouvrage est susceptible. Mais avant que de parler de ses deux Globes, disons un mot de ses talens.

C'est M. le Professeur THOMAS SPLEISS, qui dès sa jeunesse s'est apliqué aux études, & très particuliérement aux Mathématiques, dans lesquelles il a fait de si heureux progrès, que la chaire de Professeur lui a été conferée dans sa patrie, qu'il remplit depuis bien des années avec succès & avec honeur. Il a aussi un talent tout particulier pour la Calligraphie, se distinguant par la plus belle écriture, qui se puisse voir; talent qui lui a procuré divers avantages très considerables. Il est en même tems très bon Arithméticien, habile Dessinateur, grand amateur & cultivateur de l'Architecture Civile & Militaire, se ren-

dant par toutes ces bones qualités très utile à l'Etat & très particuliérement à la Jeunesse de nôtre Ville, qui fréquente ses Leçons, tant publiques que particuliéres. Son amour pour le travail & son gout pour la Méchanique lui ont fait faire des ouvrages & des instrumens, qui demandent du génie & de l'adresse.

Bien des Etrangers, Amateurs des Beaux-Arts, ayant vû ici nôtre M. SPLEISS, ont été charmés de sa conversation & de ses ouvrages, & principalement des Piéces qu'il anonce, & qui sont entiérement de son ouvrage. C'est à la sollicitation de ses Amis & de plusieurs persones de distinction, tant d'ici que du dehors, qui conoissoient son Génie & ses Talens, qu'il a entrepris la construction de ses deux Globes: Ouvrage, qui de l'aveu de tous les Conoisseurs, demande beaucoup de savoir, d'adresse, d'éxactitude, & une patience infatigable. Il a achevé heureusement cet ouvrage après un travail de plusieurs années; & tous ceux qui l'ont vû dans sa perfection en ont été charmés.

§. 12.

Cet ouvrage de nôtre M. SPLEISS consiste donc en trois Piéces; savoir un Globe

Terrestre & un *Globe Céleste*, tous les deux de la même grandeur, savoir de trois pieds de diamêtre; avec une *Sphère Copernicienne* de trois pieds & demi de diamètre, lesquelles se trouvant dans son Cabinet peuvent y être vû de tous les Amateurs & de toutes les Persones qui ont du goût pour des ouvrages de cette nature.

§. 13.

M. Spleiss, dans son Avertissement qu'il vouloit faire publier, n'avoit fait que mettre simplement son nom avec sa qualité, sans se faire conoitre par aucun autre endroit; sa modestie, que tout le monde conoit parmi nous, ne lui ayant pas permis d'en dire d'avantage. Mais son Manuscrit m'ayant été confié pour le doner au Public, j'ai crû qu'il étoit de mon devoir de rendre justice au mérite, & que sans blesser sa modestie, & sans le flater, il m'étoit permis de retracer son Caractère en peu de mots. C'est aussi ce que je dois à ma Patrie, de faire conoitre un Home qui lui fait honeur, & pour la conservation duquel tous les vœux se réunissent. Mais après cette petite digression, je reviens au sujet de cet Avertissement.

§. 14.

Come il s'agit de faire conoitre au Public les ouvrages de M. SPLEISS, il faut le laisser parler lui même, persone ne sauroit en rendre un compte plus éxact que celui qui en est l'Auteur.

L'Auteur de ces Machines Cosmographiques a jugé à propos de les anoncer par un Avertissement en y ajoutant une Description un peu détaillée de son travail. Il y montre d'abord ce qu'il a observé à l'égard de la structure & de la composition des deux Globes, & ce qu'ils ont de comun entr'eux: Ensuite il indique coment il s'y est pris pour le dessein de l'un & de l'autre.

§. 15.

Pour rendre ces Machines durables, il faut aporter un très grand soin à leur structure intérieure, pour en faire de corps solides. Le Globe Céleste & le Globe Terrestre doivent être des corps éxactement sphériques, & il faut qu'ils conservent toûjours cette figure, sans la jamais perdre. Pour cet éfet il faut choisir une matiére qui puisse résister au tems, & qui n'en

ſoit pas endomagée; ſachant donc que le Carton le plus fin & le mieux travaillé eſt ce qu'il y a de plus propre à cela, l'Auteur s'en eſt ſervi pour la conſtruction de ſes Machines; & voici coment il s'y eſt pris. Il a d'abord colé rectangulairement ſur un Cercle, depuis l'endroit où l'Equateur devoit enſuite être placé; un demi cercle, qui a été rectangulairement entrecoupé par deux quadrans. Cette entrecoupe marquoit l'endroit ou l'un des Poles devoit être placé. Entre cet eſpace de 90 degrés, il a érigé perpendiculairement ſur le cercle entier cinq autres quadrans, qui devoient ſe joindre enſemble par en haut vers le Pôle; deſorte qu'un quadrant ſe trouvoit éloigné de l'autre de 15 degrés. Depuis l'Equateur ou le cercle entier juſques vers l'endroit du Pôle on a colé entre ces quadrans de petits coupons ou ſégmens de 15 à 15 degrés de diſtance, juſqu'à ce qu'enfin tout l'Hémiſphère s'eſt trouvé partagé en pluſieurs ouvertures ou eſpaces quarés, leſquels ont auſſi été garnis d'un Carton fin, ſemblable à celui dont on ſe ſert pour les Jeux de Cartes.

§. 16.

L'autre Hémiſphére fut éxécuté de la

même maniére, & les deux ayant été collés ensemble, on fit des ouvertures rondes à l'endroit des deux Poles, pour y faire passer un Cylindre de bois, qui ayant été tourné avec les deux axes de laitons qui y sont enchassés, traverse toute la machine & s'y trouve afermi. Enfin tout le corps a été couvert de plâtre de gyp calciné, & moyennant un demi cercle de fer très juste, sur lequel le Globe fut apuié par les deux Axes, il fut tourné jusqu'à ce qu'enfin on lui eut doné une surface éxactement sphèrique. En suivant cette méthode, le corps ne devient pas trop lourd, & on est sûr, qu'il ne perdra jamais sa figure. Outre cela on peut se servir comodément de la Boussole avec les Globes construits de cette maniére, quand on veut les orienter ou diriger vers les quatre régions du monde, puisque dans tout le corps de l'ouvrage il n'y a point de fer.

§. 17.

Quelqu'un pouroit dire à l'Auteur, qu'au lieu de doner au Globe Terrestre la figure d'une Sphère, il auroit mieux fait de lui doner celle d'une Ellipsoïde, étant constant que c'est la véritable figure de la terre. Mais bien des raisons l'ont engagé à s'en

tenir à la figure ſphèrique. Car outre que la figure de nôtre Globe aproche de bien près celle d'une Sphère; de ſorte que dans un Globe artificiel, dont le diamètre eſt de trois pieds; toute la diférence ſe réduit à ceci, que le demi diamètre de l'Equateur devroit être plus grand d'une ligne ou de la dixiéme partie d'un pouce que la moitié de l'axe, afin de rendre ſa figure ſemblable à celle de nôtre terre, puiſque ſelon l'hipothèſe des Géomètres modernes le diamètre de l'Equateur eſt à l'axe de la terre ce que 202 à 201. D'ailleurs pourquoi s'atacher trop ſcrupuleuſement à une figure, qui non ſeulement produiroit un mauvais éfét, mais qui rendroit même plus dificile la réſolution de pluſieurs problèmes géographiques? Voilà ce qui a déterminé l'Auteur à s'en tenir à la figure ſphèrique.

§. 18.

Après qu'on eut doné cette figure aux Globes & rendus leur ſurfaces parfaitement unies, enſorte qu'il ne s'y trouva ni inégalité, ni creux, l'Auteur avant de le couvrir du papier ſur lequel il vouloit deſſiner, a eu ſoin de faire tomber en un même point le centre de la gravité du Globe & le centre de ſa grandeur, enſorte

que

que la machine se trouve toûjours dans l'équilibre : Propriété dont elle ne sauroit se passer, & qui lui est si nécessaire, que sans cet équilibre les Globes d'ailleurs très parfaits seroient fort défectueux. Car c'est moyennant leur équilibre qu'on les fait tourner presque insensiblement & sans résistance autour de leur axe, & qu'on peut les arêter par tout où l'on veut. Ce qui est très nécessaire pour la solution des problèmes qu'on cherche par l'usage de ces machines.

§. 19.

Mais outre que les Globes doivent se mouvoir autour de leur axe, ils doivent aussi âtre mobiles avec leurs Méridiens dans deux incisions oposées de l'Horison, afin de doner par ce mouvement au Pole, telle élévation qu'on veut. Ce mouvement ne sauroit être facilement produit dans des Globes si grands à cause de leur pesanteur ; il faut pour cela le secours des machines, sur-tout quand on veut élever le Pole à une certaine hautur. Pour obvier à cet inconvénient, l'Auteur a apliqué trois Poulies, dont une se trouve dans le Piedestal perpendiculairement au

deſſous du centre du Globe, & qui y eſt ſi bien enchaſſée, qu'il n'en paroit que le front, ſur lequel tout le poids du Globe avec ſon Méridien eſt aſſis. Les deux autres Poulies ſont placées au bas de l'Horizon, auprès des deux inciſions, & par le moyen d'un vis de laiton on peut facilement les avancer ou les reculer. Moyennant ce petit méchaniſme, ces deux Globes, chacun de 50 livres à peu près, peuvent être dirigés avec autant de facilité que s'ils ne peſoient que peu de livres. Et ſi à la ſolution d'un Problème on veut faire conſerver au Globe l'élevation du Pôle, on n'a qu'à en raprocher les deux derniéres Poulies du Méridien par leurs vis, juſqu'à ce que le Globe ſe trouve un peu ſerré & fixé.

§. 20.

Et come il arrive ſouvent que les Globes s'afaiſſent par leur peſanteur, ſur tout quand ils ne ſont pas placés ſur un plancher bien égal, de ſorte que l'Hémiſphère ne paroit plus tout entier au deſſus du plan de l'Horizon, ce qui rend fautive la ſolution de pluſieurs Problèmes : L'Auteur y a auſſi rémédié en apliquant au deſſous de la Poulie du Piedeſtal une vis,

par laquelle le Globe peut être élevé au dessus ou abaissé au dessous de l'Horizon, suivant qu'il en a besoin: Par là la moitié du Globe doit paroitre éxactement au dessus de l'Horizon.

§. 21.

On a déja remarqué plus haut §. 9. que les Globes dessinés immédiatement sur leur surface sphérique l'emportent pour la justesse sur ceux que l'on couvre par des segments ou feuilles tirées sur des planches. Il est d'ailleurs aisé à concevoir qu'ayant doné à un Globe son égalité sphérique, & l'ayant amené jusqu'au point où il n'y manqne que le Dessein, & tout le corps se trouvant actuellement pendant dans son Méridien éxactement divisé, il faut comencer par en tirer l'Equateur & le diviser dans les 360 degrés ordinaires. Ensuite on se sert du Méridien come d'une règle pour tracer les Cercles des Longitudes ou les Méridiens sécondaires pour le Globe Terrestre, & les Cercles des Ascensions droites ppur le Globe Céleste, en tirant des Lignes entiéres par chaque dixiéme degré, & des Lignes pointées par les cinquiémes. Les Cercles des Latitudes de l'un, & les Cercles des Décli-

naifons de l'autre Globe ont été décrits moyennant un Tire-Ligne, qu'on a apofé au Méridien & fixé par une vis. Les points qui doivent être placés entre ces lignes, pour marquer fur le Globe Terreftre la fituation des Royaumes & des Provinces, des Villes & des Fleuves remarquables, qui s'y trouvent, & pour défigner fur le Célefte le lieu des Etoiles fixes qui leur eft affigné par le calcul pour une certaine époque, tous ces points ont été marqués par l'Auteur avec une éguille immédiatement fur la furface fphérique de ces Globes, fe fervant pour cela du fecours de deux Micromêtres, par lefquels les degrés font divifés en 60 minutes. En tout ceci on s'eft règlé fur les meilleurs Auteurs, qui feront bientôt indiqués.

§. 22.

Ce qui a été dit jufqu'ici de la ftructure & de l'arangement de ces Machines convient à l'un & à l'autre des Globes. Faifons voir dans la fuite ce qui regarde chacun d'eux en particulier.

§. 23.

La prémiére chofe qu'il y a à faire à

l'égard du Globe Terrestre c'est d'adopter un Prémier Méridien, duquel on compte tous les autres, de même que la Longitude des lieux de l'Occident à l'Orient par les degrés de l'Equateur. Quoiqu'il soit très indiférent à quel endroit on place le Prémier Méridien, & que les Géographes le placent bien diféremment, cependant il seroit à souhaiter que tous s'acordassent en cela, pour éviter dans la Géographie l'embaras que causent les diférentes positions du Prémier Méridien. Les Géographes François, de qui nous tenons beaucoup de belles & de bones Cartes, le mettent ordinairement à l'extrémité Occidentale de l'Isle *de Fer*, la plus Occidentale des Isles Canaries, & ils le font ensuite d'un Edit de LOUIS XIII. & dont *Paris* est à 20 degrés de Longitude. Plusieurs autres Géographes ont suivi leur éxemple, & l'Auteur a aussi placé son Prémier Méridien dans cette Isle.

§. 24.

On feroit beaucoup soulagé dans les opérations qui doivent précéder le dessein géographique par une Table éxacte & complette de la Longitude & de la Latitude

des Lieux de la Terre. Mais cela ne se trouvant pas, & n'y ayant que très peu d'endroits dont la Longitude & la Latitude puissent être fixées par des Observations certaines, il faut avoit recours aux meilleures Cartes de chaque Pays & de chaque Royaume pour en suivre le dessein, & pour faire un Catalogue ou une Table des lieux. Et come les Cartes mêmes ne s'acordent pas toûjours parfaitement, quoiqu'elles ne présentent qu'un même Royaume & une même Province, il faut user dans ces cas là d'une sage Critique, pour en choisir toûjours les meilleures. Car on ne manque pas de ces Cartes sur l'éxactitude desquelles on puisse compter; telles sont par exemple, les nouvelles Cartes de la France par M. CASSINI; celles de la Suède, publiées par le *Comptoir Géographique* de *Stokholm*; l'Atlas de la *Russie*; quelques Cartes de la *Société Cosmographique* de *Nuremberg*; la Carte du Royaume de la *Chine* par le *Pére* du HALDE, & quelques unes de l'Atlas de M. ROBERT VAUGONDY &c. C'est de ces Cartes là & de quelques autres encore que l'Auteur des deux Globes a fait par le moyen d'un Compas de Proportion un Extrait des Villes & des Places qu'il a marqué sur son Globe Terrestre, avec une Table assés

détaillée de la Longitude & de la Latitude des Lieux, s'étant doné pour cela tous les ſoins & toutes les peines requiſes.

§. 25.

Quoique l'Ecliptique ne ſoit eſſentielle qu'aux Globes Céleſtes, & qu'elle ne ſoit pas abſolument néceſſairement aux Terreſtres, l'Auteur a néanmoins retracé ce Cercle ſur ſon Globe Terreſtre, ſuivant en cela l'uſage ordinaire, puiſqu'il y a divers Problèmes rélatifs à de certains Pays, à de certaines Villes, dont il n'y a pas moyen de trouver la ſolution par le Globe ſeul & ſans le ſecours de l'Ecliptique. Outre cela en omettant ce Cercle ſur le Globe Terreſtre, le Calendrier Perpétuel, qu'on marque ordinairement ſur l'Horiſon n'eſt d'aucun uſage. Et n'y ayant que les 32 Régions du Monde, il y auroit un très grand vuide, puiſqu'il faut qu'il ſoit un peu large pour y afermir le Piédeſtal, qui ſoutient tout le corps du Globe.

§. 26.

Pour ce qui concerne à préſent le Globe Céleſte, il paroit par ce qui a été dit plus haut §. 21. que l'Auteur s'eſt règlé dans ſon

deſſein ſur une certaine époque, lorſqu'il a montré de qu.elle manière les Cercles des aſcenſions droites & des déclinaiſons ont été marqnées. Tous ces Cercles avec ceux des Longitudes n'y ſont pas néceſſaires quand le Globe Céleſte doit ſervir pour chaque épôque. On ne ſauroit diſconvenir à la vérité qu'un Globe Céleſte établi pour toutes les époques peut rendre au bout de bien des années & même de pluſieurs Siècles le même ſervice qu'il a rendu dans le comencement; mais il n'eſt pas moins vrai, qu'il ne ſauroit jamais ſi bien ſervir qu'un Globe Céleſte dont le deſſein ſe règle ſur une certaine épôque fixe, & où l'on trouve en même tems tous les Cercles ſuſmentionés avec l'Equateur. Le but pour lequel on fait des Globes Céleſtes eſt ſans doute d'y faire voir d'une maniére aiſée & ſans un calcul pénible tout ce qui réſulte du mouvement de toutes les Etoiles, & de le faire comprendre à ceux là même qui ſont peu ou point verſés dans l'Aſtronomie Or quand tous les Cercles indiqués ne ſe trouvent pas ſur le Globe Céleſte, on ne ſauroit réſoudre ſans beaucoup d'embaras & de peine tous les Problèmes dont la ſolution eſt facilitée par le moyen des dits Cercles.

§. 27.

Il est incontestable que des Globes célestes, dont tout le dessein se raporte à une certaine Epôque, ne peuvent pas toûjours conserver ce raport une fois adopté, vû la précession des points Equinoctiaux, & l'acroissement annuel de la longitude des Etoiles fixes qui en résulte nécessairement; ces points Equinoctiaux rétrogradant de 50 secondes par an, par où la longueur des Etoiles fixes, est augmentée de 50 secondes, ou d'un degré entier dans l'espade 72 ans. C'est aussi la raison pour laquelle les degrés de l'ascension droite & de la déclinaison des Etoiles fixes varient. Mais il ne faut pas penser pour cela que de tels Globes Célestes ne puissent plus être d'aucun usage après bien des années qui se sont écoulée depuis leur Epôque; car on n'a qu'à multiplier par 50 le nombre des années comprises entre l'Epôque marquée sur le Globe Céleste & entre l'année proposée; le produit indiquera les secondes que l'on peut réduire en minutes ou en degrés quand le nombre des années proposées surpasse les 72 ans. Ces degrés, minutes ou secondes qu'on a trouvés étant ajoutés à la longitude des Etoiles, en cas

que l'année proposée suive l'Epôque adoptée, ou en étant soustraits, au cas qu'elle la précède, on trouvera aisément la longitude des Etoiles pour chaque année. Leur latitude ne varie jamais & est toujours la même. De cette longitude une fois trouvée il est aisé de déduire éxactement l'ascension droite & la déclinaison, tout come si le Globe avoit été fait pour l'année même qui a été proposée. Pour toutes ces raisons l'Auteur a établi son Globe Céleste sur une certaine Epôque, qui est l'An 1770.

§. 28.

On sait que les Astronomes de la plus haute antiquité ont trouvé à propos de représenter les Etoiles fixes sous de certaines figures imaginaires ou signes, qu'ils apellent des astérimess ou constellations. On a des bones raisons pour ne pas s'écarter de ces Astérismes, que PTOLOME'E nous a laissé dans son Catalogue des Etoiles fixes, & qu'il a dressé environ 140 ans après la naissance de JESUS CHRIST. Mais PTOLOME'E n'a nommé que les Astérismes de ces Etoiles qui paroissoient sur l'Horison de l'Egipte, & de la Ville d'Aléxandrie. Les Etoiles qui sont plus près

du Pole méridional du Ciel n'ont été diſtribués en Aſtériſmes que long tems après. Or en comparant des Globes Céleſtes, ou ſeulement des Planiſphères faits par de diférens Auteurs, on remarquera d'abord que pluſieurs Aſtériſmes du même nom n'ont pas toûjours la même poſition, & qu'ils ſont répréſentés de maniére que ce qui ſur un Globe Céleſte paroit ſur le devant du corps, ſe trouve ſur le dos dans un autre Globe, tout come ſi la figure s'étoit tournée. Cette poſition diférente des Aſtériſmes cauſe beaucoup de confuſion dans la dénomination des Etoiles, puis qu'une Etoile, qui ſelon l'une de ces deux poſitions ſe voit, par éxemple, ſur la poitrine d'une figure humaine, ſe trouve ſelon la poſition contraire ſur ſe dos de la même figure.

§. 29.

Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que ſelon le jugement des plus grands Aſtronomes ſur cette matiére, il faut s'en tenir éxactement tant aux Aſtériſmes qu'à la dénomination dcs Etoiles que PTOLOMÉE leur a donée. Et come il eſt aiſé de voir par ſa table des Etoiles fixes qu'il s'eſt repréſenté les figures des corps humains ſur le Fir-

mament come présentant le devant du corps aux habitans de la terre, l'Auteur a tellement dessiné les Astérismes qu'on peut conserver la dénomination des étoiles fixes de PTOLOME'E; avec cette diférence seulement, que, quand PTOLOME'E dit; une telle Etoile se trouve au bras, à la main, à l'œil, au pied droit d'une telle figure, la même Etoile, selon le dessein de l'Auteur paroit nécessairement sur la gauche de l'une ou de l'autre de ces parties; & les Etoiles que PTOLOME'E apelle du nom d'une des parties gauches de la figure, on les voit sur le Globe de l'Auteur du côté droit de la partie du même nom.

§. 30.

Cette inversion d'un côté en un autre est inévitable; & voici d'où cela vient. Cetui qui considére le Firmament & qui veut désigner les Etoiles qui s'y trouvent par des noms que PTOLOME'E leur a doné, se réprésente dans son imagination les Astérismes ou figures célestes come étant marquées sur l'intérieur d'une surface Sphèrique du Firmament; le Cosmothéore, ou celui qui contemple le monde, se trouve au dedans de ce Globe concave ou vouté: Mais si par la force de son imagination il

ſe tranſporte au deſſus du Firmament, pour contempler cette Sphère du côté de ſa convéxité, il découvre les étoiles dans le même ordre & dans la même poſition qu'auparavant, & il ſe repréſente auſſi les mêmes figures, mais avec l'inverſion du côté droit & gauche dont nous venons de parler. Il en eſt préciſément come d'une figure qui a été deſſinée ſur une feuille de papier; en la regardant d'abord du côté du deſſein, & enſuite du côté opoſé en tenant la feuille contre la lumiére, ce qui a paru à la droite ſe trouvera à la gauche. La même choſe arive à l'égard des figures qui paroiſſent ſur un Globe Céleſte artificiel. Celui qui le regarde ſe trouve dehors de la Sphère & voit ſa ſurface convéxe, ce qui produit néceſſairement dans les figures l'inverſion de droite à gauche, come il a été dit.

§. 31.

L'Auteur a peint les Aſtériſmes d'un beau bleu céléſte, couleur qui lui a paru la plus naturelle & la plus convenable à cet ouvrage. Les Etoiles fixes ont été deſſinées diféremment, ſelon la diférence de leur grandeur aparente, & elles ont toutes été dorées de fin or; & pour faire remarquer plus

distinctément leurs places, il en a laissé le centre en blanc. Enfin, pour mieux faire paroitre les Etoiles fixes qui dénotent quelque chose d'essentiel, & afin de les distinguer des figures qui ne sont que purement imaginaires, l'Auteur y a pourvu avec un très grand soin.

§. 32.

Mais avant que de placer les Astérismes & les Etoiles fixes sur le Globe, l'Auteur en a dressé une table pour l'année 1770, se servant pour cela de la table des Etoiles fixes du célèbre Observateur Anglois JEAN FLAMSTEED, & de son Atlas céleste publié de nouveau à Londres en 1753. A l'égard du dessein des Astérismes, l'Auteur a pris la liberté de changer quelques fois celui qui se trouve dans l'Atlas Anglois, & cela dans les cas où il a cru que les figures pouvoient recevoir plus de grace, sans toutefois s'écarter de la dénomination de PTOLOMEE. Cela se voit très particuliérement dans les Constellations du Cétus, ou de la Baleine, dans celle du Cocher & de la grande Ourse; come on s'en apercevra aisément sur le Globe même.

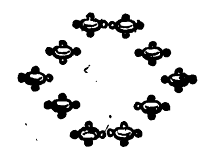
§. 33.

Pour ce qui eſt enfin des ornemens & des décorations convenables à un pareil ouvrage, l'Auteur y a mis celles qui lui ont parues aſſortiſſantes & qui ne ſurpaſſent pas l'eſſentiel de l'ouvrage. Pour cet éfet il a couvert les deux Globes & la Sphère Copernicienne d'un beau vernis blanc, non ſeulement pour leur doner plus de luſtre, mais afin que ni le tems ni l'uſage ne les faliſſent point. Il a fait argenter les deux Méridiens avec leur cercles horaires. Les deux pieds des Globes & celui de la Sphère ont été fabriqués par un habile Sculpteur; les feuilles & le coquillage dont ils ſont ornés & ſont proprement dorés & verniſſés.

§. 34.

Voilà ce que l'Auteur a trouvé à propos de faire conoitre au public & aux amateurs de ces ſortes d'ouvages par cet Avertiſſement ſur ces trois piéces, qui ſont le fruit d'un travail de pluſieurs années; priant au reſte les conoiſſeurs & tous ceux qui jugeront ces piéces dignes

de leur atention de les conſiderer de plus près dans la maiſon de l'Auteur. Et s'il y avoit quelqu'Amateur qui voulut ſe procurer ces trois piéces & en faire l'àquiſition, pour les placer dans un cabinet, l'Auteur en indiquera le prix lors qu'on les aura vues & éxaminées à loiſir; car la vue de cet ouvrage en dira bien plus que la deſcription qu'on vient d'en faire.



OUVRAGES

AVIS.

CONCERNANT *le Corps complet de l'Histoire & des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, en 88 Volumes in 4to, avec figures gravées en taille douce. Proposé a un rabais de prés de moitié. A Paris chez* PANCKOUCKE, *Rue & à côté de la Comédie Françoise; à Londres, chez J.* NOURSE, *Libraire, & chez tous les Libraires de l'Europe.*

L'UN des Monumens Litéraires qui fait le plus d'honeur à la Nation, est sans contredit les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences; cette immense Collection, qu'on peut regarder come une Bibliothèque complette de toutes les Sciences naturelles, est l'ouvrage d'un Siécle de travaux & des homes les plus célèbres dans tous les genres. Ces Mémoires traitent de toutes les parties de la Phisique, de l'Histoire Naturelle, de la Médecine, de la Chirurgie, de l'Anatomie, de la Chimie, des Mathématiques, de l'Astronomie, de la Géographie, des Méchaniques & générale-

ment de toutes les Sciences. M. de FONTENELLE rédigea l'Hiſtoire de toutes les Découvertes contenues dans ces Mémoires, avec le plus brillant ſuccès depuis 1699 juſqu'en 1740; M. de MAIRAN ſuccèda, & fit avec un ſuccès égal les Années 1741, 1742, 1743, enfin M. de FOUCHI qui les rédige aujourd'hui, remplit dignement l'atente du Public à cet égard.

Chaque Volume contient non-ſeulement les Extraits hiſtoriques des Découvertes, les Eloges des Académiciens morts dans l'Année, mais encore tous les Mémoires que l'Académie juge chaque Année dignes d'être donés au Public, & l'Extrait de ceux que l'Académie n'a pas crû devoir publier en entier. Il n'eſt aucun de ces Volumes qui ne ſoit autant utile que curieux, ſoit par l'importance, ou la diverſité des matiéres, ſoit parce que tout y eſt traité avec la plus grande clarté, & la préciſion la plus éxacte.

Le Libraire PANCKOUCKE, qui a aquis le Fonds de tous ces Volumes, & qui a doné l'Année derniére au rabais les corps complets des Volumes de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, propoſe aujourd'hui le même avantage pour les Mémoires de l'Académie des Sciences, en 88 Volumes in 4to. Il a crû qu'en di-

minuant le prix ordinaire de ce précieux Recueil & donant des facilités pour le payement, il pourroit déterminer les amateurs & les gens de Lettres, à qui principalement il peut être d'un si grand usage, à se le procurer; en conséquence il est parvenu avec beaucoup de fraix à former cent Corps complets, en y comprenant les six Volumes de Tables, & les Mémoires des Savans étrangers, en 4 Volumes. Il donera ces Exemplaires complets jusqu'au prémier Août prochain, au prix de 700 Liv. suivant les conditions ci après désignées.

Il est à propos d'observer 1°. Qu'on a fait il y a plus de 16 ans un rabais assez considerable sur cet ouvrage. On l'offroit alors à 660 Liv. pour 78 Volumes; l'avantage qu'on propose aujourd'hui est beaucoup plus considérable, puisqu'on aura 88 Volumes pour 700 Liv.

2°. Sur les réprésentations qui ont été faites par plusieurs particuliers, on n'a point joint aux Corps complets de l'Académie les Ouvrages séparés des Académiciens, come l'Aurore Boréale, l'Astronomie de M. de Cassini, le Journal de M. de la Condamine, le Voyage de M. Chabert, la Mérédienne de Paris,

l'Optique de M. BOUGUER, parce que ces Ouvrages n'ont d'autre raport avec les Mémoires de l'Académie, que d'être composés par quelques uns de ses Membres.

3°. On n'y a point joint le Recueil des machines, parce que cet ouvrage a encore un raport plus éloigné, puisqu'il n'est pas même des Membres de l'Académie.

4°. On a joint les Mémoires des Savans étrangers, 4 Volumes in 4to, parce que l'objet & la distribution de ce Recueil est le même que celui des Mémoires qui terminent les Volumes de l'Académie.

5°. On pourra aquérir ces diférens Ouvrages séparément, en payant néanmoins chacun des Volumes, sur le pied de 7 Liv. & les 6 Volumes du Recueil des machines sur le pied de 105, à cause du nombre des figures, & du très petit nombre qu'il en reste.

6°. Come plusieurs persones & surtout les Etrangers desirent encore de pouvoir aquerir les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, 30 Volumes in 4to, sur le pied de 210 Liv. au lieu de 360, on continuera à le doner à ce prix, jusqu'au dit 1er Août 1766.

7°. On donera aussi au prix de 7 Liv. tous les Volumes séparés des Sciences, de-

puis 1754 à 1762, & les Volumes séparés des Mémoires des Inscriptions depuis le Tome 11 jusqu'au 30.

8°. Tous les autres Volumes séparés se vendront sur le pied de 12 Liv. chaque Volume en Feuille, ainsi que l'Année 1762 & 1759.

9°. Les Volumes de 1666 à 1699 se vendront 15 Liv. chacun en Feuilles. Ces Volumes étant les plus rares & n'y ayant qu'un très petit nombre d'Exemplaires, excèdant les Corps complets.

10°. Les Mémoires des Savans étrangers 4 Vol. in 4to, se vendront 48 Liv. & les Volumes séparés 12 Liv. en Feuilles.

Ordre des payemens & des fournitures.

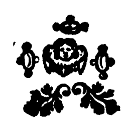
I. En se faisant inscrire on payera 150 Liv. & on recevra les Savans étrangers 4 Vol. & les Mémoires de l'Académie des Sciences 1762, 1761, 1760, 1759, 1758, 1757, 1756, 1755, 1754, 1753, en tout 14 Vol. avec une reconoissance & une obligation signée du Libraire pour le restant de la fourniture. | Som. | Vol. |
|---|---|
| 150 L. | 14 |

II. Au prémier Avril 1766 en recevant 1752, 1751, 1750, 1749,

	Som.	Vol.
De l'autre part.	150 L.	14
1748, 1747, 1746, 1745, 1744, 1743, 1742, 1741	80	12
III. Au prémier Juillet 1766, en recevant les Années 1740, 1739, 1738, 1737, 1736, 1735, 1734, 1733, 1732, 1731, 1730, 1729	80	12
IV Au prémier Octobre 1766, en recevant les Années 1728, 1727 1726, 1725, 1724, 1723, 1722, 1721, 1720, 1719, 1718, 1717.	80	12
V. Au prémier Janvier 1767, en recevant les Années 1716, 1715, 1714, 1713, 1712, 1711, 1710, 1709, 1708, 1707, 1706, 1705.	80	12
VI. Au prémier Avril 1767, en recevant les Années 1704, 1703, 1702, 1701, 1700, 1699, & les 6 Vol. de Table	80	12
VII. Au prémier Juillet 1767, en recevant les Années 1698 à 1666, faisant 11 Tom, en 14 Vol.	150	14
Total du prix d'un Exemplaire	700	
Nomb. des Vol. qui seront délivrés.		88

1°. On aura soin de retirer les Volumes aux termes où ils doivent être délivrés, faute de quoi les avances seront perdues six mois après le terme du mois de Juillet 1767 expiré: Condition sans laquelle cet avantage n'auroit pas été proposé.

2°. Ceux qui voudront payer la dite Some de 700 Liv. en un seul payement recevront en même tems un Exemplaire complet en 88 Volumes.



LE TEMPLE DE LA VERTU.

Je crus un jour d'être tout à coup transporté dans le Temple du Plaisir; mais je vis bientôt à l'air affecté de ses Aadorateurs, que le nom qu'on lui donoit n'étoit qu'un apas pour tromper les homes. J'en sortis avec mépris pour continuer mes recherches sur le véritable bonheur. Un vénérable Vieillard, que je rencontrai heureusement, me conduisit dans le séjour de la contemplation, d'où je vis distinctément deux régions, l'une habitée par le Vice, avec tont son cortége éfrayant; l'autre étoit l'Empire de la Vertu dont on voyoit le Temple dans l'éloignement. Je ne l'eus pas plûtôt aperçu, que je brulai d'ardeur pour y aller; mon Guide (ce vénérable Vieillard dont j'ai parlé) aprouva mon ardeur; mais pour l'empêcher de devenir présomption, il m'aprit que j'aurois bien des dificultés a essuier dans la route que j'allois entreprendre; après quoi il me mena au bas de la montagne escarpée, par où j'avois déja vu qu'il faloit passer.

Nous ne fumes pas plûtôt arivés au pied, que je començai à m'apercevoir de

la vérité de la prédiction, car, après avoir fait avec peine quelque peu de chemin, au travers des broussailles, nous parvinmes à une route qui nous parut escarpée & raboteuse. Quoique j'en eusse été averti, ces obstacles ne laissérent pas de me décourager, ensorte que pour en être plûtôt délivré, je dévançai mon Guide; mais plus j'avancai, plus je me trouvai embarassé. Le chemin étoit si étroit, que je me détournois aisément dans des routes de traverses, où j'étois d'autant plus tenté d'entrer, que je trouvai à l'entrée des persones d'une aparence grave, qui me disoient qu'elles alloient le même chemin, & qu'elles étoient des Adorateurs, de la Divinité que je cherchois.

La prémiére que je rencontrai étoit habillée d'un vêtement simple, agencé négligemment. Elle avoit l'air froid, réservé & même un peu triste; elle déclamoit avec force & avec aigreur contre la région du Vice, contre la sotise & la fausseté du genre humain: Elle se récrioit sur le peu de vrais Amis qu'a la Vertu parmi tant de gens qui font profession de l'aimer. Elle me comanda de la suivre, en me disant qu'elle étoit *L'Honêteté des Mœurs.* Je fus d'abord charmé d'accepter ses ofres, mais je m'en repentis bientôt après, car au lieu

de me débaraſſer, elle me conduiſit dans des lieux ſauvages & hériſſés & dans des brouſſailles plus épaiſſes que celles que j'avois déja rencontrées. J'étois à tout moment piqué & déchiré par les épines & par les bruyéres, qui naiſſoient à chaque pas, ſi bien que laſſé d'un tel Guide je l'abandonai; j'apris dans la ſuite que ſon véritable nom étoit *Aigreur Cynique.*

Je ne tardois pas à rencontrer un autre Guide d'une figure plus débonaire. Il avoit un viſage mortifié, une barbe négligée, qui lui deſcendoit juſqu'au milieu du corps; il étoit revêtu d'un ſac; il alloit nud pieds; une corde lui tenoit lieu de ceinture; il tenoit d'une main une aſſiéte de bois, & de l'autre un fouet dont il ſe donoit de tems en tems les étriviéres par forme de punition. Il s'apelloit lui même le *Tempérant*; mais je compris enſuite que ſon nom étoit *L'Auſtère Cloitral.* Quoique ſa figure eut peu d'atraits à beaucoup d'égards, cependant come il faiſoit profeſſion d'une extrème ſimplicité dans ſes alimens & dans ſes maniéres, qu'il avoit un regard ſanctifié, & qu'il aſſuroit poſitivement qu'il n'y avoit pas d'autre chemin pour aller au Temple de la Vertu que de paſſer par ſa cellule, je fus entrainé à le ſuivre. Mais ſes diſcours devin-

rent si impérieux & les procédés si hautains, que j'en fus choqué & je l'abandonai aussi tôt.

Celui que je rencontrai ensuite étoit un home de poids, d'une contenance imposante; il avoit un air de grandeur, mais cependant on y remarquoit quelque chose de composé. Il me fit conoitre qu'il étoit Philosophe de profession; il parla beaucoup de son zèle désintéressé, de sa bienveillance sans bornes, de son infléxible probité, & il assuroit positivement que lui seul conoissoit le véritable chemin du Temple; qu'il étoit l'Ami de la Divinité, & qu'il en avoit comission expresse de lui conduire les jeunes Voyageurs. Son nom, disoit-il étoit le *Stoïcisme*, quoique ses énemis par envie lui donassent celui *d'Orgueil*. Un nom si célébre & des prétensions si nobles m'en imposérent au point que je l'acceptai pour Conducteur; mais bientôt il me mena dans des fondriéres d'où je craignois de ne pouvoir pas sortir, ou bien au somet de quelques précipices où je craigois de me casser la tête; & cependant il ne me paroissoit pas que nous gagnassions du terrein. Enfin harassé & découragé de suivre sans relâche un Conducteur si opiniatre & si dangereux; ennuyé de faire sucessivement tant d'expériences défa-

gréables & sans succès, je me déterminai enfin à reprendre mon vieux Guide, qui pendant tout ce tems là s'étoit tenu à quelque distance & ne m'avoit jamais perdu de vue. Quand il me vit seul, il s'aprocha, & dès que je lui eus avoué mon erreur & la folie que j'avois faite en l'abandonant, il me pardona.

Nous eumes à peine fait quelques pas, que nous fumes abordés par quelques autres persones, qui faisoient profession d'apartenir à la Vertu, qui portoient sa livrée, & qui prétendoient être de sa maison. Mon guide m'assura que c'étoit tous des gens déguisés; l'une vouloit se faire passer pour la *Prudence*; mais ce n'étoit que la *Ruse*, come on le conoissoit bientôt à son coup d'œil de travers & équivoque; une autre se nommoit *Justice*, mais je fus informé que son véritable nom étoit *Sévérité*; une troisiéme se décoroit du titre de *Bon Naturel*, mais ce n'étoit en éfet que *Foiblesse*; il y en avoit une qui se nommoit réellement *Profusion*; elle avoit pris le nom de *Liberalité*.

Mon Guide eut soin d'empècher que je ne fusse trompé par tous ces fourbes, aux séductions desquels ma jeunesse m'exposoit; il me conduisit pour cet éfet dans un sentier inconu au reste du monde, dans

un berceau tapiſſé de gazon caché à tous les regards, à la porte duquel étoit une femme reſpectable par ſon âge & par un air de douceur & de tranquilité admirable; elle paroiſſoit être là pour garder l'entrée de cette humble demeure. Elle conoiſſoit mon Guide, & elle lui ouvrit la porte ſans proferer un ſeul mot. Il me dit que cette femme l'avoit élevé & qu'elle ſe nommoit *Solitude*. Nous ne fumes pas plûtôt entrés, que nous vimes une femme d'une figure fort agréable, penchée ſur un lit de verdure, environé de jaſmin & de chévrefeuilles, qui rempliſſoient le lieu d'une odeur délicieuſe. Elle avoit une ingénuité & une beauté incomparable. Sa phiſionomie étoit ouverte come un Ciel ſerein. Ses yeux brilloient come l'étoile du ſoir, & ils étoient ſi pénétrans, que rien ne leur échapoit.

Les proportions & l'élégance de ſa taille ſembloient être l'ouvrage des graces. Elle portoit une robe de couleur d'azur ſi bien ajuſtée avec ſa figure, qu'elle donoit un nouveau luſtre à ſes charmes. Toute ſa perſone ſembloit éclatante. En voyant mon Guide ſon air ſembla devenir plus brillant; elle le regarda d'un air de conſidération & de complaiſance; elle ſe leva, s'avança gracieuſement vers nous, & nous

reçut avec une joie amicale. Mon Guide l'ayant informée qui j'étois, d'où je venois, & m'ayant recomandé à ses soins, me dit que je pouvois avec assurance m'avancer du côté du Temple sous la direction d'une aussi bone conductrice, qui étoit la fille de la *Vertu*, & que son nom étoit la *Vérité*; après avoir dit cela il nous quita & nous nous mimes en chemin.

De tems en tems quelques fantome d'une figure hideuse venoient croiser nôtre chemin. Ils vouloient quelquefois m'aborder, ils cherchoient par leurs artifices à me séparer de mon Guide. Il m'aprit que c'étoient des partisans, que le Plaisir envoyoit sur les frontiéres du Royaume de la Vertu, pour embarasser & pour leurer les jeunes Voyageurs. Les noms de quelques uns, si je m'en souviens bien, étoient la *Vaine Gloire*, les *Aplaudissemens*, la *Fausse Honte*, la *Moquerie*, la *Médisance*, l'*Esprit de Nouveauté*, le *Ton du jour*. J'eus quelque curiosité d'entrer en conversation avec eux; mais mon Guide sortit un miroir qu'il porte toûjours avec lui, dans lequel les objets se peignent de leurs véritables couleurs. Il s'en servit pour examiner tous les spectres qui se présentoient: Alors quelques uns disparurent entiérement; les autres, par une métamor-

chose étonante, furent tellement rapétissés qu'ils parurent tout à coup sous la forme la plus chétive & la plus méprisable qu'on ait jamais imaginée.

Ayant remarqué que mon Guide, chemin faisant, tenoit dans sa main une coupe de cristal pleine d'une liqueur limpide & éclatante, je m'avisai de lui demander ce que c'étoit. C'est un remède souverain, me répondit la Vérité, qui outre la propriété de guérir toutes les constitutions, a celle de fortifier extrémement les organes de la vue. Je n'en eus pas plûtôt bû quelque peu, qu'à l'instant la confusion & la foiblesse de ma vue, dont je m'étois plaint auparavant, fut tout à coup changée, & je vis les objets à une plus grande distance & plus distinctement. Mon guide souhaita alors que je regardasse le Palais du Plaisir, qui étoit de l'autre côté dans un bas fond. Mais quel ne fut pas mon étonement lorsque je le vis dénué de toute sa magnificence, suspendu en l'air, exposé au moindre mouvement, sans apui, & tous les environs qui m'avoient paru une campagne délicieuse & bien arosée, n'étoient plus qu'un horrible désert. La Divinité du pays elle même me parut toute ridée & d'une laideur afreuse, assise dans un coin obscur, pâle, tremblante, acompa-

gnée ſeulement d'un petit nombre de ſes compagnons & de ſes Adorateurs; ils reſſembloient à des furies ſe reprochant les uns aux autres leurs maux & ſe déchirant mutuellement avec angoiſſe & déſeſpoir. Je détournai auſſi tôt les yeux d'un ſpectacle ſi rebutant, & je recomandai à mon Guide de m'en éloigner.

Nous fumes joints quelques momens après par une perſone qui paroiſſoit être dans la vigueur de l'âge. Sa compléxion étoit celle qu'on acquiert par le travail; elle avoit un regard fixe & même un peu auſtère, auquel tout le reſte de ſa figure étoit aſſortie; ſa phiſionomie étoit fiére & même un peu ſauvage; ſa démarche avoit l'air ferme & déliberé. Cette jeune perſone, me dit mon Guide, eſt ma proche parente; elle eſt fille du génie de la contemplation & de la liberté; elle ſe nomme *Réſolution*; ſon caractère eſt composé de celui de ſes parens; car le feu de ſa mére eſt temperé en elle par le ſang froid de ſon pére. Sa préſence m'inſpira un nouveau courage, enſorte que je me trouvai diſpoſé à vaincre gaiement & avec vigueur les dificultés qui me reſtoient encore.

A la vérité je crus que je manquerois tout à fait le but, à la vue d'un rocher afreux

afreux que je m'imaginois devoir néceſſairement gravir. A nôtre arivée je le trouvai ſi eſcarpé & ſi gliſſant que je reculois autant que j'avançois. J'apris qu'il habitoit là dans une caverne un monſtre qu'il faloit dompter avant que de parvenir au ſomet; *ayez bon courage*, me dit mon Guide, *le Ciel vous envoera un ſecours ſupérieur*. A peine avoit-il parlé, lorſqu'un monſtre d'une figure hideuſe s'élança vers nous; ſa vue ſeule me remplit d'horreur. Il avoit à la vérité le viſage d'un home; mais plus féroce & plus terrible que ſi c'eut été un lion. Ses yeux lançoient le feu. Une vapeur inſuportable & vénimeuſe ſortoit de ſes narines; ſon mugiſſement reſſembloit à celui des eaux ſouterraines; il étoit armé d'écailles impénétrable; au lieu de mains il avoit des grifes aigues avec leſquelles il déchiroit tous ceux qui l'aprochoient. Il étoit acompagné d'une autre figure d'un viſage pâle; ſes yeux enfoncés rouloient avec furie; ſes cheveux treſſés flotoient ſur ſes épaules; elle avoit dans tous ſes geſtes un air de diſtraction; elle tenoit d'une main un chapelet qu'elle récitoit, & de l'autre une diſcipline enſanglantée; une clé pendoit de ſa ceinture, elle prétendoit s'en ſervir, à ce que m'a-

prit ensuite mon Guide, pour ouvrir & fermer à son gré la porte du Temple de la Vertu & le séjour du bonheur. J'aperçus qu'elle embrassoit tendrement le monstre: Elle se nommoit la *Bigoterie*. A la vue choquante de ce couple je fus saisi d'une terreur panique. Mais la *Résolution* tomba sur le monstre avec sa massue & l'ataqua avec beaucoup de force; cependant je ne pouvois qu'être fort inquiet sur l'événement, car ma compagne étoit si pressée, qu'elle alloit devenir la proie du monstre, si nôtre Guide, qui étoit demeuré spectateur de ce combat, ne nous eut amené fort à propos un puissant secours.

Je crus voir une femme, dont l'extérieur avoit quelque chose de plus majestueux que tout ce que j'avois encore vu: Son front étoit come l'yvoire, ses cheveux avoient l'éclat de l'or; ses yeux brilloient d'une douceur inéfable, mêlée d'un triomphe modeste; ils se fixoient ordinairement sur le Ciel, avec un air de dévotion sublime & sans afectation, come par une sorte de ravissement. Son habillement qui flotoit sur ses épaules & descendoit jusqu'à ses pieds étoit blanc come la neige, ses mouvemens respiroient tout à la fois la sérénité & la crainte. Elle sembloit un ha-

bitant de l'Empirée envoyé ſur la terre pour le ſoulagement des foibles mortels. A ſon aſpect la *Bigoterie* ne pouvant en ſoutenir l'éclat diſparut pour toûjours. Ce pouvoir apartenoit à la *Religion.* Elle portoit avec elle une boëte d'encens le plus pur ; dès qu'elle en eut poſé un peu ſur un autel qui étoit là, il s'en éleva une telle fumée qui obligea bientôt le monſtre à s'enfuir en pouſſant des cris qui ſembloient devoir rompre la voute du Ciel. La fumée qui s'éleva diſſipa la vapeur infecte qu'il avoit exhalée.

Sous mon nouveau Guide & acompagné de ſa ſuite, j'achevai de vaincre les dificultés qui reſtoient encore & j'arivai dans le ſéjour délicieux de la Vertu : Toute la Cour étoit ſi brillante de cet éclat perſonel qui inſpire le reſpect à tous les cœurs, que j'entendois à peine une harmonie raviſſante, dont tout l'édifice ne ceſſoit de rétentir.

EXAMEN

De la Solution du Problème de la Triſſection de l'Angle *donée dans le Journal Helvétique de Décembre* 1765. *page* 153.

Un jeune Payſan, aimant les Mathématiques, & à qui les facultés n'ont permis ni de ſe procurer des Maitres, ni même de prendre le tems qu'il auroit deſiré pouvoir employer tout ſeul à les cultiver, a profité pour cet Examen, des momens de repos que la rigueur de la Saiſon laiſſe prendre aux Laboureurs. Il préſume ſi peu de lui même, qu'il n'expoſe au public cet Examen, que dans l'eſpérance de profiter ci après des erreurs où il a pû tomber & qu'il ne ſait pas voir.

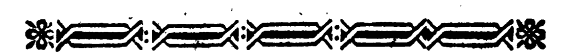
1°. Il ſuit, par l'Analiſe, les opérations que l'Ecolier de 15 ans a faites pour arriver come lui, à la *Diagonale* du rectangle qu'il propoſe. Pour cet éfet faiſant A B $=$ a *la demi ſeconde perpendiculaire.* $\prec$ qu'il conçoit être $=$ à la hauteur du triangle équilateral conſtruit ſur le $\frac{1}{4}$ a $\succ$ eſt $=$ $V\frac{3}{64}$ a l'un des côtés du rectangle. L'autre côté doit être $=$ $\frac{1}{4}$ a,

donc la *Diagonale* $= \sqrt{\frac{3}{64}a^2 \dagger \frac{1}{16}a^2} = \sqrt{\frac{3}{64}a^2 \dagger \frac{4}{64}a^2} = \sqrt{\frac{3 \dagger 4}{64} \dagger a^2} = \sqrt{\frac{7}{64}a^2} = a\frac{\sqrt{7}}{8}$.

2°. Après avoir ainsi établi la formule de la *Diagonale* que l'Ecolier done pour être $= \frac{1}{3}$ a. il compare ces deux grandeurs en les suposant égales par cette équation $a\frac{\sqrt{7}}{8} = \frac{1}{3}a$, & sur laquelle il fait les opérations suivantes qui ne peuvent changer le raport de ses Membres 1°. multiplier par 8.' 2°. par 3. pour avoir $a\sqrt{7} = \frac{8}{3}a$ & $3a\sqrt{7} = 8a$. 3°. quarrer les deux membres pour faire disparoître $\sqrt{\ }$ trouve $63a^2 = 64a^2$ 4°. divise par a^2 Le quotient est $63 = 64$. & 5°. extrait la racine quarrée pour avoir $\sqrt{63} = 8$. Le même raport se prouve encore en substituant dans la formule de la *Diagonale* $a\frac{\sqrt{7}}{8}$ le nombre 24. qui la transforme $\frac{24\sqrt{7}}{8} = \sqrt{24 \dagger 24 \dagger 7}$.

$\sqrt{\frac{4032}{64}} = \sqrt{\frac{1}{63}}$ $\sqrt{63}$. Le $\frac{1}{3}$ a sera 8. d'où le Paysan conclut que la *Diagonale* est plus courte que le $\frac{1}{3}$ a $=$ A B. & cela dans le raport de 63 à 64 & qu'ainsi le Problème de la *Trisection de l'Angle* n'est pas résolu.

MONTAGNES.



CHLOE' ET LE PAPILLON.

Sous un Ciel ferein & tranquile,
Au fein d'un champêtre féjour,
Loin des vains plaifirs de la ville,
Et loin des piéges de l'amour,
CHLOE', naïve, jeune & belle,
Voyoit couler fes jours heureux,
Auffi beaux auffi fimples qu'elle:
Là, derobée à tous les yeux
Par les foins d'une tendre Mére,
CHLOE', fans defirs, fans regrets,
Refpiroit un air falutaire
A fes mœurs come à fes atraits.
Le vif éc'at qui la colore
N'eft que le tein de la pudeur;
Son oreille n'a point encore
Gouté le poifon enchanteur
Des foupirs, des tendres alarmes;
Elle ignore qu'elle ait un cœur,
Et foupçone à peine fes charmes.
Seule dans le fond d'un bofquet,
Près du criftal d'une onde pure,
Elle affortiffoit un bouquet,
Pour en compofer fa parure;

La belle, d'un air enfantin,
Comparoit avec avantage
Le lys & la rose à son tein
Et sourioit à son image.

Un Papillon au même instant,
Déployoit ses ailes legéres,
Et de ses ardeurs passagéres
Promenoit l'homage inconstant;
Tout l'atire, & rien ne l'arête:
Il parcourt d'un air de conquéte
Tous les apas de chaque fleur:
Ici son audace indiscréte
De la timide violette
Caresse la vive fraicheur;
Là, du sein de la tubereuse
Sa témérité plus heureuse
Presse l'orgueilleuse blancheur;
Aussi tôt d'une aile infidèle
Il court à la rose nouvelle;
Il baise son bouton naissant,
Et, toûjours brillant & frivole;
Il paroit, jouit & s'envole.

CHLOE' voit l'insecte éclatant:
Et sa parure étincelante
D'azur, de pourpre & de rubis,
Enchante ses yeux éblouis:

Sa petite ame impatiente
Brule aussi tôt de s'en saisir ;
Dans le vif transport qui l'agite,
De son jeune sein qui palpite
S'echape son prémier soupir.

Aussi legére que les graces,
Du rival errant du Zéphir
Elle poursuit long-tems les traces :
Souvent dans son vol incertain
Il s'arête : La Nimphe agile
Acourt, le guéte, etend la main ;
Mais le superbe volatille
Dans les airs s'élance soudain.
Tour à tour flatée & trompée,
Elle suit sa proie échapée ;
L'infidèle se fixe enfin
Sur la belle & pâle jonquille ;
On diroit que la tendre fleur
Ranime au gré de son vainqueur
Le foible éclat dont elle brille :
Du triomphe il goute le prix :
CHLOE' vole, aproche, il est pris.

S'agitant, débatant de l'aile,
Pour briser sa captivité :
Rendez moi, dit-il à la belle,
Ah ! rendez moi la liberté :

Rougissez de vôtre victoire :
Qu'atendez vous de mes liens ?
Mes aîles sont toute ma gloire ;
Quelque éclat, voilà tous mes biens ;
Eblouir est ma destinée ;
Je vis sans projet, sans amour,
Et mon éxistance bornée
N'est que l'amusement d'un jour.

A ces mots la Nimphe ingénue
S'atendrit pour son beau captif :
Le trouble de son ame émue
Favorse le fugitif :
Il s'échape : CHLOE' soupire :
Sur les boucles de ses cheveux
Balançant son vol amoureux ;
Voici ce qu'il ose lui dire :

Seule en ces lieux vous respirez,
CHLOE, la paix & l'innocence,
Bientôt, loin des jeux de l'enfance,
Dans le monde vous brillerez.
C'est là que vous rencontrerez
Un être frivole, infidèle,
Et paré de mille couleurs :
Il voltige de belle en belle,
Ainsi que moi de fleur en fleur,
Et je suis en tout son modèle.
Ah ! si vous laissant éblouir,

Vous brulez un jour de jouir
De cette nouvelle victoire,
D'une si folle ambition,
CHLOE', qu'elle sera la gloire ?
Vous aurez pris un Papillon.

LE SOIR

LE Soleil fournit sa carriére
Le tems conduit son char ardent;
Et dans des torrens de lumiére
Le précipite à l'Occident.
Sur les nuages qu'il colore
Quelque tems il se reproduit,
Dans les flots azurés qu'il dore,
Il ralume le jour qui fuit.
La vapeur legére & fluide
Que rassemble un air temperé
Va bientôt de la terre aride
Rafraichir le sein altere;
Des roses qu'il a ranimées,
Zéphir embelit les couleurs,
Et de ses aîles parfumées
Répand les plus douces odeurs.
Dans le loing-tain, j'ai vû LIZETTE;
Elle raméne son troupeau;

Ah ! courons vîte, à sa houlette
Atacher un ruban nouveau :
Que d'une guirlande nouvelle
Ma main courone ses cheveux,
Et qu'elle lise dans mes yeux
Le plaisir de la voir si belle.
Mais les oiseaux, par leurs concerts
Cessent de rompre le silence,
L'ombre descend, la nuit s'avance
En planant sur le champ des airs.
Déja sur ses aîles legeres
Morphée assure le repos,
Dieu charmant suspend les travaux !
Endors les Epoux & les Meres,
Mais ne verse point de pavots
Sur les yeux des jeunes Bergéres.
De la nuit l'Astre radieux
Effleure l'onde qu'il éclaire,
Et sur l'Océan ténébreux
Fait jouer sa foible lumiére ;
Les rayons du Globe argenté
Tombent & pénétrent les ombres,
Les feux pâles, les clartés sombres,
Favorisent la liberté.
Du Rossignol la voix brillante
Elève les sons enchanteurs
Au sein du plaisir, il le chante.
Tandis que ses accens flateurs

Charment mon ame impatiente,
Echapée aux regards jaloux,
LIZETTE arive au rendez vous :
Aimable Fils de CYTHERE'E
Viens ajouter à la durée,
De ce delicieux moment;
Que dans sa course imperceptible
Le tems coule plus lentement
Pour prolonger le sentiment
Dont un cœur tendre est susceptible;
Mais la molesse, où tu nous plonges
Someil suspendra ce plaisir,
Dans des tableaux vrais, que les songes
Me le retracent à loisir;
Puissai je au moins, dans ton empire,
Près de LIZETTE soupirer,
La voir dans mes bras, l'adorer
Et l'éveiller pour le lui dire!

****

ROMANCE NOUVELLE.

Vous qui causez mon martire,
Vous, dont les traits enchanteurs,
Du beau feu que je respire
Furent les prémiers Auteurs;
A ce Dieu qui vous caresse,
Vous avez trop résisté:

Cessez de fuir la tendresse;
Elle ajoute à la beauté.
C'est pour vous que je respire;
Peut-il être un sort plus doux ?
Chaque fois que je soupire,
Ma LUCELLE, c'est pour vous.
Plein de vôtre seule image,
Elle entretient mon ardeur:
Vous adorer, sans partage,
Est désormais mon bonheur.
Pour vous, ma flame est extrême,
Rien n'arrétera son cours:
Malgré moi, malgré vous même,
Je vous aimerai toûjours.
Et si vôtre cœur rebelle
Ne peut se laisser fléchir;
Vous saurez bientôt, LUCELLE,
Come un Amant fait mourir.

LOGOGRIPHES (*)

JE suis le char flotant d'une beauté chérie
Dont la courone même est souvent embélie

(*) *L'Auteur a voulu s'exercer à remplir les mêmes conditions, imposées à celui des Logogriphes inserés dans le Journal de Novembre.*

Mes diverses couleurs enchantent les regards
Et me font admirer des amateurs des arts.
Faut-il, ami Lecteur, t'en dire davantage ?
Je peux de la chaleur garantir ton visage;
Je suis l'arme d'un Indien;
J'ofre le chantre d'Arcadie;
Je suis Ville de Picardie ;
Dans un âge avancé l'on me prend pour soutien;
Je deviens inutile au fort de la tempête;
Si ce n'est point asses cherche moi dans ta tête.

SECOND.

En vain pour découvrir mon être,
Chercheroit-on dans les Cités,
Ce n'est point dans ces lieux où l'on me voit paroitre,
Je chéris les réduits les plus inhabités.
Si l'on veut maintenant faire mon Analise,
De la chaste Déesse l'on trouve l'instrument;
Le métal amoureux de la Fille d'Acrise;
Un corps que le Nocher évite prudemment;
Un atribut de la richesse;
Et le beau jour qui doit t'unir à ta Maitesse.

TROISIEME.

Jadis aux Champs de Mars j'étois très nécessaire
Des plus braves Guerriers j'acompagnois les pas,
Et Pelé's autrefois m'accepta de Pallas.

Si ce début n'a point de quoi te satisfaire,
Je présente l'endroit le plus bas des Vaisseaux ;
Une lente Monture ; un Ton dans la Musique ;
Une Abaye en France ; un Oiseau domestique ;
Un sauvage Animal ; enfin un amas d'eaux.

QUATRIEME.

On me done très aisément ;
Il est vrai que je suis de peu de conséquence.
Je contiens un beau titre en France ;
Un signe de plaisir, & deux notes de chant ;
Si tu veux, cher Lecteur, me prendre toute entière,
La chose est très aisée, ouvre ta tabatière.

CINQUIEME.

Des lieux où je parois je chasse la tristesse ;
Mon seul but est de divertir ;
Coupez moi tête & queue & je vais vous ofrir
L'Arme du Dieu de la tendresse.

SIXIEME.

Je suis un composé de mile Etres divers
Mets ma tête à mes piés, j'habite les Enfers.

Le mot du Logogriphe du mois dernier est LIVRE. On y trouve *Levi*, *lire*, *rive*, *vil*, *ire*, *ivre*, *ver*, *vie*, *re*, *il*, *lier*, *Lire*, *lie*.

TABLE.

DESCRIPTION du Deuil d'une Famille à la mort d'un Pere. 99
Remarques critiques sur un Ouvrage moderne rangé par ordre alphabétique.
Catéchisme Chinois. 105
*Lettre de Mad. de L*** à M. T.* 136
*Autre Lettre de Mad. de L*** à M. de S. L***.* 141
Autre Lettre au même. 144
Avertissement sur deux grands Globes, l'un terrestre & l'autre céleste, dessinés à la main. 146
Avis concernant le Corps complet des Mémoires de l'Acad. Royale des Sciences. 177
Le Temple de la Vertu. 184
Examen de la Solution ou Probléme de la Trisection de l'Angle, donée dans le mois de Janvier. 196
Chloé & le Papillon. 198
Le Soir. 202
Romance nouvelle. 204
Loggriphes. 205

JOURNAL HELVETIQUE
OU
RECUEIL
DE
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE CHOISIE;

De Poësie; de Traits d'Histoire ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intèressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

MARS 1766.

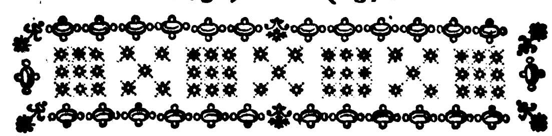


NEUCHATEL

DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.



MDCCLXVI.



JOURNAL HELVETIQUE.

MARS 1766.

REMARQUES

Sur un Ouvrage rangé par ordre alphabétique, dont plusieurs Articles éxigent d'être relevés, pour l'avantage des Mœurs & la vérité de l'Histoire éclésiastique & profane.

CATECHISME CHINOIS.

QUATRIEME ENTRETIEN.

Le quatriéme Entretien a pour objet le Culte que l'on doit à Dieu. Le Prince tombe d'acord qu'il en faut un. *Je suis*, dit-il, *que Dieu n'a nul besoin de nos Sa-*

crifices ni de nos Priéres, mais nous avons besoin de lui en faire; son culte n'est pas établi pour lui, mais pour nous. A merveille: Il reste seulement une petite dificulté à éclaircir: Ce culte a t il dû être abandoné au caprice des Peuples ou des Particuliers? N'étoit il pas convenable, nécessaire même, que Dieu daignat nous aprendre la maniére dont il vouloit être honoré? On répondra sans doute, que la Raison nous en instruit sufisamment. Pourquoi donc cette Raison, que tous les Peuples ont fait profession d'écouter, leur a t-elle inspiré ces cultes insensés dont nôtre Auteur fait une si laide peinture & une censure si amére? Voilà une discussion que nôtre Philosophe auroit dû faire, & il est étônant qu'il l'ait passée sous silence.

Le Prince, en parlant des Priéres, tourne en ridicule le sens figuré des Psaumes, dont l'Eglise Chrêtienne a conservé l'usage. Il traduit burlesquement le ℣. 16. du Psaume LXVIII. C'est la méthode ordinaire de nôtre Auteur. Ce verset, dans le texte original, a un sens fort simple. Le Psalmiste dit, que *la Moutagne sur laquelle le Seigneur daigne habiter l'emporte sur les montagnes les plus fertiles; que celles ci ne peuvent lui être comparées.* Ce n'est pas sa faute si les Septante, que la version vul-

gate des Pſaumes a ſuivis, n'ont pas mieux rendu ſa penſée.

Mais, dira-t-on, pourquoi l'Egliſe n'y a-t-elle pas ſubſtitué une verſion plus correcte? Parce qu'elle a jugé, qu'il valoit mieux laiſſer aux Fidèles celle à laquelle ils étoient acoutumés, depuis la naiſſance du Chriſtianiſme, en ſe réſervant le ſoin de leur expliquer ce qu'il y auroit de dificile à comprendre.

Il faut être étrangement préocupé par l'eſprit de contradiction, pour ne pas gouter les figures hardies & pleines de feu dont le ſtile des Ecritures eſt rempli. Les Philoſophes, avec leur langage froid & compaſſé, inſpireroient-ils jamais au Peuple des idées auſſi nobles, des ſentimens de piété auſſi vifs, que ceux dont la lecture de nos ſaintes Ecritures nous remplit?

Que l'on blame tant que l'on voudra les ſectes de LAOTSE' & du DIEU FO, les Fables débitées par les Bonzes, leurs mortifications éfrayantes; nous n'y prenons aucun intèret. Mais le Docteur Chinois, pour établir la tolerance, poſe des principes aſſez ſinguliers. *La Loi naturelle*, dit-il, *permet à chacun de croire ce qu'il veut, come de ſe nourrir de ce qu'il veut.* Rien de ſi faux que cet axiome. La Loi naturelle

permet-elle a chacun de se nourrir de poisson? Quand cela seroit, Dieu n'est il pas le Maitre de prescrire un Culte aux homes, & suposé qu'il l'ait prescrit, la Loi naturelle permet-elle encore à chacun de n'y pas croire s'il le juge à propos? Par cette maxime générale nôtre Philosophe détruit sa propre Doctrine; il canonise les cultes extravagans du Dieu Fo, les erreurs de Laotse' & toutes les réveries des Bonzes, qu'il vient de réprouver. Sans doute la Loi naturelle permet aux Bonzes, tout come aux Philosophes, de croire ce qui leur plait & de le prêcher à ceux qui voudront les entendre.

Un Prince n'a pas le droit de pendre un de ses Sujets qui n'auroit pas pensé come lui, mais il a le droit d'empêcher les troubles. Ces deux propositions sont à peu près contradictoires. Si ceux qui ne pensent pas come les autres pouvoient se résoudre à se taire, le Prince sans doute n'auroit pas le droit de les faire pendre à cause de leurs sentimens; mais voilà ce qu'ils ne feront jamais. Il faut qu'ils dogmatisent, qu'ils écrivent, qu'ils insultent ceux qui ont de la Religion; qu'ils se donent pour Maitres du genre humain sans mission & malgré les Loix; témoin l'Auteur du *Dictionaire Philosophique.* Et come cette

audace n'eſt propre qu'à aigrir les eſprits, à remplir la Société de diſputes & à cauſer des troubles, il s'enſuit que le Prince, qui a le droit d'empêcher les troubles, a auſſi celui de faire pendre les Philoſophes, qui en ſont les Auteurs. Voyez l'Article *Athées*, *Athéiſme*.

On ne prendra pas la peine de relever la Fable du Roi DAON, ni la maniére dont il convertit ceux qui adoroient des Brochets. Il faut laiſſer les Contes de vieilles aux admirateurs de la nouvelle Philoſophie. Mais ce que le Prince Chinois ajoute ſur ceux qui prédiſent l'avenir, mérite atention: *Ce ſont des Gens*, dit-il, *qui voient clairement ce qui n'eſt point, car l'avenir n'eſt point*. Par conſéquent ceux qui racontent le paſſé ne ſont pas plus raiſonables; ils voyent clairement ce qui n'eſt plus, car le paſſé n'eſt plus. Si on ne peut point prévoir l'avenir, parce qu'il n'eſt point encore, Dieu lui même ne le voit point & ſes lumiéres ſont auſſi courtes que les nôtres. S'il le prévoit il le peut révéler aux homes & alors ceux ci le peuvent prédire.

Le Prince tourne en ridicule ceux qui vont de ville en ville débiter leurs réveries come les Charlatans vendent leurs drogues. A la bone heure; mais il y a des

Charlatans de plusieurs espéces: Ceux qui, sans sortir de leur cabinet débitent leurs réveries dans des livres, qui les répétent sous mille formes diférentes, qui non contens de copier les autres se copient encore eux mêmes, & donent leurs contradictions éternelles pour des Découvertes Philosophiques, ne sont certainement pas les moins ridicules.

Quelle honte pour l'esprit humain, continue t il, *que de petites Nations pensent que la vrité n'est que pour elles, & que le vaste Empire de la Chine est livre à l'erreur! L'Etre Eternel ne seroit-il que le Dieu de l'Isle Formose ou de l'Isle Bornéo? Abandoneroit il le reste de l'Univers.* Disons plûtôt quelle honte pour l'esprit humain, que des Philosophes qui raisonent si pitoiablement, soient encore écoutés! L'Etre Eternel est le Dieu des Américains, des Négres, des Siamois, des Indiens, des Tartares, des Lapons, tout come des Chinois; penserons nous que ces Peuples divers, en adorant des Idoles, des Fétiches, des Animaux, des Lamas, en suivant les réveries des Talapoins, des Bramines, du Dieu FO, & de LAOKIUN soient dans l'erreur? Non sans doute: *Dieu est le pére de tous les homes*; pourquoi n'auroit il pas éclairé les Talapoins & les Bonzes come

les Lettrés Chinois ? On est a plaindre quand on est réduit a réfuter de pareils raisonemens.

CINQUIEME ENTRETIEN.

Le Docteur Chinois parlant à son Elève des devoirs d'un Roi à l'égard de ses Sujets, les réduit à être juste & bienfaisant ; cela est un peu général ; il remet sans doute à un autre tems des instructions plus détaillées. Le Prince déclame contre la multitude des Femmes, des Concubines, des Eunuques dont les Souverains Asiatiques peuplent leurs Palais ; il déclare qu'une douzaine de Femmes lui sufira : Cela est modeste. Mais s'il en faut autant à chacun de ses Sujets, où les ira-t-on chercher ?

La manie de faire des Eunuques est un outrage à la nature humaine ; on n'en disconvient pas. Mais quelle rélation y a-t-il entre cet abus & le célibat volontaire des Ecléſiastiques, objet des déclamations éternelles de nos graves Philosophes ? *C'est*, disent-ils, *une plaisante maniere d'adorer Dieu de le priver d'Adorateurs.* Sur ce principe on ne doit pas seulement condanner au mariage les Ecléſiastiques, mais tous les Célibataires en

général. C'eſt un déſordre afreux, par éxemple, de ne pas marier tous les Soldats: Voilà d'un prémier article & dans le ſeul Royaume de France, deux ou trois cents mille homes, qui au lieu de ſervir le genre humain donent l'éxemple d'anéantir le genre humain. Nos ſages Réformateurs ſont obligés en conſcience de faire des Répréſentations là deſſus au Gouvernement. On leur répondra probablement que le métier des armes n'eſt pas compatible avec les embaras d'un mènage, ni avec les ſoins que demande l'éducation des Enfans; mais par malheur l'étude, l'inſtruction des Peuples, les devoirs de charité auxquels un Paſteur doit être conſacré tout entier ne s'acomodent pas mieux du fardeau conjugal que l'on veut impoſer aux Miniſtres de l'Egliſe. Que répondront encore nos habiles Cenſeurs, ſi on leur objecte, qu'eux mêmes pêchent contre leurs leçons; que vivant preſque tous dans le célibat pour leur comodité, ils ont très mauvaiſe grace de condanner cet état? Ils répondront ſans doute, que l'on doit laiſſer à tout le monde la liberté de ſuivre ſon gout & de ſe conduire ſelon ſes inclinations. Pourquoi donc refuſeront-ils aux autres cette même liberté d'entrer, s'ils le veulent, dans un Cloitre & de paſ-

ſer leurs jours dans la continence, lorſqu'ils s'y ſentent apellés? Mais nos Philoſophes ne font jamais de Loix que pour les autres, ils ſe croient toûjours diſpenſés de prêcher d'éxemple.

Après quelques réfléxions aſſés burleſques ſur l'amitié, nos Moraliſtes Chinois parlent de l'amour des Enemis & le jeune Prince en reſtraint beaucoup la pratique. Il ne fait mention que des Enemis contre leſquels on fait la guerre ſous des noms défigurés; il cite les traits de bonté, d'atention, de générofité que les Oficiers François ont éxercées à l'égard des Enemis bleſſés ou priſoniers, qui tomboient entre leurs mains. Ce procédé fait honeur aſſurément à la Nation & à l'humanité en général. Mais le précepte de l'amour des Enemis, que l'on aime mieux atribuer à CONFUCIUS qu'à l'Evangile, ne doit il avoir lieu que dans ces circonſtances? N'eſt-ce pas une dériſion d'en borner l'uſage au ſeul cas où l'on fait la guerre? Somes nous moins obligés de faire du bien à ceux de nos Concitoyens qui ſont devenus nos Enemis particuliers, qu'à ceux des Nations qui portent les armes contre nous? Si c'eſt ainſi que l'entend CONFUCIUS, JESUS-CHRIST parle bien diféremment: *Aimez vos Enemis, faites du bien à*

ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent & vous calomnient (*).

Nous souhaiterions encore de savoir si ces Chinois, que l'on nous peint si vertueux, traiteroient les Enemis pris à la guerre, come les François ont traité les Oficiers Hanovriens ou Prussiens blessés? Quand les Chinois nous auront doné l'éxemple de ces mœurs sociales & douces, dont nous somes redevables à l'Evangile, alors on poura blamer les Ocidentaux de ne pas rendre justice aux Vertus Chinoises. En atendant nous continuerons de nous récrier contre la maniére de raisoner de nôtre Auteur: Les François sont le plus humain de tous les Peuples envers leurs Enemis, donc il ont tort de supofer que les Chinois ne conoissent pas la vraie vertu. Il n'y a que des Philosophes en délire qui puissent argumenter de cette maniére: Les Chinois même n'ont jamais raisoné si mal.

SIXIEME ENTRETIEN.

Cet Entretien roule encore sur les vertus. L'on fait dire au Docteur Chinois qu'il n'y a de véritables vertus que celles qui sont utiles à la Société, la fidélité,

---

(*) Matt. V. ℣. 44.

la magnanimité, la bienfaisance, la tolerance. Cela est d'une fausseté palpable ; on apelle acte de vertu toutes les actions louables; or n'est-il pas louable de rendre à Dieu l'honeur & le culte qui lui est dû, de réprimer les apétits dérèglés de nôtre corps, de tenir en bride l'amour propre, & en général toutes les passions de l'Ame? *La prudence*, dit on, *& la tempérance sont des préceptes de politique & de santé.* Soit. Qu'entend on ici par politique? N'a-t-elle aucun raport à la Société? Un home réligieux, sage, modeste, tempérant, n'est-il pas d'un plus agréable comerce qu'un fat, un étourdi, un débauché? Le prémier n'est-il pas ordinairement plus empressé à servir le prochain que le second? Toutes les vertus tendent donc au bien de la Société & y contribuent. Nôtre Auteur le reconoitra bientôt lui même, en avouant que l'humilité est une vertu, quoi qu'elle ne regarde pas directement le Prochain?

Sous le masque du Docteur Chinois, nôtre Philosophe déplore l'oubli d'une ancienne vertu, l'hospitalité: La pernicieuse institution des Cabarets vient, dit-il, des Sauvages de l'Occident. C'est à nous qu'il en veut & à nos mœurs: Le reproche ne sauroit être plus mal fondé. Nous pouvons nous en raporter à l'avis des Nations

étrangéres ; point de Pays au monde où l'on aime mieux voyager qu'en France, où l'on trouve plus de comodité, où l'on soit mieux acueilli & mieux servi.

On peut soutenir même que malgré la multitude & la comodité des Auberges, il n'est aucun Pays de l'Univers où l'hospitalité soit mieux éxercée. Pas un gentil-home de campagne, pas un Curé, pas un honête Bourgeois qui ne se fasse un devoir de recevoir un étranger, sur-tout dans les lieux où l'on sait qu'il n'y a point de cabarets, & si les Chinois en avoient fait l'expérience ils seroient plus équitables que nôtre Auteur.

Il avoue lui même que l'hospitalité éxercée sans précaution & sans prudence seroit sujette à d'étranges abus ; que certains Peuples, qui sont fort mal chez eux, & qui par cette raison aiment à courir, useroient volontiers chez les autres du droit d'hospitalité, sans risquer d'être jamais exposés à rendre la pareille. *L'inconvénient est petit*, ajoute-t-il, *il est aisé d'y remédier en ne recevant que des persones bien recomandées.* Mais quelle foi peut on ajouter à des recomandations venues de cent lieues & d'un Pays où l'on ne conoit persone? Les Avanturiers & les faussaires ne manquent jamais de passeports ni de reco-

mandations ; ils seront les seuls qui jouiront impunément de l'hospitalité & les plus honêtes gens seront les plus exposés à être dupes.

Il ne faut pas se laisser éblouir par ce que nous lisons dans les Anciens sur l'hospitalité. M. GOGUET a très bien montré, qu'elle étoit établie par pure nécessité & au défaut d'autres ressources ; qu'ainsi il n'y a pas lieu d'en faire un mérite aux anciens Peuples. (*) Il seroit à souhaiter que nôtre Auteur eut réfléchi plus murement sur les mœurs anciennes & modernes, ou qu'il eut été plus circonspect dans le jugement qu'il en porte ; il en auroit parlé d'une maniére plus raisonable.

On ne peut qu'aplaudir à la Maxime de CONFUTSE'E : *Reconois les bienfaits par des bienfaits & ne te venge jamais des injures.* Elle est admirable sans doute ; mais il y manque un trait que l'Evangile n'a pas oublié : Pour acomplir toute justice, ce n'est pas assez de rendre le bien pour le bien, & jamais le mal pour le mal ; mais il faut encore rendre le bien pour le mal, *être bienfaisant envers ceux même qui nous haïssent.* Voilà ce que les Peuples d'Occident peuvent oposer, ou plûtôt ajouter à la Morale

(*) *Origine des Loix, des Science & des Arts.* Tome II L. VI. chap. 4.

de CONFUTSE'E, que l'on ſupoſe ſi ſainte, ſi ſage, ſi parfaite.

Pour doner une idée de l'humilité, nôtre Docteur Chinois dit, que c'eſt la modeſtie de l'ame, & non pas l'objection, qu'elle eſt le correctif de l'amour propre, come la modeſtie eſt le correctif de l'orgueil. Admettons la définition. Cette modeſtie de l'Ame eſt ſans doute une vertu ; par conſéquent nôtre Philoſophe a ſoutenu mal à propos, qu'il n'y a de véritables vertus, que celles qui ſont utiles à la Société ; que pour être vertueux il ſufit d'être juſte.. *Voyez le ſecond Entretien.*

Parle-t-on ſérieuſement quand on dit, que les Sages des Siécles anciens n'ont jamais doné une définition aſſez éxacte de l'humilité? J. C. n'en a point doné de définition, mais il en a fait un précepte, qui ne laiſſe point de doute: *Que celui*, dit-il, *qui veut être le prémier & le plus grand devienne le ſerviteur de tous* (*). Il a mieux fait encore, il s'eſt doné lui même pour modéle & il a joint l'éxemple aux leçons. C'eſt ce qu'aucun Philoſophe n'avoit fait avant lui.

On aperçoit aſſez l'afectation de nôtre Auteur

(*) Matt. chap. XX. ✝. 27.

Auteur de vanter la Morale de CONFUTSE'E pour insinuer que l'Evangile ne nous a rien enseigné de plus parfait, on vient de voir le contraire. Ce n'est pas tout. CONFUTSE'E étoit un Philosophe; il avoit passé toute sa vie à étudier & à méditer; il profita des lumiéres de tous les Sages, qui l'avoient précèdés; est-ce un prodige qu'il ait enseigné une Morale plus parfaite que ses Maitres? Mais dans quelle école J. C. avoit il puisé cette Morale si pure, si sainte, si sublime dont il a doné le prémier les leçons & l'éxemple? Voilà surquoi nos Philosophes ne nous ont point encore éclairci.

Nôtre Auteur répete, en finissant, les déclamations qu'il a déja faites ailleurs: *Malheur à un Peuple assez imbécile & assez barbare, pour penser qu'il y a un Dieu pour sa seule Province; c'est un blasphème. Quoi! la Lumiére du Soleil éclaire tous les yeux, & la Lumiére de Dieu n'éclaireroit qu'une petite Nation dans un coin de ce globe! Quelle horreur & quelle sotise! La Divinité parle au cœur de tous les homes, & les liens de charité doivent les unir d'un bout de l'Univers à l'autre.* Il est clair que l'on en veut principalement aux Juifs, parce qu'ils apelloient l'Etre suprême *le*

P

Dieu d'Israël. Mais le ſens de ces paroles ſaute aux yeux. Elles ſignifient le Dieu unique & Souverain qu'ISRAEL adore, pour le diſtinguer des fauſſes Divinités que les autres Nations honoroient. Jamais les Juifs n'ont prétendu que Dieu ne fut point le Souverain Seigneur de tout l'Univers dont ils le croyoient Créateur. Mais enfin il étoit oublié & méconu par tout ailleurs que dans la Judée, & *ſon nom n'étoit glorifié que dans Israël.* C'eſt un fait qu'il eſt inutile de vouloir révoquer en doute. La Divinité parle au cœur de tous les homes, mais la plûpart n'avoient point voulu entendre ſa voix. Les Philoſophes même conſeilloient d'adorer les Dieux populaires. Aujourd'hui encore une infinité de Nations ne conoiſſent point le vrai Dieu & adorent de fauſſes Divinités. Oſerons-nous nier ce fait, ſous prétexte que la Lumiére de Dieu, come celle du Soleil, doit luire à tous les yeux & éclairer tout l'Univers?

Laiſſons de côté les louanges que nôtre Philoſophe done à ſa propre Doctrine, en louant celle du Prince Chinois: Jamais éloges ne furent prodigués plus mal à propos, jamais Catéchiſme ne fut moins propre à rendre un Prince réligieux, ni raiſonable.

RESOLUTIONS D'UNE MERE.

MES Enfans ſont moins à moi peut-être par le don que je leur ai fait de la vie, qu'à la femme mercenaire qui les alaita. C'eſt en prenant le ſoin de leur éducation que je les révendiquerai ſur elle. C'eſt l'éducation qui fondera leur reconoiſſance & mon autorité. Je les éléverai donc.

Je ne les abandonerai point ſans réſerve à l'étranger ni au ſubalterne. Coment l'étranger y prendroit il le même intèrêt que moi? Coment le Subalterne en feroit-il écouté come moi? Si ceux que j'aurai conſtitué les Cenſeurs de la conduite de mon Fils, ſe diſoient au dedans d'eux-mêmes, *aujourd'hui mon Diſciple, demain il ſera mon Maître*; ils éxagéreroient le peu de bien qu'il feroit; s'il faiſoit le mal, ils l'en reprendroient mollement, & ils deviendroient ainſi ſes adulateurs les plus dangereux.

Il feroit à ſouhaiter qu'un enfant fut élevé par ſon Supérieur, & le mien n'a de Supérieur que moi.

C'eſt à moi à lui inſpirer le libre éxercice de ſa raiſon, ſi je veux que ſon ame ne ſe rempliſſe pas d'erreurs & de terreurs, telles que l'home s'en faiſoit à lui même ſous un état de nature imbécile & ſauvage.

Le menſonge eſt toûjours nuiſible. Une erreur d'eſprit ſufit pour corrompre le goût & la morale. Avec une ſeule idée fauſſe, on peut devenir barbare; on arrache les pinceaux de la main du Peintre; on briſe le chef-d'œuvre du Statuaire; on brule un ouvrage de génie; on ſe fait une ame petite & cruelle; le ſentiment de la haine s'étend; celui de la bienveillance ſe reſſerre; on vit en tranſes, & l'on craint de mourir. Les vues étroites d'un Inſtituteur puſillanime ne réduiront pas mon Fils dans cet état, ſi je puis.

Après le libre éxercice de ſa raiſon, un autre principe que je ne ceſſerai de lui recomander, c'eſt la ſincérité avec ſoi même. Tranquile alors ſur les préjugés auxquels nôtre foibleſſe nous expoſe, le voile tomberoit tout à coup, & un trait de lumiére lui montreroit tout l'édifice de ſes idées renverſé, qu'il diroit froidement: Ce que je croyois vrai, étoit faux; ce que j'aimois come bon, étoit mauvais; ce que j'admirois come beau, étoit difor-

me; mais il n'a pas dépendu de moi de voir autrement.

Si la conduite de l'home peut avoir une base solide dans la considération générale, sans laquelle on ne se résout point à vivre; dans l'estime & le respect de soi-même, sans lesquels on n'ose guères en éxiger des autres; dans les notions d'ordre, d'harmonie, d'intèrêt, de bienfaisance & de beauté, auxquelles on n'est pas libre de se refuser, & dont nous portons le germe dans nos cœurs, où il se déploie & se fortifie sans cesse; dans le sentiment de la décence & de l'honeur; dans la sainteté des Loix: Pourquoi apuyerai je la conduite de mes enfans sur des opinions passagéres, qui ne tiendront ni contre l'éxamen de la raison, ni contre le choc des passions plus redoutables encore pour l'erreur que la raison?

Il y a dans la nature de l'home deux principes oposés: L'amour propre qui nous rapelle à nous, & la bienveillance qui nous répand. Si l'un de ces deux ressorts venoit à se briser, on seroit ou méchant jusqu'à la fureur, ou généreux jusqu'à la folie. Je n'aurai point vécu sans expérience pour eux, si je leur aprens à établir un juste raport entre ces deux mobiles de nôtre vie.

C'eſt en les éclairant ſur la valeur réelle des objets, que je mettrai un frein à leur imagination. Si je réuſſis à diſſiper les preſtiges de cette Magicienne, qui embélit la laideur, qui enlaidit la beauté, qui pare le menſonge, qui obſcurcit la vérité, & qui nous joue par des ſpectres qu'elle fait changer de formes & de couleurs, & qu'elle nous montre, quand il lui plait, ils n'auront ni craintes outrées ni deſirs déréglés.

Je ne me ſuis pas promis de leur ôter toutes les fantaiſies; mais j'eſpére que celle de faire des heureux, la ſeule qui puiſſe conſacrer les autres, ſera du nombre des fantaiſies qui leur reſteront. Alors ſi les images du bonheur couvrent les murs de leur ſéjour, ils en jouiront. S'ils ont embéli des jardins, ils s'y promèneront. En quelqu'endroit qu'ils aillent, ils y porteront la ſérénité.

S'ils apellent autour d'eux les Artiſtes, & s'ils en forment de nombreux ateliers; le chant groſſier de celui qui ſe fatigue depuis le lever du Soleil juſqu'à ſon coucher, pour obtenir d'eux un morceau de pain, leur aprendra que le bonheur peut être auſſi à celui qui ſcie le marbre & qui coupe la pierre; que la puiſſance ne done pas la paix de l'ame, & que le travail ne l'ôte pas.

Auront-ils élevé un édifice au fond d'une forêt? Ils ne craindront pas de s'y retirer quelquefois avec eux mêmes, avec l'Ami qui leur dira la vérité, avec l'Ami qui ſaura parler à leur cœur, avec moi.

J'ai le gout des choſes utiles; & ſi je le fais paſſer en eux, des façades, des places publiques, les toucheront moins qu'un amas de fumier ſur lequel ils verront jouer des enfans tout nuds; tandis qu'une Payſane aſſiſe ſur le ſeuil de la chaumiére en tiendra un plus jeune ataché à ſa mammelle, & que des homes bazanés s'ocuperont en maniéres diverſes, de la ſubſiſtance comune.

Ils ſeront moins délicieuſement émus à l'aſpect d'une colonade, que ſi, traverſant un hameau, ils remarquent les épis de la gerbe ſortir par les murs entr'ouverts d'une ferme.

Je veux qu'ils voient la miſére, afin qu'ils y ſoient ſenſibles, & qu'ils ſachent par leur propre expérience, qu'il y a autour d'eux des homes come eux, peut-être plus eſſentiels qu'eux, qui ont à peine de la paille pour ſe coucher, & qui manquent de pain.

Mon Fils, ſi vous voulez conoitre la vérité, ſortez lui dirai-je; répandez vous

dans les diférentes conditions ; voyez les campagnes ; entrez dans une chaumiére, interrogez celui qui l'habite : Ou plûtôt regardez son lit, son pain, sa demeure, son vêtement ; & vous saurez ce que vos flateurs chercheront à vous dérober.

Rapellez vous souvent à vous-même qu'il ne faut qu'un seul home méchant & puissant pour que cent mille autres homes pleurent, gémissent & maudissent leur éxistence.

Que cette espèce de méchans qui bouleversent le globe & qui le tiranisent, sont les vrais Auteurs du blasphème.

Que la nature n'a point fait d'esclaves, & que persone sous le Ciel n'a plus d'autorité qu'elle.

Que l'idée d'esclave a pris naissance dans l'éfusion du sang & au milieu des conquêtes.

Que les homes n'auroient aucun besoin d'être gouvernés, s'ils n'étoient pas méchans ; & que par conséquent le but de toute autorité doit être de les rendre bons.

Que tout sistème de morale, tout ressort politique qui tend à éloigner l'home de l'home est mauvais.

Que si les Souverains sont les seuls homes qui soient demeurés dans l'état de nature, où le ressentiment est l'unique Loi

de celui qu'on ofense, la limite du juſte & de l'injuſte eſt un trait délié qui ſe déplace ou qui diſparoit à l'œil de l'home irrité.

Que la juſtice eſt la prémiére vertu de celui qui comande, & la ſeule qui arrête la plainte de celui qui obéit.

Qu'il eſt beau de ſe ſoumettre ſoi même à la Loi qu'on impoſe, & qu'il n'y a que la néceſſité & la généralité de la Loi qui la faſſent aimer.

Que plus les états ſont bornés, plus l'autorité politique ſe raproche de la puiſſance paternelle.

Que ſi le Souverain a les qualités d'un Souverain, ſes Etats ſeront toûjours aſſez étendus.

Que ſi la vertu d'un particulier peut ſe ſoutenir ſans apui, il n'en eſt pas de même de la vertu d'un Peuple. Qu'il faut récompenſer les gens de mérite, encourager les homes induſtrieux, aprocher de ſoi les uns & les autres.

Qu'il y a par tout des homes de génie, & que c'eſt au Souverain à les faire paroître.

Faites le bien & ſongez que la néceſſité des événemens eſt égale ſur tous.

Soumettez-vous y, & acoutumez-vous à regarder d'un même œil le coup qui

frape l'home & qui le renverſe, & la chute d'un arbre qui briſeroit ſa Statue.

Vous êtes mortel come un autre; & lorſque vous tomberez, un peu de pouſſiére vous couvrira come un autre.

Ne vous promettez point un bonheur ſans mélange; mais faites vous un plan de bienfaiſance que vous opoſiez à celui de la nature qui nous oprime quelquefois. C'eſt ainſi que vous vous éléverez, pour ainſi dire, au deſſus d'elle, par l'excellence d'un ſiſtème qui répare les déſordres du ſien. Vous ſerez heureux le ſoir, ſi vous avez fait plus de bien qu'elle ne vous aura fait de mal. Voilà l'unique moyen de vous réconcilier avec la vie. Coment haïr une éxiſtence qu'on ſe rend douce à ſoi-même par l'utilité dont elle eſt aux autres?

Perſuadez-vous que la vertu eſt tout, & que la vie n'eſt rien; & ſi vous avez de grands talens, vous ſerez un jour compté parmi les Héros.

Raportez tout au dernier moment, à ce moment où la mémoire des faits les plus éclatans ne vaudra pas le ſouvenir d'un verre d'eau préſenté par humanité à celui qui avoit ſoif.

Le cœur de l'home eſt tantôt ſerein & tantôt couvert de nuages: Mais le cœur de l'home de bien, ſemblable au ſpecta-

cle de la nature, eſt toûjours grand & beau, tranquile ou agité.

Songez au danger qu'il y auroit à ſe faire l'idée d'un bonheur qui fut toûjours le même, tandis que la condition de l'home varie ſans ceſſe.

L'habitude de la vertu eſt la ſeule que vous puiſſiez contracter ſans crainte pour l'avenir. Tôt ou tard les autres ſont importunes.

Lorſque la paſſion tombe, la honte, l'ennui, la douleur comencent. Alors on craint de ſe regarder. La vertu ſe voit elle-même toûjours avec complaiſance.

Le Vice & la Vertu travaillent ſourdement en nous. Ils n'y ſont pas oiſifs un moment. Chacun mine de ſon côté. Mais le méchant ne s'ocupe pas à ſe rendre méchant, come l'home de bien à ſe rendre bon. Celui-là eſt lâche dans le parti qu'il a pris; il n'oſe ſe perfectioner. Faites vous un but qui puiſſe être celui de toute vôtre vie.

PORTRAITS.

CAMILLE eſt éfectivement ce que les Auteurs ont imaginé ſouvent, ou plûtôt elle poſſéde un aſſortiment de qualités qu'il étoit au deſſus d'eux d'imaginer. Elle eſt belle, elle eſt généreuſe, elle eſt tendre, ſa converſation en général.... mais je voudrois la décrire en particulier. L'on voit dans ſa perſone les plus juſtes proportions, il y a en elle je ne ſais quoi de gracieux, d'impoſant & qui inſpire un tendre reſpect; le ſon de ſa voix eſt mélodieux; elle ne ſauroit ni remuer les yeux, ni faire le moindre mouvement ſans déployer de nouvelles graces; elle poſſéde preſque toutes les qualités ſans s'apercevoir qu'elle les a déja, ce qui en relève l'éclat. Elle eſt modeſte & ſe défie de ſon jugement, quoiqu'elle ſaiſiſſe toûjours très bien le ſujet ſur lequel elle le porte & qu'elle voie la queſtion dans ſon vrai point de vue. L'orgueil, le préjugé étant étrangers à ſon ame ne ſauroient l'égarer; elle a l'eſprit juſte, & porte par conſéquent un jugement toûjours ſûr. S'il y a des ſujets trop embaraſſés, trop compli-

qués pour l'aimable ſimplicité de ſon ame, ſon ignorance l'embélit. Ce qui caractériſe ſurtout l'eſprit de CAMILLE, c'eſt le gout. Quand elle a le plus parlé ſur un ſujet, on ſent bien qu'elle en pouroit dire d'avantage. Mais en renonçant à la vanité du triomphe, elle ne perſuade que mieux. Elle poſſéde le ſentiment le plus exquis & ce ſentiment reſpire & parle dans tous ſes traits. Eſt elle mélancolique, pouſſe t elle un ſoupir, il n'eſt perſone qui n'en ſoit touché. On demande s'il eſt arivé quelque choſe à CAMILLE, & l'on aprend qu'elle ſoupiroit du malheur d'autrui, ce qui fait qu'on en eſt plus touché encore. Avec la jeuneſſe, les graces & une haute naiſſance CAMILLE embélit toutes les compagnie, & rehauſſe l'éclat des Cours; dès qu'elle paroit tout le monde ſemble par une impulſion naturelle reconoitre ſa ſupériorité. Mais dès qu'elle parle elle met les autres plus à leur aiſe, qu'ils n'ont jamais été. Elle joint à la plus ſcrupuleuſe politeſſe la gaieté la plus aiſée, également éloignée de la réſerve & de la hardieſſe. Toûjours elle eſt familiére ſans baſſeſſe, modeſte ſans timidité & ſans embarras, car c'eſt mal à propos qu'on done quelquefois le nom de modeſtie à la timidité & à l'embaras, qui ne

ſont que des éfets de l'orgueil. Le diſcernement le plus exquis eſt quelquefois ácompagné chez elle d'une aimable rougeur, qui ne ſert qu'à doner à ſes yeux plus d'intelligence & d'éclat; admirable éfet de la véritable ſupériorité. Par ce mérite modeſte elle en impoſe à l'orgueil & arète le torrent de ce langage faſtueux dont les petits eſprits placés dans les hautes conditions de la vie, acablent leurs inférieurs. Tout le monde admire, aime & reſpecte CAMILLE.

FLORE, qui plait à tout le monde, eſt pourtant diférente de l'aimable CAMILLE; la nature a déployé dans CAMILLE les agrémens d'une régularité parfaite, & l'élégance des plus belles proportions. FLORE charme les cœurs par un certain piquant où il n'y a point d'art, par ſes graces négligées & une vivacité, libre à la vérité, mais qu'on ne ſauroit pourtant critiquer. FLORE a quelque choſe d'original, qui lui eſt propre, un charme qu'il n'eſt pas aiſé de décrire. La conoitre & l'aimer ſont une ſeule & même choſe; mais vous ne ſauriez la conoitre par une deſcription. Sa perſone eſt plus touchante que majeſtueuſe, ſes traits, plus expreſſifs que réguliers, & ſes maniéres plaiſent plus parce qu'elles ne ſont aſſujeties à aucune règle,

que parce qu'elles ſont conformes à celles que la coutume a établies. CAMILLE vous rapelle la plus parfaite muſique qui ait jamais été compoſée, & FLORE vous fait ſouvenir de ces ingénieuſes, fantaiſies qu'un habile Muſicien fait tirer de ſon luth. En voyant CAMILIE vous croyez voir une jeune & aimable Reine, & FLORE vous retrace l'idée d'une charmante Dame d'honeur. Vous admirez dans CAMILLE la décence des graces, & dans FLORE le charme atirant des amours. Une ſenſibilité naturelle, une gaieté ſimple & ingénue; la tendreſſe la plus touchante ſont les traits qui carcèriſent FLORE; la jeuneſſe en ſa fleur pare ſon viſage & l'art ſerviroit plûtôt à en ternir l'éclat qu'à l'augmenter. Tandis que CAMILLE vous charme par l'élégance de ſa parure, FLORE enchante par l'aimable négligence de la ſienne. Tels ſont les divers genres de beauté que la nature s'eſt plue à étaler dans CAMILLE & dans FLORE; cependant en montrant au milieu de cette contrariété juſqu'où s'étend ſon pouvoir de plaire, elle a auſſi prouvé que la vérité & la vertu ſont toûjours les mêmes. La générofité & la tendreſſe ſont les qualités dominantes de ces deux perſones, & jamais on ne les poſſèda dans un plus haut degré que FLORE. Elle pouſ-

ſe auſſi ſon atention pour les intèrets d'autrui juſqu'à négliger les ſiens propres ; & quoiqu'elle ſoit capable de ſuporter courageuſement les accidens qui lui ſurviennent, à peine peut-elle ſoutenir les malheurs d'autrui. Elle unit par le plus heureux mélange la ſenſibilité la plus vive avec la gaieté la plus animée, l'une & l'autre ſe peignent dans ſa phiſionomie, dans l'acord le plus ſéduiſant. Tandis que CAMILLE vous inſpire un reſpect qui vous tient à quelque diſtance d'elle, ſans diminuer vôtre admiration, FLORE excite chez vous des deſirs, mais des deſirs épurés : CAMILLE vous repréſente la dignité de DIANE, & FLORE la ſenſibilité de CALISTO. CAMILLE vous éléve preſque à la maniére de ſentir des Anges, & FLORE vous done l'idée délicieuſe de la plus charmante des femmes.

PHORBAS poſſède preſque toutes les qualités eſtimablees, il eſt raiſonable, impartial & conſéquent juſqu'à ſe condanner lui même. C'eſt une règle pour PHORBAS que de faire toûjours ce qui eſt droit ; il eſt vertueux, il l'eſt par principes & il eſt généralement aprouvé. PHORMION eſt noble, aimable, généreux ; il poſſède toutes les vertus ſociales, mais il eſt ſi éloigné

éloigné de penſer qu'il en a quelqu'une ou de les conſiderer come des vertus, qu'il ne les pratique que come des moyens de bonheur. Elles ſont ſi peu chez lui l'éfet du travail ou de l'éfort, qu'il feroit mal à ſon aiſe, s'il s'en écartoit. Ses vertus ont donc une certaine aiſance, une certaine élégance, un air naturel ſi charmant, qu'il ne faut que les voir pour les admirer. Au plus grand mépris de l'argent il joint le plus grand mépris de la prodigalité. Ce qui feroit prodigalité dans un autre eſt générofité dans PHORMION; les règles ordinaires ne ſont pas faites pour les eſprits ſupérieurs. PHORMION aime le plaiſir il s'y entend, il eſt fait pour lui, il en jouit & il l'inſpire. La froideur & l'inſenſibilité, l'amour propre exceſſif & la licence aprennent à ſon école à ſentir, à gouter & à aprouver ces plaiſirs purs & ſublimes dont ils n'avoient pas même eu l'idée. Le vice en ſa préſence a honte de ſa laideur. Que PHORMION eſt aimable! Sa phiſionomie eſt mâle, mais douce; ſes maniéres ſont modeſtes, mais pleines de feu. Jamais ſon viſage ne porta l'empreinte de la foibleſſe, quoiqu'on y découvre celle de la ſenſibilité. Il ſait tirer la quinteſſence du plaiſir de tous les objets qui y ſont pro-

pres, mais il en goûte encore davantage à les ſacrifier à un autre. Son ami eſt il dans la peine? il done volontiers ſa bourſe pour l'en tirer; eſt-il en danger? il expoſera avec plus de ſatisfaction encore ſa vie pour le défendre. Que ces traits ſont aimables & touchans, mais qu'il me ſoit encore permis d'ajouter que PHORMION eſt judicieux & qu'il l'eſt au plus haut degré. Les mêmes principes qui guident ſon gout juſqu'à la préciſion de chaque plaiſir, ſemblent auſſi diriger ſa raiſon juſqu'à la plus ſbrupuleuſe éxactitude dans la recherche de la vérité. Il ſemble que la nature en formant PHORMION, ait voulu montrer un home ſouverainement aimable, & préſenter le tableau de ce bonheur qui acompagne la vertu, qui eſt ſon ouvrage. PHORBAS conſidére PHORMION & il voit qu'il a été fait pour être vertueux, & qu'il ne peut pas être autrement. Il le voit & quelque droit que ſoit ſon cœur, il ne peut s'empêcher de ſentir ſon infériorité en ſe comparant avec lui. Il eſt juſte, mais il n'à jamais ſenti ce plaiſir délicieux qu'il y a à être plus que juſte. Il trouve qu'il eſt au deſſous de lui de s'écarter des règles de l'ordre, mais il n'a jamais ſenti les charmes de la délicateſſe, les rafinemens exquis de la généroſité, le plaiſir infini qu'il y a à

faire ce qui est grand par excellence. Il est vrai, qu'il va au devant des souhaits de ses amis, & qu'il les satisfait fut-ce même à ses dépens; mais il ne jouit pas de cette vertu; son penchant naturel ne l'y porte pas; il n'est donc pas heureux à proportion de son mérite, & ne sauroit se faire aprouver à proportion de ce qu'il vaut. PHORBAS est vertùeux par raison & par réfléxion, PHORMION doit sa vertu à la trempe & à l'élévation de son ame; la vertu de PHORBAS est plus méritoire, celle de PHORMION plus atirante.

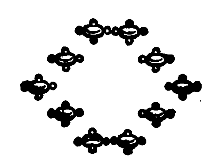
Il est un certain Auteur qui ofre continuellement des paradoxes à mon esprit; je ne saurois dire en quoi il excelle ou à me charmer ou à me blesser; je ne sais si je dois l'apeller le prémier ou le dernier des Ecrivains; je crois même qu'il n'y a persone qui n'y soit aussi embarassé que moi; car il a écrit des ouvrages qui ont assez de mérite pour être recherchés de tout le monde, & aussi assez de défauts pour être rejetés de tous. Sa plus grande gloire est d'avoir été condamné par des gens sensés, & aplaudi par des femmes sensibles; les prémiers en éfet sont aussi ignorans dans les mouvemens du cœur, que les autres le sont dans l'art du raisonement. Dans plusieurs

ocafions, c'eſt l'obſervateur de la nature humaine le plus fin & le plus délicat que j'aie rencontré ; ſes ſentimens ſont quelquefois juſtes & pleins de fineſſe ; ſa fineſſe dégénére ſouvent en puérilités & ſa juſteſſe en dégout. Il ne s'arrête pas uniquement à ces diſtinctions fines & touchantes que la conception de quelques homes ne ſauroit ſaiſir. Il s'abaiſſe encore à diverſes petites circonſtances de ſociété qui ne ſauroient avoir d'atrait que pour une nourice. Cet Ecrivain poſſède à un degré ſupérieur la délicateſſe & la raiſon, mais il n'a point aſſez de jugement pour diriger ces qualités. Il manque de gout. De là viennent les erreurs dans leſquelles il tombe lorſqu'il parle de ces matiéres. L'on ſent même alors clairement, que ni la nature, ni l'éducation ne lui ont doné cette eſpèce de tact qui eſt ſi néceſſaire dans de pareilles entrepriſes ; ſon eſprit eſt confus & borné, il manque d'étendue, de liberté & pour tout dire en un mot, de gout ; ſes gens du monde ſont débauchés juſqu'à l'excès ; ſes femmess ſont d'un ridicule outré ſoit dans le bien, ſoit dans le mal ; il y a des morceaux de lui, où l'on trouve la délicateſſe la plus exquiſe & la plus relevée, je dirois preſque céleſte. Il y en a auſſi qui ſont pleins de gaieté & de l'enjouement

le plus aisé; mais on s'aperçoit cependant bientôt que l'Auteur n'est pas un maitre; on est choqué de tems en tems des défauts, de la pesanteur & des écarts qu'on y trouve, & vous êtes faché de ce qu'il ne vous plait pas davantage ou moins.

Est ce là le jeune ESCHILE qui entre? Non.....c'est lui, c'est sa figure; cependant ce n'est pas son air. Oui ma foi, maintenant qu'il aproche d'avantage, je le reconois.... mais.... qu'elle métamorp hose! à quoi ressemble t il le pauvre enfant! L'année derniére il étoit encore si timide, si modeste, si docile! avec quel plaisir ne l'encourageoit-on pas! Coment se peut-il qu'en quelques mois il soit si changé? Mon cher ESCHILE, j'en suis, blessé c'est à dire pour vous. Quoi donc! ne me reconoissez vous pas? Ah! fort bien; vous avez acquis de faux airs, & vous voilà sur le qui vive; n'est ce pas? Je ne veux pas en rire, cependant j'en ai beaucup d'envie; & cela me divertit. Quoi! vous fat! vous saluez aussi la Comtesse! ma foi je rirai. Mais il vous manque encore la derniére main: vous roidissez vôtre cou, vous regardez ça & là, enfin vous faites l'agréable très désagréablement. Soyez sûr que si vous n'imitez pas mieux vôtre modéle,

vous ferez très ridicule. Ah? le voici .. tenez jeûne ESCHILE, considérez DORIMON : Voyez s'il n'est pas come dans une balançoire. Voilà ce qui s'apelle un fat; il vous joueroit par dessous jambe. Examinez combien sa parure est élégante sans être magnifique, & à quel point elle lui sied! Il ne craint ni de la chifoner, ni de se déranger lui même. DORIMON est un fat complet, mais du moins je m'en amuse; croyez moi ce sont les ridicules manqués qui déplaisent le plus.





LE PETIT MAITRE

Près du sexe tu vins, tu vis & tu vainquis ;
Que te manque-t il donc ? Allons, saute Marquis !

REGNARD.

QU'EST CE QU'UN PETIT MAITRE ? C'est un home entêté de lui-même faute de mérite, ridicule par sistème, étourdi par tempérammen, fou par choix, quelque fois amusant, souvent libertin par vanité, toûjours singe. Il réunit les contraires. Grossier & poli, insinuant & brusque, naturel & afecté, vif & doux, il est tantôt haut, tantôt bas. J'en ai vu un, qui en embrassant ses Amis leur donoit des coups de poing & leur faisoit mille caresses, se jettoit à leur cou come s'il alloit les étouffer, les quitoit sans adieu, revenoit en siflant, & disparoissoit une seconde fois en chantant.

Le Petit-Maître n'a point de caractère décidé. Une extrême fatuité est ce qu'il y a de plus uniforme en lui. C'est sa qualité cardinale, elle ne le quite point.

dès qu'une fois elle s'eſt emparée de lui. C'eſt quelque choſe d'aſſez plaiſant que de voir cinq à ſix Petits Maitres enſemble, faire un conflict d'impertinences. Ils tâchent de renchérir les uns ſur les autres. Celui-ci fait une grimace nouvelle, celui-là veut primer par un maintien groteſque, celui-là ſe diſtinguer par une phraſe néologique d'une nouvelle eſpèce, un autre, briller en ouvrant ſa tabatiére avec une gentilleſſe *inouïe*, le cinquiéme les égaler en graſſayant, & le ſixiéme les éfacer tous par l'ingénieuſe invention d'une mode extravagante ; car les modes ſont ſurtout de leur reſſort. Après cette belle ouverture ils ſe ſéparent. Ils vont chacun de leur côté travailler à l'éxécution & à la perfection de ce plan admirable. L'un s'enferme quelques heures avec ſa Brodeuſe, l'autre une ſemaine avec ſon Tailleur. Tous s'épuiſent en méditations ſérieuſes, & font des éforts héroïques d'imagination, pour doner à cette nouveauté l'empreinte de leur génie & de leur gout. Après ce pénible travail, ils ſe revoient, s'admirent d'abord, puis ſe critiquent, & finiſſent par ſe féliciter eux-mêmes de *l'élégance ſupérieure* de leur ajuſtement. On en eſt ſurpris ; cet étonement eſt pour eux admi-

ration. On en rit ; c'eſt la marque d'une aprobation gracieuſe.

L'amour propre domine le Petit-Maître, la bagatelle l'amuſe, le bon-ſens l'ennuie, le vrai l'excède. Un air évaporé fait toutes ſes graces ; ſon toupet ſes plus chéres amours ; le ſingulier, ſon mérite ; les riens ſa converſation. On pourroit définir la Petite-Maitreſſe, l'art de dire des riens, de faire des riens & de n'être rien. Le Petit-Maître n'eſt bon qu'à ſervir de jouet aux gens ſenſés. Eſt-il en compagnie ? Il comence par ſe ſaiſir de la converſation, il parle de tout, il fait tout, il décide de tout. Il ſaute d'un propos à un autre le plus legérement du monde. En un quart d'heure mille ſujets diférens, & ſur chaque ſujet mille ſotiſes. Après avoir bien jaſé & tiraniſé les oreilles & la langue des autres, on eſt bien ſurpris de voir qu'on n'a rien retenu de ce qu'il a dit.

Quel métier, que d'être toûjours ocupé à outrer le ridicule, à ſe doner en ſpectacle au public, à préſider aux toilettes, à traiter le frivole come le ſérieux, & le ſérieux come le frivole ; à ſe farder come une coquette, à s'encenſer ſoi même, à courir après les plaiſirs ! Car voilà la vie d'un Petit-Maître, François s'entend, car les nôtres n'en ſont, ne leur en déplaiſe,

que d'affez mauvaifes copies. Pour être Petit-Maître avoué par ceux qui entendent toutes les règles de l'art, il faut quelque chofe de plus que de careffer d'un ris nigaud toutes fes phrafes, d'être frifé à la carpe, de porter un furtout à l'Angloife, & de prononcer le WESAIR, L'ALLAIR, WIKTAMBAIR, & WOLFAMBUTELL; tant il eft vrai que fortir de fon naturel c'eft fe ridiculifer foi même.

„ La Petite Maitrife n'eft point ce qu'on „ imagine comunément, me difoit un „ jour un de fes plus dignes foutiens. Elle „ eft à proprement parler l'art de mettre „ habilement en œuvre tout fon mérite „ pour parvenir à être aimé, de dévelo„ per tous fes talens pour la galanterie. „ C'eft une fcience, qui a fes principes, „ fa langue, fes vues particulières. Que „ les femmes deviennent raifonables, le „ Petit Maitre ne fera plus de mife. C'eft „ vous dire que fon règne ne finira pas „ fi-tôt.

„ Eft-on Petit-Maître? On fe tire de „ la foule, on tient à un corps, on a un „ titre, on brille. On n'a pas le *Dif-„ gracieux* d'être confondu avec un tas „ de fots. Il y a quelques années que „ je penfois, moi, come le refte des ho„ mes. Mon allure étoit des plus unies,

„ Qui m'avoit vû une fois m'avoit assés
„ vû. J'en comptois sur le vieux ton,
„ on me *Crualisoit*. Les choses ont bien
„ changé. Je suis aujourd'hui plus heu-
„ reux, non que je veuille me doner pour
„ home à bones fortunes; mais sans va-
„ nité, je n'ai plus besoin de soupirer.
„ Je suis acablé, étoufé, inondé de fa-
„ veurs. Je n'y pouvois presque plus
„ tenir, quand je partis de *Paris*, & à
„ dire vrai, je regarde le voyage que je
„ fais come un tems de répit. Jugez en:
„ Je ne pouvois avoir de préférence mar-
„ quée pour une femme, que je n'en dé-
„ sespérasse cinquante, & je suis bon de
„ mon naturel.

„ Le titre de Petit-Maître est un Passe-
„ port à l'oubli des bienséances. Ces bien-
„ séances sont si génantes, & nous ai-
„ mons si peu à être génés! Quelqu'un
„ a-t-il afiché la Petite Maitrise? On lui
„ pardone le ton haut, les maniéres brus-
„ ques, l'inconstance & l'indiscrètion. On
„ lui permet de draper les femmes en pré-
„ sence des femmes mêmes. Nous par-
„ lons indécemment du beau-sèxe; & c'est
„ ce que nous apellons le ton de la boné
„ compagnie. Il semble d'abord que ce
„ bon ton devroit nous faire jetter par
„ les fenètres: Erreur. Il nous done l'air

„ redoutable, & femme qui craint eſt
„ à demi vaincue.

„ Nous viſons au ſingulier. Nous avons
„ des imaginations uniques, & il nous en
„ coute peu. Quelques regards en deſ-
„ ſous, des révérences en avant, des diſ-
„ tractions afectées, des pirouettes ſur le
„ talon, des propos hors de propos, des
„ épaules arondies, un ſalut en dedans,
„ un air grivois, décifif & important tout
„ enſemble, une mémoire fournie de chan-
„ ſons peu gazées, d'anecdotes de ruel-
„ les, le tout ſoutenu d'un équipage leſte,
„ d'une veſte brochée en or, d'un deſſein
„ ſingulier, voila le Petit Maître.

„ Nôtre art a ſa politique. Nous avons
„ mille petites ruſes. On ne s'en méfie
„ point, on y eſt pris. Qu'un Petit-Maî-
„ tre entre dans une compagnie d'un air
„ conquérant, libre & dégagé, le panier
„ droit froiſſé exprès, la face gauche des
„ cheveux dépoudrée & défriſée, on ima-
„ ginera tout de ſuite qu'il a été en bo-
„ ne fortune. Le voila à la mode, couru,
„ lorgné. Les cœurs volent au devant
„ de ſes regards. Paitris de la plus fine
„ fleur de l'uſage du monde, nous avons
„ l'art de tirer parti de nos défauts en
„ les faiſant ſervir à nos vues. Nos Fran-
„ çoiſes ont ſur les yeux un bandeau qui

„ les leur cache. Ici, on n'eſt pas fait à
„ nos maniéres, on nous voit mieux.

„ Nous avons un jargon qui eſt tout
„ à nous. Il n'a pas la fadeur du ſtile
„ écumé des ruelles, ni le précieux du
„ Néologiſme de nos Beaux-Eſprits, ni
„ l'inſoutenable incongruité des expreſſions
„ reçues. C'eſt un langage court, dont
„ nous ſomes les Créateurs, naturel &
„ guindé, énergique & ſimple. Nôtre
„ Dictionaire ne contient pas au de-là
„ d'une centaine de mots; mais ces mots
„ ont ceci de comode, qu'ils peuvent ſe
„ lâcher en toute ocaſion; ſans ſe doner
„ bourgeoiſement la peine de les acou-
„ pler, on eſt ſûr de bien parler, de
„ doner du nouveau, d'être admiré ſans
„ être entendu. Et à quoi bon ſe faire
„ entendre? N'eſt-il pas plus dificile de
„ payer ſon écot à la converſation en pa-
„ roles, qui puiſſent ſoutenir l'éxamen,
„ qu'il ne l'eſt d'en marier, qui ſoient
„ tout étonées de ſe voir enſemble pour
„ la prémiére fois. On nous écoute; on
„ eſt frapé de ce nouveau hazardé. On
„ cherche à le pénétrer. On n'imagine
„ pas ſeulement, que ce qu'on apelle bon
„ ſens ait traité avec incivilité ce que nous
„ avons dit.

Oh! MONSIEUR! interrompis-je, par-

lez intelligiblement. Je vous jure que je n'ai pas aſſez de pénétration pour entendre, ni aſſez d'eſprit & de gout pour admirer ce que vous venez de dire. Mettez vous à ma foible portée.

„ Volontiers, reprit-il; je vous dirai „ donc tout uniment, que le Petit-Maître „ outre ſon langage particulier a au ſu- „ prême degré ce qu'on apelle l'eſprit des „ Dames, qui a bien ſon mérite. Il con- „ ſiſte à s'évaporer en gentilleſſes ſur une „ mouche, une coife, un nœud de ru- „ ban, à les amuſer par des babioles, à „ les chicaner à tous propos, à entendre „ fineſſe à tout, à chercher des équivo- „ ques dans les phraſes où il n'y en a „ pas l'ombre, à ſe récrier ſur leurs moin- „ dres ſaillies, à jargoner & papilloter le „ ſentiment. C'eſt là une autre branche „ de l'eſprit à la mode, qu'on nomme, je „ ne ſais pourquoi, eſprit métaphiſique, „ peut-être parce qu'il a la vertu de ren- „ dre le ſentiment avec une obſcure déli- „ cateſſe. On s'en ſert principalement, „ quand on veut, ſans rien dépenſer en „ tendreſſe, ne point faire faux bond à la „ décence. Il fait beauté dans les contes „ étudiés. Le Conteur peut bavarder deux „ heures ſur l'eſprit & ſur la raiſon, ſans „ doner de l'un ni de l'autre. On peut

» composer dix Volumes sur la tète d'une
» épingle à l'aide de l'esprit métaphisique.
„ Passons à la Lorgnette. Elle est dans
» le bon ton de l'usage présent ce qu'est
» le compas dans la Géométrie. Elle est
» l'Arbitre de toutes les graces ; sans elle
» que deviendroient ces mines, ces airs
» coquets, ces coups d'œil artificieux ?
» Tout le monde lorgne aujourd'hui en
» *France*. Le tour de lorgnette distingue
» seul le Petit-Maître de bon alloi, d'avec
» le Petit-Maître subalterne. De bone
» foi peut-on se passer de Lorgnette ? Faut-
» il pour voir se servir de ses yeux à la
» Bourgeoise ? Quel homage plus flateur
» que de voir cinq ou six lorgnettes bra-
» quées contre une femme ! Si j'étois fem-
» me j'en serois extasiée. Les laides en sou-
» frent & en grondent. Mais vraiement !
» est-ce aux laides que nous en voulons.
» D'ailleurs les homes ont aujourd'hui la
» vue extrèmement foible. Il faut que
» l'art suplée à ce défaut.... Mais il est
» tems d'aller chez Mad. ***. avec qui je
» dois diner tête à tête.

PLACET

A Messieurs de l'Académie Françoise.

MESSIEURS,

LES mots *septante*, *huitante*, & *nonante* viennent vous suplier très humblement de mettre fin à l'injuste proscription qu'ils essuient depuis si long-tems. Ne vous ofensez pas, Messieus, de ce mot *d'injuste*; ce n'est point sur vous qu'il doit porter, mais sur une malheureuse fatalité qu'il y a souvent dans les choses humaines. Par où méritons nous en éfet cette honteuse proscription? Les mots *septante*, *huitante*, & *nonante* sonent-ils donc moins bien à l'oreille que ceux de *quarante*, *cinquante*, & *soixante*? De plus, dans aucune des langues mortes ou vivantes ont ils jamais éprouvé rien de pareil, & sera-t il dit que dans la langue la plus polie de toutes les Nations, on voie de tels caprices, de telles bizareries? Peut on dire en éfet qu'il y ait plus de raison de dire *soixante* & *quinze*, que de dire *quarante* & *quinze*, ou

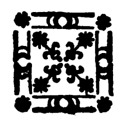
où de dire *quatre vingt & douze*, que de dire *trois vingt & douze*? Outre cela n'est ce pas alonger sans la moindre nécessité, & n'a-t-on pas plûtôt dit *septante neuf* que *soixante & dix neuf*, & *nonante neuf* que *quatre vingts & dix neuf*? Et puis qu'on a comence à compter d'une maniére uniforme jusques à *septante*, pourquoi s'en départir pour prendre une autre maniére de pur caprice, & cela pour en prendre bientôt une toute diférente & non moins capricieuse quand on sera à *huitante*?

Toutes ces considérations, Messieurs, sont si saisissantes qu'à vôtre défaut, nous les soumettrions avec une entiére confiance, à la décision de tout ce qu'il y a de gens sensés parmi toutes les diverses nations de l'univers.

Il n'est peut être pas inutile d'ajouter, que nous savons avec certitude, que bien des gens nés françois & très amateurs de nôtre langue, sont fortement résolus de ne point se laisser imposer par l'autorité de l'usage ni par vos Dictionaires, & de dire constamment *septante*, *huitante* & *nonante*, quelque raillerie qu'ils dussent en essuier; ainsi, come nous faisons le nombre des années de la maturité de l'âge & de l'âge pacifique, nous verrions avec douleur qu'à

nôtre ocafion il s'eleva des difputes, des débats & des fchifmes.

Puiffe vôtre illuftre Compagnie être toûjours le judicieux Arbitre du langage françois, & puiffiez vous, Meffieurs, chacun en particulier, en récompenfe du favorable apointement que nous attendons de vôtre bon fens, atteindre jufqu'à l'âge de *nonante ans.* Nos vœux ne vous en feront fans doute pas moins agréables, pour les avoir énoncés de cette façon, que fi nous euffions dit *quatre vingts & dix* expreffion précieufe, poliffone, & dès là capable de rendre fufpecte nôtre fincérité.



BOZALDAB.

ANECDOTE EGYPTIENNE.

BOZALDAB Caliphe de l'Egypte avoit passé plusieurs années heureux & content sous les doux pavillons du plaisir, & chaque matin avoit versé sur sa tête l'huile de la joie : Mais au milieu de sa prospérité, son fils unique ABORAM, pour qui il avoit amassé ses trésors, étendu son empire par des forteresses imprenables, fut tout d'un coup blessé à la chasse par une main inconue qui lui dona la mort.

BOZALDAB, dans l'excès de sa douleur & de son désespoir, ne voulut plus retourner à son palais & se retira dans la grote la plus obscure d'une montagne voisine ; il se roula dans la poussiére, & versoit par terre la coupe de consolation que lui ofroit la patience. Il ne voulut plus admettre ses ministres auprès de lui, & ne prêta plus l'oreille qu'aux cris lugubres des oiseaux de la nuit, qui parcouroient les voutes de sa solitude, & en faisoient résentir les échos. » Peut on regarder co-

» me bienfaiſant, s'écrioit-il, un Dieu qui ſe
» tient come en embuſcade pour bleſſer une
» ame par les traits d'une douleur ſubite,
» & qui dans un inſtant frape ſes créatu-
» res d'un malheur irrémédiable? Cepen-
» dant des Prêtres menteurs ne nous par-
» lent que de la juſtice & de la tendreſſe
» d'une Providence, qui dirige toute choſe
» & qui embraſſe tous les êtres dans ſon
» amour. Oui, celui à qui vous attri-
» buez l'empire des Cieux, impoſteurs que
» vous êtes, eſt ſi éloigné de protéger les
» malheureux fils des homes, qu'il prend
» un continuel plaiſir à abatre les plus
» brillantes fleurs du jardin de l'eſpéran-
» ce; & ſemblable à un géant, il ne ſe
» délecte qu'à renverſer les tours les plus
» fortes du bonheur avec la maſſue redou-
» table de ſa colére. Si cet Etre poſſédoit
» la bonté & le pouvoir que la flaterie
» lui done, ſans doute qu'il voudroit &
» pouroit bannir du monde ces maux, qui
» en font un cachot afreux, un théatre
» de vanité & de malheur.... Je ſuis réſo-
» lu à n'y pas demeurer davantage.

Il lève en même tems une main fu-
rieuſe, que le déſeſpoir avoit armée d'un
poignard & alloit ſe percer le ſein, lorſ-
que la brillante lumiére d'un éclair vint
percer l'obſcurité de ſa caverne; c'étoit

l'avantcoureur d'un Etre dont la grandeur & beauté étoient au dessus de l'humain ; vétu d'une robe d'azur, couroné d'amaranthes, & tenant une branche de palmier à sa main droite, il arrête le bras du Caliphe tremblant & étoné, & lui dit avec un majestueux souris, „ Suis moi jusqu'au „ somet de cette montagne.

„ Regarde de ce lieu, lui dit ce respectable guide ; je suis CALOC, l'Ange de „ la paix, regarde dans cette vallée.

BOZALDAB tourna ses yeux du coté qui lui étoit indiqué, & vit une Isle stérile, brulée & inhabitée, dans le milieu de laquelle il découvrit un home pâle, maigre & défait ; c'étoit un marchand qui périssoit de faim, & qui déploroit le malheur qu'il avoit de ne pouvoir trouver ni fruits, ni fontaine dans ce désert abandoné ; il imploroit la protection du Ciel contre les tigres, qui ne pouvoient manquer de le dévorer depuis qu'il avoit achevé de consumer le bois qu'il avoit amassé, pour faire pendant la nuit des feux propres à les éfraier. Il jettoit en même tems sur le sable une cassette de bijoux qu'il méprisoit come des bagatelles qui ne lui étoient d'aucun usage ; & foible & tremblant se trainoit sur une éminence, où il avoit acoutumé de se ren-

dre tous les après midi, & où il restoit jusqu'au coucher du Soleil, dans l'atente de quelque vaisseau à qui il put faire signe d'aprocher.

„ Habitante du Ciel, s'écria BOZALDAB, „ ne soufre pas que ce malheureux périsse „ par la fureur des bêtes féroces! Paix „ répondit l'Ange, & observe.

BOZALDAB tourna donc les yeux vers la mer, & vit ariver un vaisseau dans cette Isle déserte. Qui pouroit exprimer le ravissement du marchand, quand le Capitaine lui ofrit de le transporter dans sa patrie, s'il vouloit lui doner pour recompense la moitié des bijoux de sa cassette. Mais cet oficier impitoyable n'eut pas plûtôt reçu le prix convenu, qu'il tint conseil avec sa troupe, & qu'ils résolurent de saisir le reste des pierreries, & d'abandoner le malheureux éxilé à la triste & déplorable situation dans laquelle ils l'avoient trouvé. Il eut beau pleurer & conjurer, toutes ses sollicitations furent inutiles.

„ Le Ciel permettra-t-il donc que l'on „ comette de telles injustices, s'écria BO„ ZALDAB.. Regarde de rechef, lui dit l'An„ ge, & vois le vaisseau dans lequel tu dé„ sirois, par une suite de tes courtes lu„ miéres, que le marchand put s'embar„ quer, vois le dis je, brisé en piéces

» contre un roc, n'entens tu pas les cris
» des matelots submergés? Oseras tu bien
» après cela présumer assez de toi, pour
» entreprendre de diriger le Gouverneur de
» l'univers dans la disposition des événe-
» mens? Celui qui a excité ta compassion
» sortira de cete horrible solitude, mais
» non pas par les moyens que tu prescris.
» Son vice est l'avarice, qui non seulement
» le couvre d'oprobre, mais fait encore
» son tourment; il s'est imaginé, qu'il
» y avoit dans l'or je ne sais quel char-
» me, qui semblable à la baguette d'AB-
» DIEL pouvoit satisfaire tous les desirs &
» calmer toutes les craintes; mais il a
» apris à présent à l'abhorer, il a jetté ses
» bijoux sur le sable & reconu leur inu-
» tilité; il en a ofert une partie à des ma-
» riniers & a vu qu'ils lui étoient funes-
» tes; il sait donc à présent, que la situa-
» tion & le caractère seul du possesseur,
» peuvent les rendre utiles ou inutiles,
» avantageux ou préjudiciables. Heureux
» celui qui sait tirer la sagesse de l'afliction.
» Mais il est tems que tu tournes tes yeux
» sur une autre scène bien plus intèressante.

Le Caliphe vit en même tems un palais magnifique, orné des statues de ses Ancêtres en jaspe; des portes d'ivoire en tours

nant fur leurs gonds d'or, laifférent voir un trône de diamans environé des chefs de cinquante nations, & d'une foule d'Ambaffadeurs de figures & d'hbits diférens; c'étoit fur ce fiége magnifique qu'ABORAM, ce fils que BOZALDAB pleuroit, étoit affis, ayant à fes cotés une Princeffe de la plus grande beauté. Gracieux CALOC.. c'eft mon fils, s'écria le Caliphe, ah fouffre que je l'embraffe. Tu ne faurois, repliqua l'Ange, faifir un Etre qui n'a point de corps; mon deffein n'eft que de te faire voir, qu'elle auroit été la deftinée de ton fils, s'il eut continué à vivre fur la terre. Ah! pourquoi, repliqua BOZALDAB, ne lui a t il pas été permis de continuer de vivre? Pourqui du moins ne puis je être tèmoin d'une félicité & d'un pouvoir fi grand. Confidére la fuite, lui dit celui qui demeure dans le cinquiéme Ciel. BOZALDAB regarda donc atentivement, & vit le vifage de fon fils fur lequel repofoit auparavant le doux fourire de l'ingénuité & les couleurs brillantes de la fanté, tantôt défiguré par la rage, & tantôt plongé dans la fixe infenfibilité de l'ivreffe; quelquefois le dédain fembloit s'en emparer, d'autrefois c'étoit la crainte qui le faifoit pâlir jufques à ce que l'intempérance à la fin le flétrit; fes mains étoient teintes de fang,

la fureur & l'apréhension le faisoient trembler tour à tour, le palais qui brilloit, il n'y avoit qu'un moment, de toute la magnificence orientale, se changea tout à coup en cachot, où il vit son fils étendu sur le pavé, blessé & privé de ses yeux. Bientôt il aperçut la Sultane favorite qui étoit assise, il n'y avoit qu'un moment à coté de son fils, entrer avec une coupe empoisonée qu'elle força ABORAM de boire; après quoi elle épousa son Successeur au trône.

„ Heureux, dit CALOC, celui que la
„ Providence a préservé du crime par les
„ coups de l'Ange de mort, à qui elle a
„ ôté un pouvoir qui dans ses mains n'au-
„ roit servi qu'à entasser sur sa tête plus de
„ malheurs qu'il n'en auroit pu causer aux
„ autres.

„ C'en est assez, dit BOZALDAB, jadore
„ les desseins impénétrables de la Toute-
„ Science; de quels abimes de maux n'a-
„ t elle pas retiré mon fils par une mort
„ que je déplorois imprudemment come
„ malheureuse & prématurée; cette mort
„ qui l'a enlevé dans le sein de l'innocen-
„ ce & de la paix, a rendu sa mémoire
„ précieuse sur la terre, & a fait passer
„ son esprit dans le Ciel.

„ Jette donc cette épée, dit alors le

„ Messager Céleste, que tu étois pret à
„ plonger dans ton cœur ; change tes plain-
„ tes en silence & tes doutes en adoration ;
„ un mortel pourroit-il regarder dans le
„ profond abime de la Sagesse éternelle,
„ sans étonement & sans que la tête lui
„ tourne ? Un Esprit dont la vue n'est pas
„ infinie pourroit il rien comprendre parfai-
„ tement, au milieu de ses raports infinis qui
„ lient ensemble tous les Etres ? Ces canaux
„ que tu fais ouvrir tous les ans pour rece-
„ voir les inondations annuelles du Nil,
„ pourroient-ils contenir les eaux de l'O-
„ céan ? Souviens toi que la créature n'est
„ pas capable d'un bonheur parfait, puis-
„ que c'est un atribut aussi incomuniqua-
„ ble que l'éternité & la puissance infinie.

Tandis que l'Ange parloit ainsi, il éten-doit ses ailes pour prendre son vol vers le Ciel, & le bruit que fit leur mouvement, égaloit celui d'une cataracte.

PORTRAIT *de M.* GOFECOUR (*) *mort à Lion en Février* 1766. *par Mad. de L.*

PEINDRE son meilleur Ami est le travail le plus délici ux & le moins aisé; mais lorsque la satisfaction l'emporte sur la dificulté les obstacles disparoissent, & le courage répond du succès. C'est une réfléxion qu'on devroit faire sur toutes les actions de sa vie & d'après laquelle j'entreprens le Portrait de M G. Sa figure est agréable par un mélange de naiveté & de finesse. Sa phisionomie est intéressante; sa contenance négligée & non-halante; son maintien & sa démarche anoncent la bonté, la modestie, la paresse & l'embaras. Son ame est tendre, ferme, généreuse & élevée. Elle a précisément cette doze de fierté, qui fait qu'on se respecte sans humilier les autres. En Morale & en Phi-

(*) M GOFECOUR à passé la meilleure partie de son tems à Genève. Il a ete Sècretaire de M la CLOSURE Résident de France; il avoit de très bones conoissances dans la Ville. Il s'est fait aussi des Amis à Paris & à Lion, où il est mort âgé de 75 ans.

losophie, il a des principes févéres qu'il ne fe permet point de modifier n'y d'adoucir fuivant les circonftances; mais dont il fe relache prefque toûjours, lors qu'il s'agit de juger les autres.

Il a l'efprit jufte, pénétrant & profond. Il penfe & s'exprime fortement, mais fans corection; auffi perfone en parlant mal ne fe fait mieux écouter. En matiére de gout nul n'a le tact plus fin, plus délicat, ni plus fûr. Il a un tour de plaifanterie qui lui eft propre, & qui ne fied qu'à lui.

Son caractère eft un mélange de vérité, de douceur, de fauvagerie, de fenfibilité, de réferve, de mélancolie & de gaieté. Il aime la folitude, & l'on voit que le gout pour la Société ne lui eft pas naturel; c'eft un gout aquis par l'éducation, par l'habitude. Le comerce de fes Amis ajoute à fon bonheur fans y ètre effentiel. A l'afpect de ce qui ne lui eft pas familier, fon prémier mouvement eft de s'éloigner; ce n'eft que la réfléxion, la politeffe & une forte de facilité dans le caractère qui le retiennent; & come il craint de manquer d'égards, il refte fouvent avec les gens qui l ennuient ou qu'il n'aime point. Alors un filence profond & un air diftrait ne tardera pas de s'emparer de lui.

Ce je ne ſais quoi de ſolitaire & de renfermé, joint à beaucoup de pareſſe, rend en public ſon opinion ſouvent équivoque; il ne prononce jamais contre ſon ſentiment, mais il le laiſſe douteux. Il hait la diſpute & la diſcuſſion, il prétend qu'elles ne ſont inventées que pour le ſalut des ſots.

Il faut conoitre M. G.. particuliérement pour ſentir ce qu'il vaut, & il n'y a que ſes Amis qui ſoient en droit de l'aprécier, parce qu'il n'eſt lui qu'avec eux. Son air alors n'eſt plus le même; la plaiſanterie, la gaieté, la franchiſe, anoncent ſon contentement & ſuccèdent à la contrainte & à la ſauvagerie.

Ces démonſtrations ſont les ſeules qu'il faut atendre de ſon amitié dans le courant de la vie. Son ame naturellement renfermée, ou peut être briſée par les chagrins qu'il a éprouvés, l'empèche d'être auſſi comunicatif qu'un caractère tel que le ſien ſembleroit le promettre: Il écoute ſes Amis & leur répond avec le plus grand intérêt, tant qu'ils ne lui parlent pas de lui; c'eſt le ſeul point ſur lequel il ſoit en reſte avec eux. C'eſt peut-être auſſi le ſeul home à qui il ſoit doné d'inſpirer de la confiance ſans en tèmoigner réciproquément; mais il prouve à ſes Amis par ſa

ſécurité à leur égard, que l'eſprit de défiance n'entre en rien dans la réſerve qu'ils lui reprochent.

Incapable de feindre avec eux, il a l'art de leur préſenter les plus dures vérités avec autant de ménagement que de force. Perſone n'eſt plus éclairé ſur les intérèts des autres, ni ne les conſeille mieux; Il ſait indiquer les meilleurs moyens, mais il ne ſait point éxécuter lui même. Perſone auſſi n'a plus de fineſſe pour pénétrer les projets des autres, ni moins pour réuſſir dans les ſiens. Ce qu'il y a dans ſon caractère de ſolitaire & de ſauvage ne s'acorde point avec l'aiſance, la ſoupleſſe & la dextérité qu'il faut dans la conduite des afaires, & que done le grand uſage du monde.

D'après cette eſquiſſe on peut conclure que M. GOFECOUR n'étoit pas également aimable pour tout le monde. Qu'eſt-ce donc qu'un home aimable? En atendant qu'on me le diſe, je déſire d'en rencontrer ſouvent d'auſſi mauſſades que lui.

LETTRE

A M. A. C. de G. ſur cette queſtion : *Pourquoi l'étude des Sciences eſt elle aujourd'hui ſi négligée dans le Comté de Neûchâtel ?*

Il eſt vrai, Monsieur, qu'il a été un tems où, penſant bien diféremment de ce qu'on fait à préſent, on cultivoit les Sciences jusqu'à un certain point, du moins en certains genres. Aujourd'hui ce n'eſt plus la même choſe : Perſone, come vous le remarquez très bien, ne ſe voue à l'étude que ceux qu'on deſtine à l'Egliſe, ou au Barreau, encore les prémiers, pour la plûpart, ne le font-ils que ſuperficiellement, & ſe bornent ils uniquement aux conoiſſances, qui ſont du reſſort de leur état. J'oſe le dire, & vous en conviendrez avec moi, nous avons très peu de Savans dans aucun genre. Je n'en conois qu'un, qui s'eſt aquis beaucoup de célébrité dans la République des Lettres, & qui, il n'y a pas longtems, a illuſtré ſon nom par un Ouvrage, digne d'être tranſmis à la Poſtérité.

L'idée que vous avez de nôtre petit Etat est telle, que tout ce qui le regarde vous intèresse, mérite vôtre atention. Ce dégout pour la culture des Sciences, chez un Peuple tel que les Neuchatelois, dont vous vantez si fort le génie, vous étone, vous paroit déplacé: C'est, dites vous, une chose qui ne devroit pas être. Vous n'êtes pas le seul, MONSIEUR, qui pensez ainsi: Bien des gens sont de ce sentiment, je le sais. Si, come tout semble l'anoncer, cela continue, que sera, je vous prie, nôtre Pays? Je vous en laisse le Juge, vous qui possèdez si merveilleusement le talent de prévoir les choses, & à la pénétration de qui rien n'échape. Quant à moi, plus je réfléchis sur les avantages que procurent les Sciences & les Lettres, lors qu'on les envisage dans leur véritable point de vue, & que ce point de vue dirige l'usage qu'on en fait, plus je trouve qu'il conviendroit qu'elles fussent cultivées par un certain nombre de persones. Il y a, dans ce Pays, divers Emplois qui, pour être remplis dignement, demandent de l'étude, des conoissances, de la capacité: N'y eût il que cette considération, elle devroit sufire pour faire sentir la nécessité de s'apliquer à de certains genres d'étude, qu'on

regarde

regarde, aujourd'hui, à ce qu'il paroit, come peu importans.

Voici un fait que vous ignorez peut-être, & qui vous frapera sans doute. Il n'y a que peu de tems que, manquant de Ministres, on fut obligé d'en faire venir de l'étranger qui ont été agrégés dans le Corps de la Compagnie des Pasteurs de ce Pays. Voilà, MONSIEUR, qui prouve que l'étude, qui a le Ministère pour objet, est très négligée. Oui, elle l'est sur tout par les persones d'un certain ordre, qui, depuis quelque tems, s'en font une idée qui les rebute à un point, que pas un d'eux ne veut embrasser cette vocation, si honorable en elle même, si digne d'être ambitionée par quiconque a des sentimens vraiement patriotiques. Il n'en étoit pas ainsi autrefois: Les OSTERVALD, les DE MONTMOLLIN, les LE CHAMBRIER, les TRIBOLET, & tant d'autres, en font une preuve. Mais on ne pensoit pas alors come on fait à présent.

Rien de plus vrai; le Ministère déchet dans ce Pays. Entre ce qu'il étoit jadis & ce qu'il est maintenant, la diférence saute aux yeux. On ne cesse de le dire. Mais qui sont ceux qui tiennent principalement ce langage? Précisément ceux qui,

en vouant leurs Enfans à l'Eglise, pouroient rémédier à ce mal, qui, sans cela, ira toùjours en croissant. Pourquoi ne le font-ils pas? C'est leur faute si le Ministère n'est pas sur un meilleur pied.

Que veut-on que soient nos Ministres d'aujourd'hui? Pris la plûpart parmi le Peuple, ils vont quelques tems dans l'étranger où, pour esquiver une dépense, qui surpasseroit leurs forces, ils prennent le parti d'entrer dans quelque Maison en qualité de Précepteurs; ensorte qu'ayant un ou plusieurs Elèves, cela les ocupe une partie d'un tems, qui devroit être uniquement destiné à leurs Etudes. Après quoi, ils reviennent dans leur Patrie où, faute de Sujets, ils sont rapellés pour être admis à l'Emploi auquel ils se destinent, avant d'avoir l'âge compétent pour cela, avant d'avoir aquis toutes les conoissances dont ils ont besoin. On en a, depuis quelques années, plusieurs éxemples. Cela étant, faut-il s'étoner si le Ministère déchet si sensiblement?

Il faut pourtant convenir que, parmi nos jeunes Ministres, il y en a certainement qui ont des talens, & qui, s'ils eussent poussé leurs études plus loin, se distingueroient autant que ceux qui les ont précédés dans la même carriére. Au reste,

ce n'eſt pas leur faute ſi, come je viens de le dire, on leur confére l'Ofice du Miniſtère plûtôt qu'il ne conviendroit; j'en ai dit la raiſon; c'eſt le beſoin des Sujets. Il y en a, je le ſais, qui voudroient qu'on ſuſpendit ce tems, & qui, même, ont eû fait des réquiſitions pour cela.

Il eſt tems, je m'en aperçois, d'en venir à la queſtion que vous me propoſez. Vous éxigez que je vous diſe d'où viens ce dégout pour l'étude qu'on peut, non ſans raiſon, reprocher à ce Pays: Cela, dites vous, pique vôtre curioſité. Je ſuis flaté, je l'avoue, que vous ayez ſi bone opinion de moi; mais ſur quel fondement, je vous prie? Je ne le ſuis pas moins que vous jugiez ma Patrie digne de vôtre atention. Puis que vous m'impoſez cette tâche, c'en eſt aſſés pour que j'oſe l'entreprendre: L'idée de ma foibleſſe & de mon incapacité me rebûteroit, ſi je ne comptois pas ſur vôtre indulgence; c'eſt à cette indulgence, que vous ne me refuſerez pas, que je confie les réflexions que j'ai à vous ofrir: Je les ſoumets à vôtre jugement, ainſi qu'à celui du Lecteur. Entrons en matiére.

On manque de ſecours, dans ce Pays, pour l'étude des Sciences, & je ſuis très

porté à croire, que c'eſt une des raiſons pour leſquelles cette étude y eſt ſi négligée. Nous n'avons point, come d'autres Etats de la *Suiſſe*, d'Académie. Nous n'avons même perſone pour ſupléer à ce défout. Remarquez, Monſieur, que je n'en excepte aucun genre, pas même la Théologie, ni le Droit. Depuis M. OSTERVALD, dont la mort a été une perte irréparable pour ce Pays, qui avons nous pour doner des leçons aux Etudians en Théologie? Perſone que je ſache. Compoſer des Sermons, les aprendre par cœur; voilà la ſeule & unique ocupation de nos Miniſtres d'aujourd'hui. Sans *Genève*, où ils vont faire leurs études, ou d'autres endroits du voiſinage, où on pourroit auſſi les envoyer,, nous courions riſque d'en manquer. J'en dis autant du Droit, nous n'avons, non plus, nul ſecours ſur ce point, quoique nous ayons quelques perſones qui en ont fait une étude.

Le ſeul ſecouts que nous ayons, c'eſt pour les Langues; à celà près, quel que ſoit le genre d'étude auquel on veut ſe livrer, il faut aller dans l'étranger; ce qui, à plus d'un égard, éxige une dépenſe qui rebute certaines perſones de prendre ce parti. Il eſt certain qu'alors il en coûte beaucoup plus pour les Maîtres,

pour les pensions, pour les habillemens, & ainsi du reste : Cette dépense n'iroit pas, à beaucoup près, si loin, si on avoit, dans le Pays, les ressources dont on manque.

Si, come à *Zurich*, à *Bâle*, à *Genève*, nous avions une Académie, pourvue de bons Sujets ; ou si, indépendamment de cela, nous avions un certain nombre de persones pour enseigner les Sciences, je ne doute pas que, dans l'un ou l'autre cas, elles ne fussent plus cultivées qu'elles ne le sont à présent. Come il en couteroit incontestablement moins, sur tout dans le prémier cas, ce motif en détermineroit du moins quelques uns à se prévaloir de ces secours.

Il est donc vrai, que nous somes destitués de tout secours pour l'étude des Sciences. Ce principe posé, vous voyez, MONSIEUR, la conséquence que j'en tire.

On manque aussi de motifs ; autre raison qui fait que l'étude est négligée ; c'est ce que nous allons examiner.

A quoi sert l'étude ? Quel avantage en revient il ? Les Sciences, dans ce Pays, n'ouvrent point le chemin à la fortune. Un home, pour être savant, n'en est ni plus riche, ni plus en état de le devenir. Au lieu donc de consacrer tant de tems &

tant d'argent à l'éducation d'un jeune home, ne doit on pas, par préférence, lui faire embrasser un parti où, sans étude, on peut se procurer, du côté de la fortune, des avantages que les Sciences n'acordent pas? Telles sont, je m'assure, les réfléxions qu'on ne manque pas de faire; & voilà ce que j'entens par le défaut de motifs.

Il est tellement vrai que ces réfléxions font leur éfet, que ceux là mêmes qui seroient en état, sans se gèner en aucune façon, de faire étudier leurs enfans sous les Maitres les plus habiles, de les envoyer dans les Académies les plus fameuses, & de leur doner par cela même la meilleure éducation possible, se bornent à leur en doner une comune, ne jugeant sans doute pas, conséquemment à leurs principes, que des études poussées jusqu'à un certain point leur conviennent.

Cependant, voilà, pour le dire en passant, ceux à qui, pour l'honeur & l'intèrêt de la Patrie, il conviendroit de faire étudier leurs enfans: Puisqu'ils ne le font pas, qui veut on qui le fasse? Parmi les gens de cet ordre, il y en a dont le rang leur impose, en quelque sorte, cette obligation. Ils ont des enfans qui, peut-être, seront un jour élevés au même Emploi

qu'eux : Il leur importe donc d'avoir une éducation qui les rende capables de desservir cet Emploi, ou d'autres semblables, au cas qu'ils y soient apellés. Cette considération prouve, ce me semble, qu'on ne devroit pas négliger l'étude au point qu'on le fait. Car, après tout, je ne pense pas qu'on pût être fondé à dire, que tant qu'on se conduira ainsi, les choses n'en iront pas plus mal.

Revenons à nôtre sujet. J'en conviens, les Sciences ne mènent point à la fortune. Ainsi, parmi les gens d'un certain ordre, un home qui n'a pas un certain patrimoine à laisser à ses enfans, cherchera plûtôt à les établir d'une maniére à gagner du bien, à faire fortune, qu'à les vouer à l'étude. Quel motif auroient ces gens là d'étudier ? Les Sciences ne présentent aucun point de vue capable de les séduire.

Qui doute que, si nous avions une Académie, établissement si utile dans un Etat, & qui le seroit incontestablement aussi dans le nôtre, on ne vit plus d'émulation & plus de gout pour l'étude ? En éfet, l'espoir d'y ocuper un jour une Chaire de Professeur, soit dans un genre, soit dans un autre, & de jouir de la pension atachée à ce poste, feroit que, l'étude de

nant plus d'eſpérance, on s'y apliqueroit d'avantage. Cette perſpective ſeroit pour nos Miniſtres, un motif à pouſſer leurs études plus loin, qu'ils ne font; au lieu que n'étant apellés qu'à être ſimples Prédicateurs, ils tournent toutes leurs vues de ce côté là. Voyez *Zurich*, voyez *Bâle*, voyez *Genève*, ces Villes ſi célebres par les grands homes qu'elles ont produits; l'Univerſité dans les unes, l'Académie dans l'autre, ſont une des cauſes pour lesquelles les Sciences, depuis ces établiſſemens, y ont toûjours été cultivées plus que dans aucun autre Etat de la *Suiſſe*.

Vous ſavez, MONSIEUR, à quel point le luxe s'eſt introduit dans ce Pays; combien il s'eſt emparé des eſprits, & les progrès ſurprenans qu'il y fait tous les jours; troiſiéme raiſon qui fait qu'on néglige la culture des Sciences. Il n'en étoit pas de même autrefois; come on avoit moins de vanité, on avoit moins de luxe; enſorte que, vivant avec plus de ſimplicité, on avoit moins de beſoins à ſatisfaire, &, par une conſéquence néceſſaire, on faiſoit moins de dépenſe. Mais aujourd'hui on ſe livre ſans retenue à l'envie de briller; ce qui, multipliant les beſoins, conduit néceſſairement à des dépenſes énormes. Il faut du faſte & de la magnificence dans

tout, dans les bâtimens, dans les ameublemens, dans les équipages, dans la parure, dans la table. On veut absolument se distinguer de ce côté là; c'est le gout général, c'est le moyen d'ètre estimé & consideré, bien plus que par un extérieur modeste, & par des conoissances utiles à l'Etat & à la Société. Il en est qui, sur ce point, ne consultent ni leurs revenus, ni l'intèrèt de leur famille; l'éxemple est un torrent auquel ils se laissent entrainer. Come nous habitons un Pays libre, & que nous n'avons point de Loix somptuaires, on n'est point gèné sur cet article, chacun fait ce qu'il veut.

Un des éfets qui, selon moi, résulte nécessairement de cette ardeur pour le luxe, c'est le dégout pour l'étude, même pour celle qui a pour objet le Ministère, laquelle, come je l'ai dit ci dessus, est totalement abandonée par les persones distinguées par le rang ou par la naissance. En éfet, pour soutenir les dépenses qu'éxige le luxe, il faut des ressources & de grandes ressources: Or les Sciences ne les fournissent pas, dont il fauc embrasser un genre de vie où elles puissent se trouver. Voilà qui fait qu'on préfére les Armes ou le Comerce à l'étude. Ainsi les Sciences

n'étant pas favorables au luxe, le luxe ne permet pas qu'on les cultive.

Un home qui, avec un certain bien, pourroit vivre aisément sans luxe, ne sauroit, avec le même bien, se soutenir s'il done dans le luxe; cela l'engagera à des dépenses pour lesquelles son bien ne poura pas sufire; il lui faudra absolument d'autres ressources. Tel est le cas de plusieurs particuliers de ce Pays. Il y a tel Noble, tel Bourgeois qui, aujourd'hui, est moins riche possedant L 80000 que ne l'étoit, il y a 60 ans, tel autre Noble, tel autre Bourgeois, avec le double moins. D'où procède principalement cette diférence? Du luxe.

Le Comerce a certainement produit un bien dans ce Pays, j'en conviens; mais il faut avouer que, sans cela, il n'y auroit pas tant de luxe, du moins une partie de ses amateurs ne se soutiendroit pas si bien. Ainsi tant que le Comerce fleurira parmi nous, il servira d'aliment au luxe, qui ne fera qu'augmenter, à mesure qu'on s'enrichira & que plus de persones en doneront l'éxemple; &, come il est aisé de le prévoir, il en résultera toûjours cet éfet, que les Sciences seront négligées.

Déja on s'aperçoit de l'impression que fait sur l'esprit des jeunes gens l'éxemple

de ceux qui vivent dans le luxe: Cette impreſſion les afecte à un point qu'elle leur inſpire de l'éloignement pour l'étude. Ils ne voient pas ſans admiration un équipage ſomptueux, des meubles ſuperbes, une parure brillante; tout cela certainement leur en impoſe, les éblouit & imprime dans leur eſprit des idées de grandeur. Ainſi, frapés de l'éclat qu'ils voient briller chez les autres, il n'en faut pas d'avantage pour leur inſpirer le deſir de les imiter un jour, & ce deſir, qui les afecte déja vivement, les détermine d'avance à prendre le parti qu'ils croient le plus propre à favoriſer leurs vues. Il n'eſt pas poſſible qu'ainſi diſpoſés, ils aient du gout pour l'étude. Il en eſt qui, lorſqu'on leur demande s'ils veulent s'y vouer, répondent, d'un air de dédain, que non, que cela ne ſert de rien, que ce n'eſt pas le moyen de gagner du bien. Cette réponſe m'a été faite par pluſieurs jeunes gens. S'ils ne diſent pas que ce n'eſt pas le moyen de briller, de vivre dans la pompe, ils ne le penſent pas moins.

Je conois un jeune home de famille, qui avoit les plus belles diſpoſitions pour l'étude, & qui donoit de grandes eſpérances de ce côté là: Aujourd'hui il n'en eſt plus rien, il penſe tout diféremment. J'ai

tribue ce changement au goût qu'il a pris pour le luxe: Ce goût ſe manifeſte déja dans un degré aſſez conſiderable, pour me faire juger des motifs qui l'ont détourné de l'étude.

Telles ſont, ce me ſemble, les cauſes auxquelles on doit principalement atribuer le dégoût qu'on remarque dans ce Pays pour l'étude & la culture des Sciences; le défaut de ſecours, le défaut de motifs, le luxe & conſéquemment la vanité. J'ai dévelopé ces cauſes, je les ai éxaminées, je les ai diſcutées: Jugez. Mais jugez ſans prévention & ſans partialité, non ſans indulgence. J'atens cette faveur de vous, je l'atens auſſi du Public.

Recevez, je vous prie, les aſſurances du dévouement reſpectueux avec lequel je ne ceſſerai d'être.

B** *****.

* * *
* *
*

LETTRE

De M. M... à Paris à Mad. de L...

Vous avez donc quité la Ville
Pour ce Château plein d'agrémens,
Où près de vous dans cet azile
De la raiſon & des talens,
L'eſprit content, l'ame tranquile
J'ai paſſé de ſi doux momens.

C'eſt à dire que je ſuis faché, MADAME, que vous ſoyiez à la campagne ſans moi; & que je ne le ſuis pas moins de me trouver à la Ville ſans vous. Tout ce que j'y fais, tout ce que j'y entens, ne me dédomage ni des douceurs de la ſolitude, ni des charmes de vôtre entretien. Perſone ne penſe ſi bien que vous & ne cauſe mieux.

De vôtre eſprit tendre & facile
Et la tournure & l'enjouement
Répandent je ne ſais coment
Dans vos diſcours, dans vôtre ſtile
Ce ton heureux, ce ton charmant

Qui toûjours plait, qui toûjours brille
Et toûjours touche également.

Vous jugez bien que ce portrait ne ressemble pas à beaucoup de gens, aussi est-ce le vôtre. Parlez nous un peu de vôtre régime & de ses éfets, de vos amusemens & de vôtre santé; toutes ces choses nous intèressent.

Daignez répondre à nos desirs
En nous disant come vous êtes;
En nous mandant ce que vous faites
Et si vous n'avez pas emmené les plaisirs
Dans vos belles retraites.

Je serois fort tenté de le croire, on n'en voit pas un seul à Paris; Jeux, Ris & Graces, tout est parti; j'ai pensé vous nommer leur maitre.

Mais trop grande est vôtre sagesse
En vain l'amour voudroit vous ataquer
Il n'auroit pas asses d'adresse
Et j'ai crû même remarquer
Que lorsque vous parliés du Dieu de la tendresse,
C'étoit où pour le plaindre ou pour vous en moquer.

C'est fort bien fait assurément; cependant vous ferez encore mieux de ne pas vous exposer au froid qu'il fait; à moins

que vous n'ayés emmené aussi le beau tems come le reste.

C'est pour vous dire en racourci
Qu'en nous abandonant ainsi
Pour vos bosquets, pour vos ombrages,
Vous nous laissez à la merci
De la tempête & des orages;
Car les brouillards & les nuages,
Le vent du Nord qui rend transi,
Le Rhume & le Catare aussi
Avec leur train & leur bagage
Sont venus s'établir ici.

Il faut espérer pourtant que tout cela se passera, & que cet hiver dans vôtre beau Sallon, nous nous moquerons un peu du mauvais tems & de l'absence.

Là rassemblés à l'unisson,
Et de Bacchus & d'Apollon,
Nous pourrons rire sans scrupule
De tout ce monde ridicule;
Et de plus, du qu'en dira-t-on,
Chacun, au reste, à sa façon.
Tiran prendra le stile de Tibulle,
Vous de Venus & la grace & le ton,
Le Chevalier celui de la raison,
Moi, si l'on veut, l'humeur d'Anacréon,
Le Marquis l'agrément & l'esprit de Catulle.

En atendant je me console dans nôtre Société des sotises & de l'ennui des autres: Car nous somes toûjours les mêmes, excepté que nous vous regrettons fort.

L'heureux Marquis toûjours volage
Toûjours gourmand, mais avec choix,
Mange beaucoup, boit d'avantage,
Et plait cent fois plus qu'il ne croit.
Pour le Baron plein de courage
Toûjours se moque & toûjours rit
De ce qu'on fait; de ce qu'on dit,
Qu'il n'est pas bon, qu'il n'est pas sage;
Vous avez seule son sufrage;
Il vous regrette, il vous chérit,
Au reste il a bon apétit,
Et par dessus fort bon courage.

REPONSE

A Monsieur de M.... de la Chevrette.

RIEN n'est si joli, mon aimable Sindic de la Bergerie, que l'Epitre que vous m'avez adressée; mais je ne suis pas peu embarassée pour vous répondre.

Que les tems sont changés, jadis dans mon jeune âge,

J'aurois

J'aurois répondu par des Vers
A vôtre galant badinage
J'aurois sur mille tons divers
De nos déserts
Vanté le charme & l'avantage
Puis empruntant celui du Sage,
De la fortune & ses revers
J'aurois......

Ah que n'aurois je pas dit? Mais hélas, ma Muse se noye au moment que je vous parle, dans un rhume de cerveau; l'image n'est ni noble, ni agréable à vous présenter; j'en suis bien fachée; mais je doute que vous puissiez tirer autre chose de moi que les assurances d'une reconoissance très vivement sentie & très froidement rendue par une mauvaise prose maussade, come le tems qu'il fait.

Vous en parlez bien à vôtre aise
Dans vôtre grand fauteuil assis,
Au milieu de tous vos amis;
Rien près de vous qui ne vous plaise
Grand feu, vin frais & point de bruit;
Qu'on me done un pareil réduit....
Car vous saurez, par parenthèse,
Que tandis que je vous écris,
Les grateurs avec leurs cris, cris,

Ont recomencé la besogne :
On tapisse, on vernit, on cogne.
Ici j'entens, ah je suis mat;
La bone gronde, & l'enfant grogne,
Enfin, je crois être au sabat.

Je regrette tout aussi sincèrement que vous, ces heures de silence ou de méditation, que nous avions si sagement établies, bien sûrs tous deux que pour ne rien dire, nous n'en pensons pas moins : Nous avions au moins réciproquément la politesse de le croire, ce qui revient à peu près au même.

O l'heureux tems où l'on ne disoit rien
Où cependant l'on s'entendoit si bien
Qu'on ne vouloit que même chose !
D'autres fois l'amitié dictoit nôtre entretien.
La liberté faisoit nôtre prémiére clause,
Et la gaieté toûjours en étoit le soutien.

Me voila au Siécle d'or & bien loin de ce que j'avois à vous dire. Je prens le parti, mon aimable Sindic, de vous envoyer mon Epitre à finir, ou plûtôt à refaire, car vous vous en aquitez si bien & moi si mal, que cet arangement me paroit très juste. Vous ne manquerez pas de vous y prier de nous venir voir le plûtôt que vous pourez, parce que vôtre absence

m'ennuie fort. Vous apuyerez beaucoup ſur l'agrément que je trouve dans vôtre Société, ſur la tendre amitié, que je vous ai vouée & vous n'oublierez pas de faire valoir la confiance & la bone foi avec laquelle je vous envoie ce brouillon.

Mais trouvez bon que je vous remercie moi même de la maniére dont vous avez tiré parti du plan que je vous ai doné pour nôtre fête du mois prochain. Je retracte auſſi tous les reproches que je vous ai fait, ſur ce que vous ne m'aviez point encore écrit & je vous ſouhaite un plus beau jour que celui qu'il fait ici.

Je ſuis &c.



LIVRES NOUVEAUX.

IL paroit depuis peu une nouvelle Histoire de la Suisse ayant pour titre, *Histoire des Révolutions de la Haute Allemagne* &c. Zurich, chez HEIDEGGER 1766. quoiqu'elle s'imprime ailleurs, dédiée aux trois Cantons & à leurs Alliés. Les deux prémiers Volumes in 12. sont déja sortis de la Presse. L'Auteur M. PHILBERT Conseiller du Roi & Prêteur Royal de Landau a envoyé plusieurs éxemplaires de ces deux Vol. à LL. EE. de Zurich, en les priant de les faire parvenir aux autres Louables Cantons & aux Alliés, & en solicitant la permission de leur ofrir cet ouvrage. On doit tenir compte à l'Auteur du dessein qu'il a formé d'écrire l'histoire d'un Pays étranger par-raport à lui & l'on peut espérer qu'il tirera parti des avantages que sa position lui done pour revêtir constamment cette impartialité, qui fait le prémier devoir d'un Historien. Le plan qu'il suit est en général judicieux & méthodique, on voit qu'il a puisé dans les meilleures sources. Mais peut être est-il mieux instruit des faits que des constitutions & du

gouvernement intèrieur des pays dont l'hiſtoire l'ocupe. La langue françoiſe n'eſt pas ſa langue naturelle & il eſt facile de s'en apercevoir. L'épithète, par éxemple, de *Ligueurs*, qu'il done aux prémiers Cantons Confédérés & qui ne préſenta jamais qu'un ſens injurieux pour ceux qui en ſont les objets, ne convient certainement pas à un Peuple généreux, qui s'expoſoit aux plus grands périls pour conſerver une liberté que les Actes les plus reſpectables lui aſſuroient & pour ſe délivrer d'une tiranie également injuſte, cruelle & inſuportable à des gens de cœur.

ELEMENS *abrégés de Grammaire Latine, à l'uſage de la Penſion d'Yverdon.*

M. DE FELICE', qui a établi dans la Ville d'Yverdon une Penſion, où les jeunes Gens ſont inſtruits avec beaucoup de ſoins dans la Réligion, la Philoſophie, les Mathématiques, la Phiſique, la Géographie, l'Hiſtoire, le Droit naturel & généralement toutes les Sciences qui peuvent contribuer à former l'eſprit & le le cœur, cherchant à perfectioner les méthodes uſitées dans l'Education, a ſenti principalement combien il ſeroit à ſouhaiter que l'on

pour faciliter à la Jeuneſſe l'étude de la Langue Latine & abréger le tems conſiderable que l'on y conſacre. C'eſt dans cette vue qu'il a fait, pour l'uſage de ſa Penſion, les Elémens de Grammaire, que nous anonçons. Ils ſont réduits à 128 pages, & contiennent cependant tout ce qu'il eſt eſſentiel de ſavoir pour comencer avec ſuccès l'explication des Auteurs. Pour doner une idée plus éxacte des motifs qui ont dirigé M. DE FELICE' dans ſon travail, nous raporterons une partie de la Préface de ces Elémens : Voici come il s'exprime :

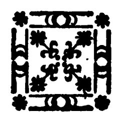
NÔTRE Siécle eſt le Siécle des projets : On ne parle que de réformer, d'améliorer, d'encourager : La Philoſophie, à la clarté de laquelle on ſe pique de marcher aujourd'hui, ſemble ne nous découvrir dans les procèdés ſuivis ci devant dans l'étude des arts & des ſciences, que des préjugés nuiſibles, des uſages barbares, des pratiques aveugles. L'on crie contre les vices des Méthodes précédentes ; mais ſans nous fournir les moyens d'y rémédier. Jamais on ne vit éclore autant de plans d'éducation que nôtre Siécle en a enfanté depuis quelques années ; & l'on s'eſt en particulier généralement réuni pour décrier la méthode gotique & & pédanteſque en uſage dans les Collèges pour aprendre la lan-

gue Latine. Quoi de plus abſurde, a-t-on dit, que de perdre huit ou dix ans entre les mains d'un Régent, à l'étude d'une langue morte qu'on oublie immédiatement après la ſortie des Claſſes? Ne craint-on pas d'éteindre ou d'émouſſer par-là dans les enfans cette curioſité naturelle, qui, dans la prémiére jeuneſſe, nous échaufe par le déſir d'aprendre? Combien ce déſir ne ſe fortifieroit-il pas, ſi, dans l'âge où l'on n'eſt point encore diſtrait par des grandes paſſions, l'on ſubſtiuoit à l'inſipide étude des mots, celle des Mathématiques, de la Philoſophie, de la Morale, de la Phiſique, du Droit Naturel? Tout cela eſt dit avec raiſon: J'en ſens la vérité. Mais bannirons nous pour cela du plan des études convenables aux jeunes gens de qualité, que l'on confie à nos ſoins, l'étude de la langue latine, ſans laquelle, non ſeulement une des plus brillantes parties de la belle litérature leur eſt interdite; mais encore aucune conoiſſance entiérement aprofondie des ſciences les plus utiles ne leur eſt poſſible? Ne pourroit-on pas leur enſeigner le Latin ſans une perte ſi conſiderable d'un tems précieux; profiter pour cela d'une époque de leur vie plus propre à cette ocupation que toute autre; & ren-

dre cette étude moins féche, moins longue, & plus utile dans le tems même que l'on y consacre ? Le litérateur SCIOPPIUS avoit senti le mal, dont on se plaint, & en chercha le remède. Il blama les méthodes suivies de son tems, & y voulut substituer sa Grammaire philosophique. mais cette Grammaire ne parut pas sufisante, & n'étoit guére à la portée des écoliers, pour qui encore elle étoit trop longue. Celle de VOSSIUS plus longue encore, & du double plus chargée de préceptes & d'exceptions, est par là même moins propre à rémédier au mal. J'avois cru que la nouvelle méthode de M. DE LAUNAY seroit l'ouvrage le plus convenable à mettre entre les mains des écoliers, mais je trouve en place d'élémens abrégés, un ouvrage de 4 Vol. in 8vo. qu'un jeune home auroit bien de la peine a finir de parcourir dans deux ans, au bout desquels il n'est pas possible qu'il sache le Latin, puisque tout son travail se sera borné à expliquer avec son Maitre les quatre livres de PHEDRE, & la prémiére Satire de PERSE, qui sont inserés dans cette méthode avec une traduction literale à coté.

Persuadé come je le suis de la nécessité de la conoissance de la langue latine, pour les jeunes gens de qualité qu'on con-

fie à mes ſoins, je deſtine à leur uſage ces élémens abrégés, qui, ſi je ne me trompe, répondent mieux que toute autre Grammaire qui me ſoit conue, au double but que je me ſuis propoſé; l'un de ſufire avec les ſoins d'un Maitre, pour que mes éléves puiſſent aprendre autant de latin qu'il eſt néceſſaire qu'ils en ſachent; l'autre d'être aſſez courts pour ne pas ſurcharger leur mémoire, & ne pas leur faire perdre un tems précieux; & j'oſe me promettre que tout écolier ſtudieux ſera, au moyen de ce ſecours, en moins de deux ans, & tout en faiſant d'autres études, en état de faire uſage de cette langue pour les diférentes ſciences auxquelles il pourra ſe vouer dans la ſuite, & de goûter les agrémens de la lecture des livres latins anciens & modernes.



PRIX *proposé par la Faculté de Médecine de* PARIS.

PLUSIEURS Membres de la Faculté de Médecine de PARIS, desirant favoriser les progrès de leur Art, proposent, pour le Sujet d'un Prix qu'ils distribueront dans le courant d'Avril 1767 & qui consistera en une Médaille d'or, de la valeur de 100 Ecus, d'exposer *Quel étoit l'état de la Médecine chez les diférens Peuples conus par l'Histoire, avant le Siécle d'*HIPOCRATE. Ils desirent que les Auteurs, qui voudront concourir, s'atachent sur tout à faire conoitre 1° *La classe d'homes auxquels l'éxercice des diférentes branches de cet Art étoit confié chez les diférens Peuples.* 2°. *Les idées que ces homes s'étoient faites de la nature des maladies, de leur marche & de leur terminaison.* 3°. *Les méthodes curatives qu'ils se proposoient.* 4°. *Les diférens moyens thérapeutiques qu'ils employoient.*

Les Paquets pour le concours devront être adressés, avant le 1er. Mars 1767, francs de port, à M. BOYER, Chevalier de l'Ordre du Roi, Docteur Régent & Ancien Doyen de la Faculté de Médecine, Rue St. Dominique, Fauxbourg St. Germain à Paris.

PRIX *proposés par la Société Oeconomique de* BIENNE.

Nous avons déja anoncé dans nôtre Journal de Décembre dernier, que la SOCIE'TE' OECONOMIQUE DE BIENNE ofroit une Médaille d'or de la valeur de dix Ducats à celui qui lui fourniroit le Mémoire le plus solide sur cette Question: *Quels seroient les moyens les plus propres de tirer des Montagnes du Mont Jurat le parti le plus avantageux.* Nous devons ajouter que la même Société donera une Médaille de deux Ducats à celui qui aura fourni le meilleur Mémoire. 1°. *Sur les expediens propres à tirer du Vignoble de cette Ville le parti le plus lucratif, eu égard tant au Public qu'aux Particuliers propriétaires.* 2°. *Sur les moyens les plus éficaces, pour disposer les dits propriétaires à mettre le plûtôt possible ces expédiens en pratique.*

Cette Société, qui a entrepris une plantation des Meuriers blancs, s'occupe des moyens les plus propres à améliorer la culture de cet Arbre. Dans cet objet, elle fournira à tous ceux qui le voudront, un quart d'once de Graine de

Meuriers blancs pour être ſemée ce Printems, d'après une Inſtruction par écrit, que l'on y joindra, en ſe réſervant, qu'au Printems 1768. le Comité chargé des ſoins de cette Plantation, aura le droit de s'aproprier les Meuriers qui en ſeront provenus; en en payant un prix raiſonable. Un Membre anonime de ce Comité ofre une Prime de deux Ducats à celui qui fournira les plus beaux Arbres de deux ans, provenus de cette Graine.

Le zèle de la Société, pour tout ce qui a raport au bien public, a excité celui d'un Etranger, qui s'y trouve établi, & qui a réſolu, ſous l'aprobation du Magiſtrat, & aidé du Jugement de la Société, de donner diférentes Primes de ſa Bourſe particuliére.

1°. S'intèreſſant à l'éducation de la Jeuneſſe, il ajoutera aux prix diſtribués anuellement par le Magiſtrat, pendant quatre années conſécutives, à comencer dès celle ci, une Médaille d'une once en argent, pour l'Ecolier le plus vertueux; une autre pour l'Ecolier le plus diligent; & une troiſiéme pour l'Ecolier le plus habile dans les Sciences qu'on y enſeigne. De plus une Médaille de demi once en argent à chacun des trois Ecoliers, qui auront obtenu l'Acceſſit dans les trois objets, ci

dessus indiqués; le tout ensuite d'un Jugement, qui sera prononcé par Mrs. les Pasteurs, les Régens & un Comité de la Société.

2°. Pendant les mêmes quatre années 1766. 1767. 1768. & 1769, une Médaille d'argent de trois onces, à quiconque enrichira la Ville d'un ou de plusieurs Citoyens utiles & de bones mœurs.

3°. Pour 1767. une Médaille d'argent de deux onces à celui qui aura composé le Mémoire le plus démonstratif de la dépopulation de la Ville de Bienne, de ses suites facheuses, des moyens les plus promts d'y rémédier, & des avantages qui résulteront pour l'Etat & pour ses Membres de l'augmentation de Citoyens & de Colons industrieux.

4°. Pour 1767. une Médaille d'argent du même poids, à celui qui montrera le mieux, daus un Mémoire d'un quart d'heure de lecture, l'influence des vertus & des vices des Magistrats, sur les vertus & les vices, le bonheur & le malheur, la prospérité & la ruine des sujets.

5°. Pour 1767. une Médaille d'or de quatre Ducats, à celui qui aura fourni le meilleur plan des moyens les plus praticables, les plus surs & les plus expéditifs, pour œconomiser utilement les Forets &

les Patures, ſoit Comuns, de la Ville de Bienne, dont on donera le dénombrement & les dimenſions, & pour fournir à ſes habitans des bois de batiſſe & d'afocage, ainſi que du charbon, à un prix moderé & ſtable.

6°. Pour 1768. une Médaille d'or de quatre Ducats à celui qui aura marné, ou engeaiſſé de terre calcaire, la plus grande étendue de terrain, pour le moins un Arpent de 32 mille pieds quarés, & qui en aura retiré la plus ample récolte, ſans autre engrais, ſoit en vignes, ſoit en chenevières, ſoit en champs, ſoit en prairies artificielles.

7°. Pour 1768. une pareille Médaille d'or, à quiconque aura découvert quelque Mineral utile, & aſſez abondant pour en ſuporter l'exploitation, tel que les Métaux, les Demi-Métaux, les Sels, & les Charbons foſſiles, dans le territoire de Bienne, & qui aura comuniqué ſa découverte à la Société, ou à celui qui ofre la récompenſe.

8°. Pour 1769, une Médaille d'or de vingt Ducats à celui qui aura dreſſé & remis à la Société une Carte topographique éxacte & diſtincte de tout le territoire de Bienne, exprimant ſur une Echelle, au moins de trois pieds par lieue comune,

les hauteurs, les profondeurs, les limites, les bornes, les chemins & sentiers publics, les bois, paturages, enclos, vergers, vignes, prés, chmps, plantages, villes, villages, habitations, moulins &c. avec le méridien, l'inclinaison & déclinaison de l'Arguille aimantée, & les degrés, minutes & secondes de latitude & de longitude observées à Bienne; ainsi qu'un plan abrégé de la dite Carte, avec les grands triangles, qui auront servi de baze aux mesurages, pour en vérifier les angles & les bazes.

Les Mémoires que l'on voudra faire parvenir à la Société, devront être adressés francs de port, à M. N. HEILMANN, Sécretaire de la Société Oeconomique à Bienne, avant la fin du mois de Février de chaque année, pour laquelle les Prix sont anoncés. Ils se distribueront le Lundi après la Pentecôte. Les Auteurs mettrons une Dévise à la tête de leur Ouvrage & la répéteront dans un Billet cacheté, qui contiendra leur nom, titres & domicile. On laisse pleine liberté aux aspirans de s'exprimer dans la langue qui leur sera la plus familiére. Les Discours trop prolixes, & qu'on ne poura pas lire en demi heure de tems, seront renvoyés à leurs Auteurs pour être abrègés.

TROISIEME *Loterie Electorale de Cologne. Autorisée par Lettres Patentes de Son Altesse Electorale, du 1er Septembre* 1764. *De huit cent soixante quatre mille Florins, Arrêtée le* 15. *Janvier* 1766.

PLAN.

Le Plan de cette troisiéme Loterie ne difére de celui de la prémiére, que par un plus grand nombre de Billets; ce que l'on a crû devoir faire, pour le rendre plus intèressant, par l'augmentation, tant de force, que de quantité des gros Lots à la quelle cela done lieu: On a aussi imaginé un moyen, qui sans gèner la liberté de s'intèresser ou ne pas s'intèresser dans tous les Tirages faisans fonds, done cependant à ceux qui voudront courir le hazard des trois prémiers Tirages la facilité d'y jouer avec le même Numero; c'est d'après les vives instances d'un grand nombre d'amateurs & vrais conoisseurs, que l'Administration s'est déterminée, non seulement à revenir à l'idée du Plan de la prémiére Loterie, mais même à faire dans le Plan de celle-ci

celle-ci les augmentations & changemens qui s'y trouvent.

Cette troisiéme Loterie est composée de 24000. Billets & de 4. Tirages, dans lesquels il sera distribué 7200. Lots & 360. Chances.

La mise de chaque Billet sera de 36. Fl. de 60. kreutzers ou de 50. sols de France payables a raison de 12. Fl. par chacun des trois prémiers Tirages formant un fond de 864000 Florins.

Les 4. Tirages seront ainsi apellés, savoir:

Le prémier: *Tirage. A.*
Le second: *Tirage. B.*
Le troisiéme: *Tirage. C.*
Et le quatriéme: *Tirage. d'atente.*

Les trois prémiers Tirages seront éxécutés l'un, come l'autre, dans la forme suivante.

Il sera distribué dans chacun de ces Tirages 2400. Lots.

Dont 1200. apellés: *Lots de Comptant*,
Et 1200. apellés: *Lots d'atente.*

Les 1200. Lots de Comptant sont distribués, savoir:

2	Lots de 3000 Fl. ci	6000 Fl.
2	1200	2400
2	600	1200
4	300	1200
20	100	2000
40	90	3600
50	80	4000
80	70	5600
400	60	24000
600	50	30000
1200	Lots de Comptant Fl.	80000

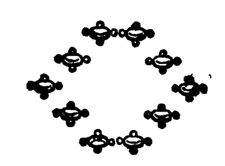
Dans le nombre de ces 1200 Lots de Comptant, il y en aura 120 qui prendront plus ou moins d'acroissement par la rencontre de 120 Chances, qui, tirées d'une troisiéme Roue, en même tems qu'on tirera des Lots de Comptant de la Roue des Lots, doneront aux Actionaires gagnans les 120 Lots vis-à-vis desquels les Chances se rencontreront, la répétition du montant desdits Lots, autant de fois que les Chances le désigneront.

Ces 120 Chances sont distribuées, come ci après, savoir :

2	Chances de	12 fois.
2		10
2		8
4		7
20		6
40		5
50		4



120 Chances.



Tarif du produit possibles des Chances, suivant leurs diverses rencontres vis-à-vis, les Lots de Comptant.

Prix de chaque division des Lots de comptant.	Acroissement possible des Lots de comptant par la rencontre des diverses Chances.						
	12 *fois.*	10 *fois.*	8 *fois.*	7 *fois.*	6 *fois.*	5 *fois.*	4 *fois.*
000 fl.	36000 fl.	30000 fl.	24000 fl.	21000 fl.	18000 fl.	15000 fl.	12000 fl.
200	14400	12000	9600	8400	7200	6000	4800
600	7200	6000	4800	4200	3600	3000	2400
300	3600	3000	2400	2100	1800	1500	1200
100	1200	1000	800	700	600	500	400
90	1080	900	720	630	540	450	360
80	960	800	640	560	480	400	320
70	840	700	560	490	420	350	280
60	720	600	480	420	360	300	240
50	600	500	400	350	300	250	200

Les Chances ne dispenseront pas de payer encore le montant des Lots vis-à-vis desquels elles se rencontreront.

Les 1200 Lots d'atente seront confondus dans une même Roue avec les 1200 Lots de Comptant, pour les 2400 Lots ensemble en être tirés successivement, chacun au rang que le sort les présentera, & c'est sur les seuls Numeros, auxquels ces Lots d'atente seront échus dans les 3 prémiers Tirages, que sera éxécuté le Tirage d'atente.

Le Tirage d'atente sera donc composé des mêmes 3600 Numeros qui auront gagné les 3600 Lots d'atente des trois prémiers Tirages, & de 3600 Lots distribués ainsi qu'il suit, savoir :

1	Lot de 45000 Fl.	ci	45000 Fl.
1	24000		24000
3	6000		18000
5	3000		15000
10	1000		10000
20	500		10000
36	300		10800
284	200		56800
3240	60		194400
3600 Lots d'atente		Fl.	384000

BALANCE.

Distinction des Tirages.	RECETTE. Billets.	Prix	Sommes.	Lots.	DEPENSE. Sommes.
Tirage. A.				1200	80000
Tirage. B.				1200	80000
Tirage. C.	24000	36 Fl.	864000	1200	80000
Ti. d'atente				3600	384000
				7200	624000 Fl.
Réserve faite pour les 360 Chances à raison de 80000 Fl. par chacun des trois prémiers Tirages cy					240000
Egale à la Recette.					864000 Fl.

Pour doner raiſon du motif qui a doné lieu de diſtinguer les 3 prémiers Tirages par les 3 Lettres A. B. C. il convient de dire ici que, pouvant ſe rencontrer dans la Liſte du Tirage d'atente 2 & même 3 Numeros pareils, on y ajoutera une Colone où l'une de ces Lettres ſera toûjours à côté de chaque Numero, afin de doner à conoitre dans lequel des trois prémiers Tirages le Lot d'atente ſera échu; pour cet éfet, chaque Billet qui ſortira de la Roue des Numeros, lors de ce Tirage, aura également cette marque diſtinctive.

AVIS.

LA Direction générale de cette Loterie eſt établie à Bonn ſous les Ordres de S. A. E. & ſous la conduite de Meſſieurs les Conſeillers intimes de ſon Conſeil Aulique & de la Chambre de ſes Finances, FREDERIC JOSEPH HAES, GABRIEL BERNARD KUGELGEN, JEAN GABRIEL NECESEN, & JEAN GODEFROI MASTIAUX, nommés Comiſſaires par les Lettres patentes de S. A. E., à l'éfet de veiller à toutes les parties de l'adminiſtratiou.

Les Billets ſeront indiſtinctément ſignés par l'un de Meſſieurs les Comiſſaires ſuſ-

nommés, dont les signatures sont déja connues par les Listes des précédentes Loteries.

Les Tirages seront faits publiquement à Bonn dans une Salle du Palais S. A. E. en présence & sous la conduite de Messieurs les Comissaires dénommés ci dessus, & aussi en presence de tous ceux qui voudront y assister.

Les quatre Tirages seront éxécutés savoir:

Le 1. Tirage. A. Le 10 Avril 1766.

Le 2. Tirage. B. Le 22 Mai d. an.

Le 3. Tirage. C. Le 4. Juillet d. an.

Le 4. Tirage d'atente. Le 10 du d. mois de Juillet au plus tard.

Les Listes des Tirages seront imprimées & rendues publiques, aussi tôt après chaque Tirage.

Le payement des Lots de Comptant & Chances sera fait comptant & sans retenue 15 jours après la publication des Listes des trois prémiers Tirages, & les Lots d'atente seront payés de même 15 jours après la publication de la Liste du Tirage d'atente.

Le payement des Lots & Chances se fera en Louis d'or neuf, à 11 florins, ou Ecu neuf, à 2 florins & trois quarts.

Les Lots & Chances qui n'auront point été reclamés dans les 4 mois qui suivont

chaque Tirage resteront au profit de la Loterie.

Dans les places où il n'y aura point de Collectes établies, faute de tolerance ou autrement, ceux qui désireront avoir des plans & des Billets s'adresseront à M. ANDRE' BOVAY fils à Genève qui fera les envois demandés; moyennant que les fonds des Billets lui seront remis comptant, ou assignés solidement.

Prix de la mise en argent de France savoir;

Au 1er. Tir. on payera pour chaque Billet:
Liv. 30. de France.
Au 2me Tirage 30.
Au 3me Tirage 30.
Il ne sera rien payé pour le 4me Tirage dit tirage d'atente.

Le demi Billets, & les quart de Billets payeront à proportion des entiers.

LE PALMIER ET LE LAPIN.

FABLE.

Ne refusons jamais un feçours au befoin,
Un tel refus peut devenir funefte ;
Je vais en doner un témoin
Qui nous le prouvera de refte.
Dans ces climats brulans où croiffent les Palmiers
Où le fol endurci ne permet qu'avec peine
Aux Animaux de creufer des terriers
Un Lapin égaré dans fa courfe incertaine
N'en pouvant plus, de chaleur excédé
Contre un foleil brulant ne trouvoit point d'azile ;
Enfin pret a perir, il fe voit arivé
Sous l'ombre d'un Palmier fertile.
A peine il començoit à ravoir fes efprits
Par la fraicheur du falutaire ombrage,
Quand l'orgueilleux Palmier abaiffans fon branchage
De fon terrein le chaffe avec mépris.
Tel eft des grands à l'egard des petits
Come on fait l'ordinaire ufage.
Pourquoi me chaffez vous, dit le pauvre Animal ?
Je ne puis vous faire aucun mal ;
De ce terrain l'extréme féchereffe
M'empéche de creufer autant que ma foibleffe.

Retire toi, va mourir loin d'ici
Il ne t'apartient pas de m'aprocher ainsi,
Lui répond l'arbre impitoyable.
Un oiseau pour le miserable
Voulut intercéder, mais il fut menacé
De se voir lui même chassé.
Le malheureux Lapin, palpitant se retire
A quelque pas de là, perd ses forces, expire
Au bout de quelques jours un ouragan furieux
Inondent les bois & la plaine
Le Palmier menacé d'une chute prochaine
Implore le secours des Cieux.
De son pied mortelle énemie
L'eau surnage par tout, & prête à le pourir
Il ne sait à qui recourir ;
Lors que l'oiseau, qui pour sauver la vie
Du malheureux Lapin avoit intercédé
Lui dit si tu l'avois sauvé,
Il auroit de cette eau délivré tes racines,
En lui donant ailleurs un libre cours
Par ses fossés & par ses mines.
Tu t'ès privé de son secours
En refusant le tien à ses vives instances
Et tu mouras peu regrété
De ton orgueil & de ta cruauté
C'est là la juste recompense.



TOUT *vient à bout qui sait atendre.*

CONTE.

O Vous qui portez un cœur tendre
Calmez vos amoureux soucis,
Tout vient à point qui sait atendre
C'est pour le prouver que j'écris.
Doris encore jeune & simplette,
Soupiroit sans savoir pourquoi,
Elle aimoit, l'amour sous sa loi
Avoit rangé cette Brunette.
D'où vient s'en étoner ? Philosophes & Rois
Tout est soumis à son Empire,
Que chacun use de ses droits ;
Ceux d'un Contour sont de tout dire.
Si Doris soupiroit, Hylas depuis long-tems
Regardoit tendrement la belle ;
Ils s'aimoient dès leurs jeunes ans ;
Du hameau c'étoit le modèle;
Amour signa ces deux enfans
Lorsqu'ils étoient encore à la mamelle.
Un ruban ou de simples fleurs,
Quelques baisers les jours de fête
Voilà les uniques faveurs
Qu'après plus d'un an de rigueurs,

HYLAS obtint de la fillette honête.
Un jour assis au pied d'un hêtre
Ils s'entretenoient de leurs feux ;
Enchantés de s'aimer tous deux,
Ils jouissoient du bonheur d'être ;
HYLAS heureux, HYLAS content.
Avoit reçû dans un moment,
Les baisers de toute une année.
Pour la prémiére fois, DORIS étoit troublée ;
Qui n'auroit dit que c'étoit là l'instant
Où le Berger verroit terminer son tourment.
HYLAS le crut, mais DORIS plus sévére
Qu'aucun de vous, ne voudroit sa Bergère,
Se fachant tout de bon, finit un entretien,
Où come on voit, HYLAS ne gagna rien.
Elle s'éloigne & d'un regard sévére,
Laissez moi lui dit-elle ou craignez ma colère.
Il obéit, & la suivit des yeux :
L'éfort est grand pour un cœur amoureux :
Plus il est grand, plus on en doit atendre ;
DORIS enfin ne pouvoit mieux s'y prendre ;
Mais à l'Amour on ne résiste pas.
Dans le lointain elle aperçut sa Mére ;
Contre son ordre, elle voyoit HYLAS ;
Que devenir ? Quel embaras !
Eût beau rèver la craintive Bergére,
Il falut bien revenir sur ses pas :
Revenir n'étoit rien, mais de n'être aperçue

Etoit le point qui lui tenoit au cœur
Le tendre HYLAS pour ſon bonheur
Etoit reſté ; ſans lui qui l'auroit ſecourue ?
Sauvez moi, cher HYLAS,
Dit DORIS ; hâtons nous.. Jamais en pareil cas
Un Amant ne ſe fit ſcrupule,
De tirer d'un tel embaras
Une fille ſimple & crédule ;
C'eſt le parti que prit HYLAS.
De ce lieu ſolitaire
Il conoiſſoit juſqu'au moindre détour,
Dans un réduit inacceſſible au jour
Il emmêne DORIS, elle échape à ſa Mére.
Ainſi cachés à tous les yeux
Dans cet azile du miſtère,
HYLAS vit couroner ſes feux.
Il eſt aiſé de le comprendre ;
Le vrai ſecret pour un cœur amoureux ;
Eſt d'épier l'inſtant heureux
Tout vient à bout qui ſait atendre.

Le mot du prémier Logogriphe de Février eſt NACRE ; où l'on trouve *Ecran*, *Arc*, *Ane*, *Ancre* Ville, *Cane*, *Ancre* de Vaiſſeau, *Crane* Celui du ſecond eſt RONCE : On y trouve *Cor*, *Or*, *Roc*, *Corne*, Noce. Le troiſiéme eſt LANCE, qui fournit les mots *Cale*, *Ane*, *La*, *Elan* Abaye de St. Germain, *Cane*, *Elan*, *Lac*. PRISE eſt le mot du quatriéme : Il y a *Sire*, *Ris*, *Ré*, *Si* Le cinquiéme s'explique par FARCE, où l'on trouve *Arc*. Le ſixiéme eſt MONDE, en tranſpoſant les ſillabes il y a *Démon*.

ENIGME.

Les pieds ne ſervent pas toûjours à cheminer ;
J'en ai ſix & ne puis me mouvoir d'une place
Lorſque pour mon uſage on veut me promener,
Je fais bien du chemin ſans y laiſſer de trace.
On me conſulte en bien des cas,
Que couchée ou de bout je décide ſans faute.
J'ai toûjours la taille fort haute,
Mais ma groſſeur n'y répond pas.

LOGOGRIPHE

Sans moi, blonde Phirné ſeriez vous auſſi belle,
Auſſi ſûre du moins de plaire & d'enflamer ?
J'égaie vos atraits, je ſais les animer,
Mais ſavez vous come on m'apelle ?
Le voici, j'ai ſept pieds ; vous pourez aiſément
Y trouver un métal précieux & charmant ;
Un oiſeau grand nageur, une fleur agréable ;
Ce que ronge un chien ſous la table ;
Le prémier de l'Etat à qui l'on fait la cour
Le tems ſombre qui baiſſe & termine le jour ;
Un chemin par la Ville Eſt-ce trop de miſtère ?
Coupez moi ſans pitié les trois pieds de derriére,
Et mettez moi la tête par en bas
J'épouvante les lieux où naiſſent les frimats.

TABLE.

REMARQUES critiques sur un Ouvrage moderne rangé par ordre alphabétique.

Catéchisme Chinois 4me Entretien. p. 211
Résolutions d'une Mére. 227
Portraits. 236
Le Petit Maitre. 247
Placet à Mrs. de l'Académie Françoise. 256
Bozaldab Anecdote Egyptienne. 259
Portrait de M. Gosecour. 267
Lettre à M. A. C. de G. sur cette question: Pourquoi l'étude des Sciences est elle aujourd'hui si négligée dans le Comté de Neûchâtel. 271
Lettre de M. M... à Paris à Mad. de L. 285
Réponse à M de M. 288
Livres nouveaux. 292
Prix de la Faculté de Médecine de Paris. 298
—— *de la Société Oeconomique de Bienne.* 299
Troisiéme Loterie Electorale de Cologne. 304
Le Palmier & le Lapin, Fable. 314
Tout vient à bout qui sait atendre, Conte. 316
Enigme & Logogriphe. 319

JOURNAL HELVETIQUE
OU
RECUEIL
DE
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE CHOISIE;

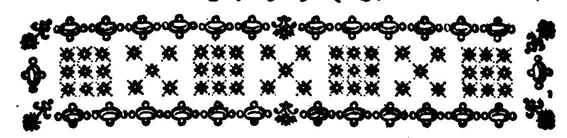
De Poësie; de Traits d'Histoire ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intèressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

AVRIL 1766.



NEUCHATEL
DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.
MDCCLXVI.



JOURNAL HELVETIQUE.

AVRIL 1766.

REMARQUES

Sur un Ouvrage rangé par ordre alphabétique, dont plusieurs Articles éxigent d'être relevés, pour l'avantage des Mœurs & la vérité de l'Histoire éclésiastique & profane.

CHRISTIANISME.

Recherches historiques sur le Christianisme.

CET Article seroit mieux intiulé: *Recherches historiques contre le Christianisme*: L'Auteur y a rassemblé avec beaucoup de soin

tout ce qu'il a crû capable d'inſpirer des doutes ſur l'établiſſement divin de nôtre Réligion. C'eſt ici ſur tout qu'il fait paroitre le fond de malignité, de mauvaiſe foi, de haine, dont il eſt animé contre l'Evangile: Nous éxaminerons cet objet avec une atention particuliére.

Pluſieurs Savans, dit-il, *ont marqué ici leur ſurpriſe de ne trouver dans l'Hiſtorien* JOSEPHE *aucune trace de J. C. car tout le monde convient aujourd'hui, que le petit paſſage où il en eſt queſtion dans ſon Hiſtoire eſt interpolé* Il y a ſeulement ici deux fauſſetés. 1°. Il eſt faux que tout le monde convienne aujourd'hui de la ſupoſition du fameux paſſage de JOSEPHE. Les plus habiles Critiques de nos jours, & ceux du Siécle paſſé, en ont ſoutenu & prouvé l'autenticité, & ils ont répondu à toutes les objections de ceux qui ont voulu la conteſter. Come ce paſſage porte avec lui ſon apologie aux yeux non prévenus, on ne peut ſe diſpenſer de le raporter. „ En „ ce tems là parut JESUS, home Sage, „ ſi toutefois on doit l'apeller un home; „ car il fit une infinité de prodiges, & „ il enſeigna la vérité à tous ceux qui „ voulurent l'entendre. Il eut pluſieurs „ Diſciples, qui embraſſérent ſa doctrine „ tant des Juifs que des Gentils. Il étoit

„ le CHRIST, & PILATE poussé par l'en-
„ vie des prémiers de nôtre Nation l'ayant
„ fait crucifier, cela n'empêcha pas que
„ ceux qui avoient été atachés à lui dès
„ le comencement ne continuassent à l'ai-
„ mer; il leur aparut vivant trois jours
„ après sa mort; les Prophêtes ayant
„ prédit sa résurrection & plusieurs autres
„ choses qui le regardoient, & encore au-
„ jourd'hui la secte des Chrêtiens subsiste
„ & porte son nom (*).

2°. Il est faux que JOSEPHE n'ait parlé de J. C. que dans un *petit passage;* outre celui qu'on vient de voir, on lit encore que le grand Prêtre ANANUS assembla un Conseil devant lequel il cita JACQUES *frére de* JESUS *qu'on apelle* CHRIST, & quelques autres, & les fit condamner a être lapidés, come coupables d'avoir violé & transgressé la Loi (**). Enfin JOSEPHE fait l'éloge de ST. JEAN BAPTISTE dont l'histoire est intimément liée à celle de JESUS CRIST (†).

Et l'on ose assurer tranchément que JOSEPHE *ne dit pas un mot de la vie ni de la*

(*) Antiq Jud. Liv. XVIII. ch. 4.
(**) L. XX. ch. 8.
(†) L. XVIII. ch. 7.

mort de JESUS; nôtre Philosophe a donc écrit pour ceux qui ne savent pas lire. Suposons ce fait pour un moment. TACITE, dont le témoignage peut valoir celui de JOSEPHE, raconte en propres termes que *l'Auteur de la secte des Chrêtiens est* CHRIST, *qui fut mis à mort sous l'Empire de* TIBERE *par le Gouverneur* PONCE PILATE (*). La vie & la mort de JESUS sont donc atestées par un des plus célèbres Historiens Romains.

JOSEPHE, continue nôtre Auteur, JOSEPHE, *qui ne dissimule aucune des cruautés d'*HERODE, *ne parle point du massacre de tous les enfans ordoné par lui.... C'est de toutes les actions de tous les tirans la plus horrible. Il n'y en a point d'éxemple dans l'histoire du monde entier.* Tout cela est vrai. Ce massacre étoit cependant à Rome un fait constant, puisque MACROBE raporte à ce sujet un bon mot de l'Empereur AUGUSTE, avec une circonstance dont les Evangelistes n'ont point parlé, & qui rend la chose encore plus horrible. AUGUSTE, dit-il, *ayant apris que parmi les enfans de deux ans qu'*HERODE *Roi des Juifs fit massacrer dans la Palestine, il avoit fait mourir son propre fils s'écria: Il vaut mieux être le pourceau d'*HERODE *que son fils* (**). On prie le

(*) Annal. L. XV. ch. 44.
(**) Saturnal. L. II. ch. 4.

Lecteur de peser les conséquences de ce fait inouï par raport à l'histoire de J. C. S'il n'y avoit pas de Prophêties qui anonçoient la naissance d'un Roi des Juifs, si l'on n'étoit pas persuadé qu'elle devoit ariver sous le règne d'HERODE, si le bruit de cette naissance ne s'étoit pas répandu pour lors, quel pouvoit être le motif du massacre des innocens? Encore une fois nous invitons nos Philosophes à y penser.

Mais JOSEPHE n'en parle pas; qu'est-ce que cela prouve? Il y a plus, des quatre Evangelistes ST. MATTHIEU est le seul qui en parle: Cela rend il le fait moins certain? Le voila confirmé par le témoignage d'un Historien Païen, qui ne l'avoit certainement pas puisé dans l'Evangile.

JOSEPHE *ne parle point de la nouvelle Etoile, qui avoit paru en Orient, après la naissance du Sauveur; Phénomène éclatant, qui ne devoit pas échaper à la conoissance d'un Historien aussi éclairé que l'étoit* JOSEPHE: Soit. Il est parlé de cette Etoile miraculeuse dans le Comentaire que CHALCIDIUS Philosophe Platonicien, a fait sur le *Timée* (*). Un Ecrivain aussi prodigieusement savant que nôtre faiseur de Dictio-

(*) Edit. de Leyde p. 219.

naire ne peut pas avoir ignoré ce fait important.

La maniére dont nos Philosophes raisonent est singuliére; ils rejettent le passage de JOSEPHE, parce qu'il leur paroit trop honoreble à J. C. & d'un autre côté ils trouvent mauvais que JOSEPHE n'en ait pas fait une histoire aussi détaillée que l'Evangile.

JOSEPH *garde encore le silence sur les tenebres qui couvrirent toute la terre en plein midi pendant trois heures, à la mort de nôtre Sauveur... Rome elle même devoit avoir été plongee pendant trois heures dans d'épaisses tenèbres; ce prodige devoit avoir été marqué dans les fastes de Rome & dans ceux de toutes les Nations.* Aussi plusieurs Auteurs en ont fait mention: PHLEGON, dans son histoire des Olimpiades, à la 4me. année de la CCII. qui est la 18. du règne de TIBERE & de la mort de J. C. THALLUS dans ses histoires Siriaques, que nous n'avons plus, en ont parlé. TERTULIEN, dans son Apologétique, fait remarquer aux Sénateurs Romains, que ce prodige étoit consigné dans leurs Annales (*). Si l'on doit ajouter foi à l'Histoire de la Chine par ADRIEN CRESLON, les Astronomes Chinois avoient remarqué cette même Eclipse; or il est certain par les Tables Astronomiques

(*) Apol. ch. XXI.

que dans cette année il ne pouvoit naturellement ariver une Eclipse de Soleil. Les tenèbres qui couvrirent toute la terre, à la mort de J. C. étoient donc un Phénomène miraculeux; on ne peut en contester ni l'éxistence, ni la cause évidemment surnaturelle.

C'est donc très mal à propos que nôtre Auteur conclut: *Dieu n'a pas voulu que ces choses divines fussent écrites par des mains profanes.* Dieu n'a pas voulu que les Auteurs profanes fussent la principale source où nous allassions puiser l'Histoire de la vie & de la mort de J. C.; leur tèmoignage seroit insufisant; ils n'ont pas été tèmoins oculaires des événemens; mais Dieu a voulu que cette Histoire, écrite par des tèmoins irréprochables, & qui ont versé leur sang pour en atester la vérité, fut encore confirmée dans ses faits principaux par le raport des Auteurs Juifs & Païens, afin qu'il ne leur manquât aucun des genres de preuves sur lesquelles des faits peuvent être apuyés.

Nôtre Auteur avoit sans doute écrit ses réfléxions avant que d'avoir vû *l'Histoire de l'Etablissement du Christianisme tirée des seuls Auteurs Juifs & Païens*, imprimée récemment; il y auroit tronvé dequoi dissiper ses doutes, & la plûpart de ses assertions

réfutées d'avance. Nous en ferons grand ufage dans tout cet article; la fidélité des citations nous difpenfera de recourir aux Originaux.

Admettons pour un moment, que les deux Paffages qui fe lifent dans JOSEPHE foient faux ; qu'il ait gardé un filence profond fur J. C., fur fes Miracles, fur fes Difciples, voyons quelles conféquences il en pourra réfulter. Il eft du moins certain, que du tems de JOSEPHE les Chrétiens faifoient déja du bruit dans le monde ; cela eft prouvé par TACITE & par SUETONE : JOSEPHE qui a parlé de toutes les Sectes nées dans fa Nation, des Pharifiens, des Saducéens, des Efféniens, des Judaïtes, ne dit pas un mot des Chrêtiens ; ce filence eft étonant: *Les Savans* dit nôtre Philofophe, *en marquent leur furprife*. Mais ces Savans fi habiles, qui n'ignorent rien, qui rendent raifon de tout, auroient dû au moins nous indiquer une raifon aparente du filence de JOSEPHE ; ils devroient nous dire pourquoi ils s'obftinent à rejetter le tèmoignage que l'on voit dans cet Hiftorien, pour fupofer de fa part un filence beaucoup plus furprenant que ce tèmoignage même.

JOSEPHE n'ayant pas pû ignorer ce que les Chrêtiens publioient fur J. C., ou il

l'a crû faux, ou il l'a crû vrai. S'il l'a crû faux, il devoit détromper le public & rendre tèmoignage à la vérité. Né à la ſource des événemens, il en auroit parlé en home inſtruit, en tèmoin irréprochable; ſa dépoſition auroit fermé la bouche aux Chrêtiens pour toûjours. Son ſilence eſt une faute eſſentielle contre ſe devoir d'un fidèle Hiſtorien. S'il l'a crû vrai, il n'a pû ſe taire ſans trahir ſa conſcience & ſans pécher contre la bonne foi. Allons plus loin.

Ou JOSEPHE eſt un Hiſtorien fidèle, impartial, incapable de taire la vérité; ou c'eſt un foible politique, aſſés lâche pour ſacrifier le vrai à l'intérêt & au préjugé. Dans le ſecond cas, la crainte de déplaire à ſa Nation, qui avoit crucifié JESUS, aux Empereurs, qui perſécutoient ſes Diſciples, à tous les Romains, qui déteſtoient le Chriſtianiſme, a pû retenir la plume de JOSEPHE, & ſon ſilence ne prouve rien. Dans le prémier cas, il a dû néceſſairement parler come il a fait; ſon aveu eſt un tèmoignage arraché par la force de la vérité & une preuve invincible pour nôtre Réligion. Nous laiſſons à nos Adverſaires la liberté de choiſir entre les deux

ſupoſitions celle qui leur plaira d'avantage (*).

Suivons nôtre Auteur. En ST. MATHIEU *J. C. dit aux Juifs que tout le ſang inocent, qui a été répandu ſur la terre, doit retomber ſur eux, depuis le ſang d'*ABEL *le juſte juſqu'a* ZACHARIE *fils de* BARAC, *qu'ils ont tué entre le Temple & l'Autel.* Or ſelon JOSEPHE L. IV. chap. 19. C'eſt pendant le Siége de Jéruſalem que ZACHARIE fils de BARAC fut tué au milieu du Temple: D'où l'on ſupoſe que *l'Evangile ſelon* ST. MATHIEU *a été écrit après la priſe de Jéruſalem par* TITUS. Supoſons-le pour un moment, que s'enſuit-il? que cet Evangile n'a pas été écrit onze ans après la mort de J. C. come on le croit comunément, mais environ trente ans plus tard. Cela peut-il déroger en quelque choſe à la vérité de ce qu'il contient? Les Evangiles de ST. MARC, de ST. LUC, de ST. JEAN, les Actes des Apotres ont été certainement écrits plûtôt.

On ſait que l'Evangile de ST. MATHIEU a été écrit en Hébreu ou en Siriaque. Or en cette Langue le paſſé ſe met indiféremment pour le futur & le futur pour

(*) Voyez l'Hiſt. de l'Etabliſſement du Chriſt; pag. 118.

le passé; en suposant le verbe au futur dans le passage en question, *Occidetis* pour *Occidistis*, il se trouve que J. C. faisoit aux Juifs une prédiction d'un fait particulier; & la suite du texte demande évidemment cette explication. Il est clair par la simple lecture, que le Chapitre XXIII. de St. MATHIEU, depuis le ℣. 34. & le chapitre suivant sont une Prophétie continuelle. J. C. prédit sans interruption le traitement que les Juifs feront à ses Disciples, la destruction du Temple, les faux Messies qui paroitront, la prédication de l'Evangile par tout le monde, les fléaux qui tomberont sur la Nation Juive & sa ruine entiére, la multitude des faux Prophètes que l'on verra; autant d'événemens que l'on ne pouvoit pas prévoir par les lumiéres naturelles. Etoit-il plus dificile à J. C. d'anoncer aux Juifs le meurtre de ZACHARIE que de prédire leurs autres crimes & la punition qui en devoit retomber sur eux?

Les Interprêtes, dont nôtre Auteur a emprunté cette objection, y donent d'autres réponses; celle-ci sufit & paroit la plus naturelle.

Il n'y a donc rien de si déplacé que la réfléxion maligne qu'il ajoute: *Mais tous les doutes & toutes les objections de cette*

espèce s'évanouissent, dès qu'on considère la diférence infinie qui doit être entre des Livres divinement inspirés & les Livres des homes. En éfet il n'est pas fort surprenant que des Livres divinement inspirés renferment une Prophètie des choses futures & en parlent avec autant de certitude que des événemens passés. Il est aussi incontestable que J. C. a fait des Prophéties, qu'il l'est qu'il a fait des Miracles.

Dieu, ajoute-t il, *a voulu enveloper d'un nuage aussi respectable qu'obscur, sa naissance, sa vie & sa mort.* Cela est absolument faux. La naissance du Sauveur ne pouvoit être plus éclatante qu'elle l'a été. Les Prophètes en avoient prédit le tems & le lieu précis; les Juifs l'atendoient; tout l'Orient étoit rempli de cette opinion. TACITE & SUETONE nous l'aprennent. Elle fut consignée dans les Régistres publics, lors même que se faisoit le dénombrement de l'Empire Romain, acompagnée de signes miraculeux, vus dans la Judée & ailleurs, anoncée à HERODE; & le massacre des Inocens, conu de l'Empereur AUGUSTE, en est un monument terrible.

Sa Vie, sa Prédication, ses Miracles, sa Doctrine ont été pendant trois ans le

ſpectacle de la Judée, l'objet de la jalouſie des Prêtres & des Docteurs Juifs; ils en conviennent dans les Livres même qu'ils ont compoſés contre lui. Voyez les Vies de J. C. publiées par les Juifs dans l'Hiſtoire de l'Etabliſſement du Chriſtianiſme citée plus haut.

Sa mort, non moins publique, eſt raportée par TACITE Hiſtorien Païen, mais bien inſtruit, conue de tous les Enemis du Chriſtianiſme & reprochée aux prémiers Chrétiens come un oprobre, avouée par les Juifs qui s'en glorifient; la deſtruction de Jéruſalem, le maſſacre & la diſperſion de la Nation entiére en ont été la ſuite & la punition, come JESUS l'avoit prédit après les Prophètes. La naiſſance, la vie & la mort de JESUS ſont auſſi certaines, qu'il eſt certain qu'il y a aujourd'hui des Chrétiens dans le monde.

N'eſt il pas ſingulier que du ſilence fauſſement ſupoſé d'un ſeul Hiſtorien, l'on conclue que ce ſont là des faits obſcurs? Selon nôtre Auteur, *les Savans ſe ſont fort tourmentés ſur la diférence des deux Généalogies de J. C.* Mais il n'y a pas de quoi ſe tourmenter; la raiſon de cette diverſité eſt fort ſimple. ST. MATHIEU fait la Généalogie de J. C. par JOSEPH, dont il étoit Fils ſelon la Loi. ST. LUC la

fait par MARIE, dont il étoit fils selon la nature; la réunion de ces deux Généalogies démontre, que JESUS CHRIST par MARIE & par JOSEPH descend de DAVID & des Rois de Juda; que les deux Branches de DAVID, l'une par SALOMON & l'autre par NATHAN se sont réunies en lui. La dificulté que l'on veut faire sur ce que JESUS *n'est point fils de* JOSEPH *mais de* MARIE, se trouve prévenue par la même: Quand le Peuple de Jérusalem reconut JESUS pour le Messie; il ne manqua pas de l'apeller *Fils de* DAVID (*).

Lorsque ST. LUC dit que JOSEPH *étoit Fils d'*HELI, on comprend que cela signifie qu'il en étoit gendre & seul héritier, parce qu'il en avoit épousé la fille unique: On sait assez que chez les Hébreux le nom de fils n'exprime pas toûjours la filiation du sang, mais une adoption ou une alliance; il en est de-même chez tous les Peuples.

ST. AUGUSTIN, dit-on, ST. HILAIRE & d'autres Péres de l'Eglise ont doné un sens mistique à quelques uns des Miracles du Sauveur. Mais on ne fait pas atention à la maniére dont les Péres ont expliqué l'Ecriture pour instruire le Peuple. Ils

(*) Matth. XXI.

Ils se sont moins atachés à déveloper le sens-literal qu'à tirer de ce sens même des aplications morales; mais ils n'ont jamais prétendu par ces aplications déroger au sens literal.

On cite par éxemple. 1°. Le Figuier maudit & séché, pour n'avoir pas porté des figues, quand ce n'étoit pas le tems des figues : Les Péres ont dit, que ce Figuier étoit la figure de la Sinagogue; ont-ils voulu par là révoquer en doute si le figuier avoit été désséché à la parole du Sauveur? Il est clair par le texte même que J. C. fit uniquement ce miracle, pour avoir lieu d'inspirer à ses Disciples la confiance au pouvoir surnaturel qu'il vouloit leur comuniquer. C'est l'instruction qu'il leur done à ce sujet (*).

2°. *Les Démons envoyés dans les corps des Cochons dans un Pays ou l'on ne nourissoit point de Cochons.* Cela est faux. JOSEPHE nous aprend que le Pays de Gadara au Gérasa, dans lequel ce miracle fut operé, étoit habité par des Gentils (**).

Quand cela ne seroit pas, les Juifs ont pû nourir des Cochons pour les vendre au Païens dont ils étoient environés; &

(*) MATT. XXI. ℣. 21. MARC XI. ℣. 22.
(**) Antiq. L. VII, chap. 13.

come c'étoit la victime la plus comune dans les sacrifices du Paganisme, il est vraisemblable que J. C. voulut montrer par la destruction de ce Troupeau, qu'il désaprouvoit cet abus.

3°. *L'Eau changée en Vin sur la fin d'un repas où les Convives étoient déja échaufés.* Il n'y a rien dans le texte qui puisse doner lieu à ce soupçon; J. C. n'auroit pas fait un miracle pour fournir matiére à l'intempérance. C'est donc très mal à propos que l'on veut *élever quelques doutes* sur ces trois miracles, & l'on ne réussiroit pas mieux à l'égard de tous les autres. En vain nôtre Philosophe cherche des détours pour pallier son intention dans tout cet article: Persone n'est la dupe d'un manège si grossier. JESUS, dit-il, *nâquit sous la Loi Mosaïque; il fut circoncis suivant cette Loi; il en acomplit tous les préceptes; il en célébra toutes les Fêtes.* Cela est vrai; il a fait plus, il a déclaré *qu'il n'étoit pas venu pour détruire la Loi, mais pour l'acomplir* (*). Il a ordoné au Peuple *d'observer ce qu'enseignoient les Scribes & les Pharisiens assis sur la Chaire de* MOISE (**):

(*) MATT. V. ✝. 17.
(**) MATT. XXIII. ✝. 2.

Mais il est clair qu'il parloit de la Morale & non des Cérémonies Judaïques; nous le montrerons bientôt.

Il ne prêcha que la Morale, ajoute nôtre Auteur; *il ne révéla point le mistère de son incarnation; il ne dit jamais aux Juifs qu'il étoit né d'une Vierge.* Tout cela est faux. Il a prèché le Dogme aussi bien que la Morale; l'Evangile en fait foi; il a dit expressément qu'il étoit Fils de Dieu & Fils de l'Home; ses Apôtres ne nous ont apris de son incarnation & de sa naissance que ce qu'il leur avoit révélé lui même. En se donant aux Juifs pour le Messie, il leur aprenoit assez qu'il étoit né d'une Vierge, puisqu'ils étoient persuadés, selon la Prophètie d'ISAIE, que le Messie devoit naitre ainsi. Les Livres de leurs anciens Docteurs nous atestent encore cette croyance; il n'y a qu'à lire les Paraphrases Chaldaïques de l'Ecriture.

Il reçut la Bénédiction de JEAN *dans l'eau du Jourdain, cérémonie à laquelle plusieurs Juifs se soumettoient, mais il ne batisa jamais persone.* Le Batême de JEAN n'étoit point une Bénédiction, mais un symbole de purification; nous avons vû à l'article *Batême*, que si JESUS ne batisa jamais persone, il ordona à ses Disciples

de batiſer toutes les Nations : Cet ordre eſt clair & précis.

Il ne parle point des ſept Sacremens. Si l'on veut dire qu'il ne s'eſt pas ſervi du terme de *Sacrement* en preſcrivant à ſes Apôtres les rites qu'il vouloit être obſervés dans ſon Egliſe, cela eſt vrai; mais ſi l'on prétend inſinuer, que les Sacremens établis par les Apôtres ne ſont pas fondés ſur l'ordre exprès qu'ils en avoient reçus de J. C. cela eſt très faux. Tous ont fait profeſſion de n'enſeigner & de n'établir que ce qu'il leur avoit preſcrit lui même.

Il n'inſtitua point de Hiérarchie Ecléſiaſtique de ſon vivant. C'eſt à dire cette Hiérarchie ne fut point établie pendant la vie de J. C. puiſque l'Egliſe ne fut formée qu'après ſa mort, mais elle fut établie par les Apôtres, conformément à l'ordre & aux inſtructions qu'ils avoient reçus de J. C.

Il cacha à ſes contemporains qu'il étoit Fils de Dieu. C'eſt une inſigne fauſſeté: Il l'a ſi peu caché, qu'il l'a déclaré hautement en préſence de ſes Juges. Le Souverain Prêtre lui dit: *Au nom du Dieu vivant je vous conjure de nous dire ſi vous êtes le Chriſt, Fils de Dieu:* JESUS *répond, vous l'avez dit, je le ſuis.* Cette déclaration eſt raportée par trois Evangeliſtes, (*)

(*) MATT. XXVI. ℣. 63. MARC. XIV. ℣. 61. LUC XXII, ℣. 70.

elle fut prise pour un blaſphême & fit condamner J. C. à la mort. Ailleurs il loue St. PIERRE de lui avoir dit: *Vous êtes le Chriſt Fils du Dieu vivant* (*). Après ſa réſurrection, il ſe fait toucher à St. THOMAS, qui lui dit, *mon Seigneur & mon Dieu.* Vingt autres paſſages expriment la même choſe. N'eſt-ce pas ſe rendre ſouverainement ridicule que de faire ſemblant de l'ignorer?

Selon nôtre Auteur, J. C. n'a pas dit, qu'il eſt *conſubſtantiel à Dieu.* Mais s'il eſt Dieu, coment pourroit-il ne pas être conſubſtantiel à Dieu? Il faudroit admettre en Dieu deux ſubſtances, par conſéquent deux Dieux.

Il n'a pas dit qu'il eſt *éternellement engendré.* ST. JEAN l'a dit formellement de ſa part. *Au comencement le Verbe étoit en Dieu & le Verbe étoit Dieu... & le Verbe s'eſt fait chair* (**) Il a dit lui même *qu'il étoit avant* ABRAHAM (†), qu'il étoit *glorifié dans ſon Pére avant la création du monde* (††).

Il n'a pas dit *que le St. Eſprit procédoit*

(*) MATT. XVI. ℣. 16.
(**) JEAN I. ℣. 1.
(†) Ibid VIII. ℣. 58.
(††) Ibid XVII. ℣. 5.

du Pere & du Fils. Il l'a dit très clairement. *L'Esprit St. Consolateur, que mon Pére vous envoyera en mon nom, vous enseignera toutes choses* (*). *Lorsque le Consolateur, l'Esprit de vérité, que je vous envoyerai de la part de mon Pére, sera venu* (**). Le St. Esprit est donc également envoyé par le Pére & par le Fils, par conséquent il procède du Pére & du Fils. Dans ce même endroit J. C. dit que cet Esprit de vérité *procède du Pére*; dans le chapitre suivant il en dit de même; *il prendra de ce qui est à moi & vous l'anoncera*: Il procède donc du Fils come du Pére. *Il ne dit point que sa persone étoit composée de deux natures & de deux volontés.* On se trompe encore. Cette Doctrine est une conséquence toute simple de ce qu'il a dit; s'il est Dieu & Home, il a la nature divine & la nature humaine, par conséquent la volonté divine est la volonté humaine, puisque la volonté est un atribut essentiel de toute nature intelligente.

Il voulut, dit-on, *que ces grands mistères fussent anoncés aux homes dans la suite des tems pour ceux qui seroient éclairés des Lumiéres du St. Esprit.* Il a éfectivement

(*) Jean XIV. ℣. 26.

(**) Ibid XV. ℣. 26.

ment promis le St. Esprit aux Apôtres & à son Eglise ; mais jamais les Apôtres n'ont enseigné d'autres mistères que ceux que J. Ç. a révélé lui même; jamais ils n'ont voulu soufrir que l'on alterât le sens de ses paroles, que l'on entreprit d'y ajouter ou d'y retrancher. Quand ils ont jugé qu'il convenoit de consacrer certaines expressions pour professer ces mistères, ils ont choisi celles qui rendoient le plus fidèlement le sens des paroles de J. C. & ils ont retranché de la Société Chrêtienne tous ceux qui ont voulu les entendre selon leur sens particulier. De toutes les assertions de nôtre Auteur, il n'y en a pas une qui ne soit démontrée fausse par le texte même des Livres Saints; il en sera de même de toutes celles qui vont suivre.

* * *
* *
*

DE LA GLOIRE DES PRINCES.

L'AMOUR de la gloire eſt une vertu dans le comun des homes, mais cette paſſion eſt un devoir pour les Souverains. Elle doit être l'ame de toutes leurs actions. Sans elle le Sceptre eſt profané, le Diadéme eſt avili.

Mais quel eſt le plus ſolide fondement de cette gloire? Demandez-le au peuple des Rois, il vous répondra unanimément qu'elconſiſte dans cette faſtueuſe magnificence qu'ils étalent à nos yeux; dans cette autorité abſolue atachée à leur courone; dans ces reſpects ſerviles, qu'arrachent la crainte & la ſupériorité. Demandez le au Roi guerrier; il vous répondra, qu'il n'eſt point d'autre route pour l'héroïſme, que celle qu'ont tracé les ALEXANDRES & les CESARS. Demandez le au Roi Patriote, il vous dira, que la gloire du Prince conſiſte dans le bonheur du Peuple.

Oui, n'avoir d'autre but que la félicité des Peuples à qui on done des loix, ne s'ocuper que des moyens de les rendre heu-

reux, n'épargner ni ſoins ni fatigues lorſqu'il s'agit de leurs intèrets, leur ſacrifier ſon repos, ſes plaiſirs, ſon ambition même, c'eſt partager, en comblant les hommes de bienfaits, les fonctions de la Divinité, dont les Rois ſont la plus noble image.

La gloire du Souverain, qui ne travaille qu'au bonheur de ſes Peuples, n'eſt point due à l'erreur de la multitude ni aux illuſions du préjugé. Elle eſt un tribut de la raiſon la plus ſaine & la plus éclairée. Le Roi Patriote n'éblouit point par un éclat frivole les yeux de ſes admirateurs : Il ne ſurprend point les aplaudiſſemens par des actions, qui, ſemblables à ces orgueilleux édifices, dont la bizare beauté conſiſte dans la hardieſſe du deſſein, n'ont d'autre mérite que la dificulté de l'entrepriſe. Les ſiennes ont un mérite réel, qui conſiſte dans leur utilité : Ce ſont des ſources dont les eaux fécondes ſe partageant en diférens ruiſſeaux portent en tous lieux l'abondance. Le Roi Patriote eſt d'autant plus digne de l'admiration de ſes ſujets, qu'il a le courage de la mépriſer pour leur intètêt, & d'immoler à leur bonheur cet éclat méme dont ils ſont idolatres. Le Roi Conquérant eſt couroné par let mains de la prévention, le Roi Patriote par les mains de la ſageſſe.

Mais cette gloire n'eſt pas moins pure qu'elle eſt réelle. Ce n'eſt point à l'uſurpation, ce n'eſt point à la violence, ce n'eſt point au crime qu'elle eſt due. En rendant les peuples heureux, le Roi Patriote jouit d'une gloire innocente, d'une gloire dont il n'eſt point forcé de rougir dans le ſecret de ſon cœur, d'une gloire que ſes remords ne lui reprochent pas, d'une gloire dont l'équité ne gémit point, qui n'eſt pas acquiſe aux dépens des loix, qui n'eſt pas le fruit de l'injuſtice, ni le prix du ſang & des larmes des malheureux.

Le Ciel eſt garant de ſa grandeur: L'innocence & la vertu en ſont les fondemens: Pourroit-elle être plus ſolide? Quelle gloire plus pure, que de voir des peuples fortunés bénir mille fois le jour qui les ſoumit à ſon empire, rechercher ſa préſence, avec le plus vif, le plus ſincère empreſſement, lui doner le doux nom de pére, ſi bien dû à la tendreſſe qu'il a pour eux. Il lit dans leurs yeux leur bonheur, leur joie, leur reconoiſſance, leur amour. Eſt-il une gloire plus flateuſe? Et les ſuperbes monumens que la crainte & l'adulation ont prodigués à l'orgueil des Conquérans peuvent-ils être comparés à ces éloges ſincères, à ces naïves expreſſions du cœur. Un Roi Patriote a-t-il beſoin d'inſcription & de

ſtatues pour s'immortaliſer ? Le bronze & le marbre ne ſont-ils pas inutiles à ſa mémoire ? Le tems emporte tout ſur ſon aile legére excepté la vertu. *Paris* ne verra plus dans quelques ſiècles ces trophées dreſſés à la valeur de LOUIS XIV. Mais *Paris* n'oubliera jamais les pleurs que verſoit LOUIS XII. toutes les fois que le malheur des tems l'obligeoit à mettre le plus leger impot ſur ſon Peuple.

Il manqueroit quelque choſe à la ſolidité de la gloire du Roi Patriote, ſi elle n'étoit pas ſupérieure à la fortune. Elle ne dépend point du hazard, elle n'eſt pas ſujette à ſes caprices, elle n'a rien a redouter de ſon inconſtance, elle eſt le ſalaire de la prudence, de l'activité, du zèle pour le bien public. Combien de Héros guerriers ont vécu trop d'un jour pour leur gloire, juſte punition de n'avoir pas vécu un inſtant pour le bonheur de leurs ſujets. La gloire du Roi Citoyen a un principe indépendant des événemens, il n'en eſt point de ſi imprévu, de ſi funeſte, qui puiſſe flétrir ſes lauriers. Le ſuccès de ſes travaux eſt entre les mains de la fortune ; mais ce n'eſt point ſur le ſuccès que ſa gloire eſt fondée. La droiture de ſes intentions, la ſageſſe de ſes démarches, la ſublimité de ſes vues, la juſteſſe de ſes meſures ſuffiſent pour ſoutenir ſa gloire,

& la vengent de la malignité de la fortune. Je n'admire CHARLES XII. que dans ses succès, j'admire STANISLAS même dans ses revers; la gloire du prémier s'évanouit avec la fortune; la gloire du second survit à ses faveurs.

A ces caractères de solidité, qu'on remarque dans la gloire du Roi Patriote, ajoutons en un dernier, qui n'est pas moins essentiel: Il consiste ce caractère en ce que sa gloire lui apartient toute entiére & qu'il ne la partage point. Come il a seul part aux événemens; il en a aussi seul tout l'honeur. Ce sont ses mains qui cueillent les palmes qui le couronent. Sa gloire est son ouvrage; nul heureux événement qui ne lui doive être atribué, parce qu'il n'en est aucun qui ait d'autres sources que son amour pour son Peuple. Ceux qui concourént avec lui au bonbeur public n'ont d'autre mérite que celui d'une obéissance facile: Tout est aplani; ils éxécutent ce qu'il a dessiné; ils proposent & il décide. Il ne se décharge point sur ses Ministres du pénible fardeau des afaires. Mais pour leur conserver cette considération si nécessaire aux prémiers postes d'un Etat, il laisse tomber sur eux quelques rayons de sa gloire & leur permet d'être les canaux de ses graces & de ses bienfaits. JUSTI-

NIEN vainquit par BELISAIRE & NARSES; JULIEN & MARC AURE'LE faisoient de sages réglemens par eux mêmes.

Heureux le Roi qui méprisant ce fantome de gloire ambitieuse, l'idole de la plupart des Princes, met toute la sienne à faire la félicité de ses Peuples; qui loin de croire, que ses sujets soient faits pour lui, est persuadé qu'il est fait pour ses sujets; qui regarde la Royauté non come un droit de faire impunément tout ce qui lui plait, mais come une obligation indispensable de ne rien faire que d'utile; non come un titre qui le rend maitre de ses semblables, mais come une servitude qui le condamne de cesser d'être à lui même pour être tout à eux; qui considére le Diadéme non come un ornement frivole dont il se pare, mais come un fardeau dont sa tendresse pour ses sujets peut seule adoucir la pesanteur. Heureux, heureux le Roi, qui conoit assez le prix du sentiment, pour croire que le cœur de son Peuple est un bien qui ne peut être trop chérement acheté, & qui considerant le trône come une fontaine élevée afin de répandre de tous cotés ses eaux bienfaisantes, dit quelquefois: Heureuse la belle place, que celle qui met un home en état de faire à chaque instant du bien à tant de milions d'homes!

L'HOME INDOLENT.

IL n'y a point de tournure d'esprit ni de caractère qui rende un home moins propre à remplir les devoirs de la société, que l'indolence. Un home paresseux est un vrai blanc dans la création. Il semble qu'il n'a été créé pour aucune fin, & qu'il ne vit pour aucun objet. Il ne peut entreprendre aucune ocupation, ni embrasser aucune profession, parce qu'il n'aura jamais l'activité nécessaire pour la suivre. Il ne réussit à rien, parce qu'il ne continue rien. Il sera méchant mari, méchant pére, méchant parent, parce qu'il ne se donera aucun mouvement pour empêcher sa femme, ses enfans, sa famille de mourir de faim. Il ne sera pas meilleur ami, parce qu'il ne remueroit pas d'ici là quand il s'agiroit de la destruction de l'univers. S'il est né pauvre, il le sera toûjours, & finira vraisemblablement ainsi sa vie. S'il s'embarque dans le comerce, il fera banqueroute; s'il a du bien, ses laquais feront fortune, tandis que lui même moura en prison, où ses dettes l'auront confiné.

Il faut confiderer que la nature ne nous a pas mis en ce monde dans un état de perfection; elle nous a fimplement doné la faculté de nous perfectioner; ce qui nous dicte que nous avons beaucoup à travailler pour devenir meilleurs. Peu de gens font nés tout à fait idiots. Si dans fon état on n'ateint pas aux talens fupérieurs, on peut du moins le remplir décemment; c'eft à quoi l'on parvient par une patience fuivie. La perfévérance vient à bout de toutes les dificultés, & même de celles qui au prémier abord paroiffent les plus infurmontables; & l'on feroit étoné de voir combien on écarte d'obftacles par l'atention continuelle qu'on done au même objet.

Je ne parlerai point ici de l'éxemple fi répété de DEMOSTHE'NE, qui vainquit les obftacles naturels qui s'opofoient à fa réuffite dans l'art oratoire. Je me contenterai d'un éxemple plus moderne, & qui nous eft plus familier. Ayant été voir il y a quelques tems le fameux équilibrifte STUART, je ne pu m'empêcher de réfléchir en même tems fur les peines incroyables qu'il avoit dû fe doner, pour parvenir à fe plier & fe tordre le corps d'une maniére fi forcée. J'ai encore été plus frapé de voir cet Artifte, qui après avoir placé deux fonettes à chaque pied & au-

tant à chaque main, sans compter celles qu'il portoit sur la tète, jouoit diférens airs lents & rapides, & les rendoit avec autant de précision que les meilleurs carillons. Toute son adresse consistoit à lever juste les mains & les pieds, & à remuer la tête en avant & en ariére à propos. Si cet home avoit voulu prendre la même peine dans un autre genre, il auroit peut-être été profond Calculateur ou excellent Poëte, au lieu qu'il n'en est que l'embléme.

Il n'y a point d'animal plus inutile dans le monde que celui qui se contente d'être purement & simplement Gentil-home. Il a du bien; en conséquence il ne veut aquerir aucune conoissance: Il n'a aucune profession, & à cause de cela il ne veut rien faire. Le malheur est qu'il n'éxiste point du vertu négative, & que l'oisiveté absolue est impratiquable. Celui qui ne fait pas de bien, fera nécessairement du mal; & si la tête n'est pas garnie de notions utiles, elle deviendra sans contredit un magasin de bagatelles & d'absurdités. Ainsi donc quoiqu'un Gentil-home ne doive point ouvrir de boutique, ni travailler come un mercenaire, il ne doit pas chercher moins à employer son tems d'une maniére avantageuse. S'il ne fait point de progrès dans la sagesse, il fera

beaucoup

beaucoup de pas vers la folie; & quiconque ne fait rien, parce qu'il n'a rien à faire, deviendra vicieux & pervers, ou tout au moins ridicule & méprisable. Je ne conois rien qui m'aflige d'avantage, que de voir un home, qui a le cœur bien placé & des talens naturels, dont les bones qualités sont obscurcies & anéanties par l'indolence. Un tel home est un tourment perpétuel pour ses amis, tandis qu'il pouroit ajouter à leur bonheur. Il ne tiendroit qu'à lui de briller parmi les gens du premier mérite, & il rampe parmi ceux de la derniére Classe. Persone n'est plus généralement plaint, & en même tems plus universellement évité que mon ami SANS SOIN: C'est un bon home, qui n'a jamais fait une bone action; c'est un home d'une intégrité inébranlable, mais sur qui l'on ne peut pas compter. Avec une excellente tête & un très bon cœur, il règle sa conduite de la façon la plus absurde, & manque souvent à ses amis: Car toutes les fois qu'un home néglige de se rendre justice à lui même, il fait certainement tort à ceux avec qui il est lié, & c'est à tort que bien des gens ont dit qu'un paresseux ne nuisoit qu'à lui même.

Ce n'est pas considerer la vertu dans

ſon vrai point de vue, que de croire qu'elle conſiſte dans la pure innocence & dans la privation du mal: Il faut de plus éxercer ſes facultés en faiſant du bien. Auſſi quand TITUS avoit paſſé un jour ſans faire du bien, il s'écrioit douloureuſement: *J'ai perdu un jour*. Si d'après cette façon de parler, nous jettons les yeux ſur nôtre vie paſſée, combien de jours ne trouverons nous pas que nous avons irrévocablement perdus? Et dans quelles bornes étroites, cette façon de calculer ne réduiroit-elle pas la plus longue vie? Si nous comptions nos jours, ſuivant le bon emploi que nous en avons fait, qu'elle révolution ne verroit on pas dans la façon de nombrer l'âge des homes? Nous verrions un très petit nombre compter une belle vielleſſe à la fleur de leur age, tandis qu'il y auroit beaucoup de jeunes étourdis de 80 ans.

Conformément à cette idée, je me ſouviens d'avoir vû l'Epitaphe d'un home fort âgé, à qui l'on ne donoit qu'une vie de quatre ans, parce qu'on ne datoit ſon éxiſtence que du tems, où il avoit comencé à ſe réformer, & à renoncer à ſes mauvaiſes habitudes. La plupart des inſcriptions qui ſont ſur les monumens n'ont aucun trait aux actions vertueuſes des morts

qui repoſent dans des tombes. Ce ne ſont que des notes qui ſignifient qu'un home eſt né tel jour & mott tel autre. Je voudrois que ceux qui ont hien rempli leur vie, fuſſent encore utiles après leur mort, par des leçons de morale & les bones inſtructions qu'ils laiſſeroient après eux. Il ſeroit donc à ſouhaiter que dans chaque paroiſſe on deſtinat quelques arpens à un ſpacieux cimetiére, où chaque défunt auroit une tombe, ſur laquelle on marqueroit ſon âge, conformément au bon emploi ou à l'abus qu'il auroit fait du tems pendant ſa vie. De cette façon une petite pierre quarée ſur laquelle ſeroit cette inſcription, *il eſt mort la vingt huitiéme année de ſon âge*, ſeroit un plus magnifique panégirique, que toutes les adulations lapidaires de nos modernes épitaphes. Come il faudroit s'atendre à la partialité des parens qui ſurvivroient, & qui mettroient dans tout leur jour les plus btillantes actions des morts, on verroit des inſcriptions dans le gout de celles qui ſuivent.

Ici ſont dépoſés les reſtes d'une célébre beauté agée de 50 ans, morte dans ſa cinquiéme année. Elle étoit née dans ſa dixhuitiéme année, & fut tuée inopinément par la petite verole dans ſa vingt troiſiéme année.

Ici repose dans un someil éternel la partie mortelle de L. B. esprit fort agé de 88. ans, mort à la mamelle. Il vint au monde par hazard, l'an ..... & fut anéanti dans la prémiére année de son âge.

Ici continuent de pourir les os d'un fameux débauché, Embrion qui n'a jamais doné aucun signe de vie ; mais à l'age de vingt-trois ans il étoit tellement putréfié, qu'il n'a pas pû se garder plus longtems sur la terre. Ci git la carcasse d'un bon compagnon, qui nâquit hidropique dans sa quarantiéme année. Il languit dans cet état jusqu'au moment ou il falut lui faire la ponction, après quoi il retomba dans le même état & mourut à l'âge de deux ans, l'an vingt-troisiéme de sa potation.

Ici est déposé le corps du beau NARCISSE qui naquit à la Cour l'an...... un jour d'aniversaire. Il mourut de douleur à l'âge de deux ans, la Cour prenant le deuil pour un Prince étranger.

Ici repose de ses travaux le brave Général B. qui est mort à l'âge d'environ cent ans, plus vieux que METHUSALEM.

Ici pourit A. B. mort né, qui expira de frayeur le 20. Mai 1756.

L'ENVIE.

L'or peut ſe partager, mais non pas la louange.
Le plus grand Orateur, quand ce ſeroit un Ange,
Ne contenteroit pas, en ſemblables deſſeins,
Deux Belles, deux Héros, deux Auteurs, ni deux Saints.

La Fontaine.

L'Envie eſt le plus bas de tous les vices; qu'on l'éxamine dans ſon principe & dans ſes éfets, on n'y trouvera rien d'élevé, rien qui ſoit digne de l'home. Dans ſon principe, elle n'eſt qu'un ſentiment de triſteſſe, que nous fait éprouver le mérite ou la proſpérité d'autrui : Dans ſes éfets, elle ne tend qu'à détruire cette proſpérité, dont l'éclat, après avoir ébloui ſes yeux, tiraniſe ſon cœur.

Il ne faut qu'une ſimple définition de l'Envie pour en inſpirer de l'horreur. L'Envie eſt un déplaiſir que nous concevons du bonheur de nos ſemblables. Qui voudra ſe reconoitre? Qui voudra être envieux?

L'envieux reconoit ſon infériorité, de ſorte que tous les mouvemens de l'Envie

qui le dévore, ſont par raport à lui autant d'actes d'humilité. Ne pourois je pas ajouter, que les traits de l'Envie ſont à l'Envie autant de titres de ſupériorité ſur l'envieux? Choſe étrange! L'orgueil eſt une des principales cauſes de l'Envie, & l'humiliation une de ſes ſuites naturelles & néceſſaires. Quelqu'un qui étudieroit avec atention le cœur de l'home, trouveroit bien d'autres contrariétés dans la ſource & dans les objets de ſes paſſions.

L'Envie eſt un vice généralement répandu; perſone n'en eſt éxemt, & tout le monde en a plus ou moins. Elle ſe mêle dans nos actions, ſouvent ſans que nous nous en apercevions. C'eſt une eſpèce de poiſon ſubtil, dont nous ne ſentons l'éfet que par réfléxion. Eh que nous réfléchiſſons rarement!

ALEXANDRE pleure les victoires de ſon Pére. THEMISTOCLE ne peut ſoufrir la gloire d'ARISTIDE. CESAR ne veut point de ſupérieur; POMPE'E ne veut point d'égal. L'Envie ſeroit-elle le vice des grands homes?

Les Hiſtoriens mettent leur eſprit à la torture, pour trouver la cauſe de certains événemens bizares qu'ils racontent. Quelquefois même ils veulent trouver du fin dans des actions très naturelles. Ne réuſ-

ſiroient-ils pas mieux dans leurs conjectures politiques, s'ils raportoient à l'Envie la plûpart des faits? C'eſt là le grand mobile de preſque toutes les actions des homes. Ils agiſſent en conſéquence, pour ainſi dire, machinalement. L'Envie leur eſt ſi naturelle, qu'ils ſuivent ſes impreſſions la plûpart du tems ſans y penſer. Une hoſtilité comiſe, une injure reçue ſont ſouvent les prétextes de bien des guerres dont l'Envie eſt la ſeule cauſe. Qu'eſt ce qui a troublé de nos jours la tranquilité de l'Europe? C'eſt l'ambition; & l'ambition eſt un diminutif de l'Envie.

Un Roi avoit épuiſé ſes cofres & ceux de ſes Sujets pour ſe bâtir une réſidence magnifique. Il y avoit réuſſi; ſon Palais étoit un chef-d'œuvre de l'Art. Il s'aplaudiſſoit des louanges qu'on donoit à l'habileté de ſes Architectes. Malheureuſement, il aprit, qu'un Prince indépendant avoit un Château plus beau que le ſien. L'Envie s'empare de ſon ame, il déclare la guerre à ce Prince, porte la déſolation dans ſes Etats, & détruit ſon Palais.

Le mérite eſt ordinairement acompagné d'une foule d'envieux. On a vû des Généraux aimer mieux ſe laiſſer batre, pour obſcurcir la gloire du Général qui parta-

geoit le comandement, que de relever la leur en batant l'énemi conjointément avec lui.

Un ſonge me tranſporta hier dans un déſert éfroyable. J'avançai en tremblant. Je découvris une caverne. J'y entrai héroïquement. L'ouverture étoit fort étroite; mais le chemin s'élargiſſoit toûjours de plus en plus Je vis enfin un monſtre, qui vomiſſoit ſans ceſſe de petits monſtres, qui lui reſſembloient en tout hormis en grandeur. Il avoit des milions de yeux, pleins de feu & de malignité; ſon viſage étoit livide. Son ſoufle empeſtoit l'air, ſes bras ne s'ouvroient que pour déchirer tout ce qui étoit autour de lui. Je m'aperçus même qu'il les étendoit à ſon gré; je vis enſuite deſcendre du Ciel un objet éclatant, dont la beauté me frapa.

Le monſtre reconut ſon Rival, & ſe prépara au combat. L'ataque fut vive; la défenſe le fut auſſi. Le prémier ſembloit triompher en mordant la pouſſiére, & ne ſe relevoit qu'en portant de terribles coups au ſecond, qui étoit ſouvent renverſé. La victoire fut long tems douteuſe, & les vœux du ſpectateur ne la hâtoient point. J'eûs le chagrin de voir l'inſtant fatal ou le monſtre acabla ſon éne-

mi. Tandis que celui ci faisoit ses éforts pour se dégager, je m'éveillai bien surpris de me trouver dans mon lit, bien faché d'avoir vû l'Envie triompher de la Vertu, & bien résolu de comuniquer ce songe à mes Lecteurs, qui n'y trouveront peut-être qu'une afligeante vérité.

Plein de ces idées, je me rendormis. Je retournai dans la caverne. Je n'y trouvai plus mes combatans. J'y vis, je ne sais par quel hazard, un vénérable Vieillard, qui m'aprocha, & me prenant par la main me dit : „ Suivez moi : L'Envie „ & la Vertu ne se font plus une guerre „ ouverte. Voyez les stratagèmes dont „ l'une se sert pour détruire l'autre. L'En„ vie prend mille formes diférentes, & se „ couvre à chaque instant d'un masque „ nouveau. Tantôt elle se déguise sous „ le nom d'ambition, tantôt sous celui „ d'émulation, souvent sous celui de vai„ ne gloire. Tous ceux qui sont ses tribu„ taires ne la conorssent pas ; elle sait l'art „ d'insinuer son poison si subtilement, „ qu'on la prend pour la Vertu même. „ Celle ci est sans fard, & n'emploie „ pour se faire aimer qu'elle même. Aussi „ les Autels sont ils déserts, tandis que „ l'encens fume sans cesse sur les Autels „ de son artificieuse énemie. N'en soyez

„ point ſurpris. Celle ci a trouvé le ſe-
„ cret de détacher de ſon corps certains
„ eſprits animaux, qu'elle gliſſe dans le
„ corps de l'home. Les pores des Courti-
„ ſans ſont les plus propres à recevoir l'im-
„ preſſion du venin. Voilà pourquoi vous
„ en voyez de toutes les nations; qui
„ ſacrifient à l'Envie. Profitez de l'avis
„ que je vous done, & garantiſſez vous
„ de ce vice odieux. Il dit; & le ſomeil
„ me dit adieu en même tems.

Rendu à la réalité, je trouvai que mon home m'avoit dit vrai. L'Envie eſt un Prothée qui ſait ſe traveſtir de mille maniéres. Nous ſomes les jouets de nos paſſions. Nous ne les conoiſſons pas, même lorſque nous n'agiſſons que par elles. Nous ſomes des eſclaves, qui ignorent quels ſont les tirans, qui les opriment.

Qu'on conſidére tout ce que l'envie a d'inquiétudes, d'allarmes, de troubles, d'agitations, on ſera ſurpris de voir le monde rempli de gens, qui maigriſſent toûjours de l'embonpoint d'autrui, entretiennent une paſſion ſi cruelle, & la nouriſſent dans leur ſein pour ſe rendre volontairement malheureux. Par quel charme arive t-il que l'Envie étant le ſuplice du cœur où elle a pris naiſſance, & où elle

éxerce ſon empire, elle ne laiſſe pas de lui plaire.

L'Envie ne ſeroit-elle pas l'éfet du vuide de nôtre cœur? Un home qui auroit d'autres afections ſe livreroit il à l'envie? Mais qu'eſt-ce qu'un home ſans paſſion? On l'a déja dit; c'eſt un inſtrument ſans cordes. Ainſi, dans un certain ſens, l'envieux n'eſt pas un home.

L'envieux eſt l'énemi déclaré du bonheur de la ſociété; talens, ſavoir, eſprit, mérite, il ne tient pas à lui que tout cela ne diſparoiſſe de deſſus la terre. Il eſt capable de tout entreprendre, parce qu'en travaillant à troubler la félicité d'autrui, il travaille à ſa propre ſatisfaction. L'home heureux lui bleſſe la vue. Il eſt donc naturel qu'il ne néglige rien, pour ſe délivrer d'un objet ſi déſagréable.

Preſque tous les vices, preſque toutes les paſſions ont eu des Apologiſtes, mais perſone, que je ſache, n'a encore pris la défenſe de l'envie. Elle n'a aucune raiſon, aucun prétexte, aucune eſpérance. Que peut dire l'envieux pour ſe juſtifier? Le malheur d'autrui fait ſon bonheur. Le bonheur d'autrui fait ſa miſére. Qui voudra ſe voir dans ce tableau? L'aveu en ſeroit ſi mortifiant! On voudroit pouvoir ſe le cacher à ſoi-même.

Faites vous une juſte idée de l'état, où ſe trouve le cœur d'un envieux, vous aurez peine à la ſoutenir. Il n'eſt jamais à lui même; ſon cœur ſe promène toûjours d'objets en objets, court de deſirs en deſirs, & eſt ſans ceſſe livré aux chagrins les plus cruels. En proie à toutes les paſſions, il eſt ſon propre boureau; car en eſt il une dont il ſoit éxemt.

Les objets des deſirs & des pourſuites de l'envieux ne ſont pas dignes d'un être raiſonable. Ce ſont pour l'ordinaire les biens, les honeurs, les dignités, que la fortune aveugle done à qui il lui plait; de ſorte qu'il eſt ſon eſclave & rarement ſon favori.

Deux belles Femmes ſont peu amies. Deux grands Généraux ſont ordinairemen brouillés; deux Ecrivains habiles ne s'eſtiment pas mutuellement, autant qu'ils devroient. La raiſon, c'eſt qu'ils ſont excellens en leur genre, qu'ils ſont rivaux, & par conſéquent jaloux.

Une femme eſt toûjours ſuſpecte, quand elle veut décider des agrémens, des qualités, de la parure d'une autre femme. C'eſt qu'elle eſt ſuſpecte d'envie. Il nous ſemble, que ce que nous acordons de mérite à autrui, eſt autant de retranché au nôtre. Il n'eſt pas rare de voir les homes

courir après des femmes, auxquelles celles de leur sèxe ne trouvent pas l'ombre d'agrément. C'est qu'elles ne voient qu'à travers le microscope de l'Envie, qui grossit ou rapétisse les objets à leur gré; au lieu que les homes voient à travers le microscope du bon goût & de l'mpartialité, à moins que le cœur n'ait déja déterminé leur décision.

La sagesse de la nature sait mettre à profit nos défauts. L'éfet naturel de l'envie devroit être le découragement & l'oisiveté. Cependant il en va tout autrement, & nous tirons avantage de ses mauvaises intentions. Un home que l'Envie ataque se roidit contre tous ses assauts, n'oublie rien pour émousser la pointe de ses traits, s'éléve à ce qu'il n'auroit osé prétendre, devient supérieur à lui même. L'amour de la gloire, le desir du triomphe, l'espoir de confondre l'envie, tout cela y concourt; un peu de vengeance vient s'en méler, & brocher sur le tout. Avec cela, on va loin.

LES ILLUSIONS.

Que vous êtes belle ! disoit DAPHNIS à CORISANDRE, qui de son coté regardoit dans un ruisseau pour contempler son Amant sans rougir. Ah ! ma chére CORISANDRE ajouta t-il.. Ils restérent muets après cette exclamation & paroissoient plongés tous deux dans une profonde rêverie. Le jour étoit sur son déclin. La Nature, en se préparant au silence, sembloit respecter leur yvresse ; le chant des oiseaux d'un bois voisin les en tire. CORISANDRE apuyant sa tête sur le sein de son Amant, sourit doucement à leur ramage ; ce souris l'embélit encore & achéve d'enflamer DAPHNIS ; & come s'il n'eut point aperçû la beauté du lieu où ils étoient assis, vois tu, lui dit-elle, ces prairies émaillées, ce ruisseau qui les arose, ce troupeau qui bondit ? Entens-tu ce Rossignol, ces Fauvettes DAPHNIS ? Ils chantent nôtre amour :. Oui, cher DAPHNIS, tout nous admire ou nous envie ; tout est ici pour nous. Le Berger lui baisant la main avec transport, répondit par un soupir,

qui eut été suivi de bien d'autres, si le Pasteur MELAMPE n'étoit venu les interrompre.

MELAMPE n'avoit pas vécu quarante ans; il possèdoit de nombreux troupeaux & une santé inaltérable; les Dieux lui avoient tout doné excepté le secret de jouir. L'ennui lui rendoit les jours longs, & le bonheur des autres importun; il aimoit à en détruire partout les images.

Pauvres enfans, s'écria t il, en abordant CORISANDRE & DAPHNIS, vous vous croyez heureux; tout vous enchante; qué vous êtes à plaindre! Vôtre âge c'est celui de l'erreur; vous ignorez l'avenir qui vous atend... DAPHNIS sera infidèle, CORISANDRE cessera d'aimer. Le chagrin & la douleur succèderont aux illusions qui vous abusent; vous aprendrez à vos dépens, qu'il ne faut compter sur rien. Après avoir fatigué la contrée par vos plaintes, après de longs & inutiles regrets, vous finirez par regarder l'amour come une folie. Le bonheur fuit devant les homes; le plaisir & les passions sont le poison de la jeunesse. Mes enfans ne vous livrez point aux trompeuses impressions de vôtre âge. Gardez vous de vous croire heureux; aprenez plutôt des vôtre aurore à suporter

les ennuis & la longue uuiformité d'une vie trifte & pénible.

MELAMPE s'arrêta, & la Bergére, come si elle eut voulu écarter tout sinistre présage, s'éforça de rire. Pour DAPHNIS, dès que le Pasteur eut dit que CORISANDRE cesseroit de l'aimer, il n'avoit plus rien entendu: MELAMPE jouissoit de leur consternation. CORISANDRE s'en aperçut, & pour rassurer son Berger: Qu'elle erreur est la vôtre, dit-elle à MELAMPE? Ne savez vous pas que DAPHNIS & moi, nous nous somes jurés un amour éternel? La fête du hameau est le jour qui nous unira pour jamais; mes compagnes m'aplaudissent; les Bergers chantent mon amour; toute la contrée est remplie de nôtre bonheur; la nature embéllit & le partage.

La voix de CORISANDRE avoit sur le cœur de DAPHNIS un pouvoir sans bornes: Il sortit de sa réverie, & le bon vieillard PHILEMON, qui caché derriére un buisson n'avoit rien perdu de cet entretien, vint achever de le calmer. Oui, mes enfans vous êtes heureux. Conservez toûjours cette douce illusion; il n'est point de bonheur sans elle. Les Dieux ne nous ont point doné la sagesse pour détruire nos passions, mais pour les règler. Que MELAMPE est à plaindre, puisqu'il ne sait pas

pas jouir come moi du ſpectacle de vôtre bonheur.

PHILEMON étoit l'Oracle du Canton; Dès longtems ſa vertu, ſon ſens, ſa bonté l'avoient rendu reſpectable... Sans l'aprobation de PHILEMON, on ne plaiſoit point à ſa Bergére; il dirigeoit le choix des Nimphes; il étoit l'arbitre des talens & des ſuccès. CORISANDRE ſe jetta dans ſes bras; DAPHNIS rougit de s'être alarmé ſi legérement. Allez, dit-il à MELAMPE, vous n'avez jamais été aimé de CORISANDRE; vivez dans vôtre erreur. Qu'elle eſt forte, grands Dieux, puiſque vous la voyez ſans tomber à ſes piés! Tous nos Bergers l'adorent; ſon cœur me préfére; elle n'aimera jamais que moi. Un regard de la Bergére confirma le diſcours de DAPHNIS. MELAMPE les quita bruſquement. On ne ſait ſi ce fut de honte d'avoir été ſurpris par PHILEMON, ou de chagrin d'avoir vû le bonheur à l'épreuve de ſes ataques.

GÉNÉVÉ.

FRAGMENT.

D'une Lettre de Paris.

SOIT, vous le voulez, je peindrai Paris en laid. J'ai aujourd'hui autant d'humeur qu'il en faut pour cela, & si pour vous consoler du contre-tems qui vous empêche d'y venir, il faut vous en dégouter, je me flate, ma chére Amie, d'y réussir.

Nous somes en général si legers & nos mœurs ne sont guéres plus solides que nos têtes. Chaque état, chaque quartier en a donc de diférentes & s'ocupe à critiquer celles de son voisin. Nous somes tous alternativement les modèles & les singes les uns des autres.

Cependant en général, car il faut être juste, le peu d'homes aimables & sensés que nous avons ici, le sont plus qu'ailleurs. Il y a dans tous les états quelques persones qu'on peut citer pour gens d'un grand mérite, & je n'ai que faire de vous les dépeindre, parce que le mérite est le même partout. Mais, en révanche, quel tas d'agréables, de petits maitres & de fats!

Ceux de la Cour sont aussi lestes dans leurs propos & dans leur maintien, qu'en équipages & en habillemens. Ils font profession d'impolitesse. Jamais ils ne sont plus contens d'eux mêmes, que quand ils ont ataqué la réputation de quelques femmes. Ils ne se font pas même faute de faire les honeurs de celles qu'ils n'ont jamais vues, & promettent leurs bones graces au prémier étourdi qui débute dans le monde sous leur protection. Ils courent aux promenades pour y étaler leurs graces. S'ils vont aux spectacles, c'est dans le dessein de ne point écouter ou d'interrompre les Acteurs. Les moins opulens entretiennent des filles, parce qu'il est du bon air d'être ruiné à trente ans & de mourir de vieillesse à quarante.

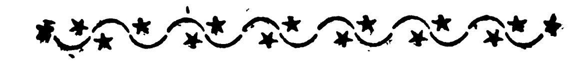
Quand aux petits maitres de robe, je ne puis mieux vous en faire juger que par le portait original de M.... dont vous avez quelques lettres. Réprésentez vous une petite figure de quatre pieds & demi de haut, le visage blème, rapétissant les yeux, se mordant les lévres, les épaules rondes, l'habit poudré & non les cheveux, le corps droit, la tête penchée, les coudes en arriére, les mains dans son manchon, qu'il porte toûjours sur le col; questionant à

droite, tandis qu'on lui répond à gauche; riant & parlant sans cesse quoi qu'il n'aye rien à dire, començant très haut sa phrase, la finissant entre ses dents, décidant de tout, ne sachant rien, & jugeant du plaisir qu'il fait aux autres par la satisfaction qu'il a de lui même. Cet home a pourtant une bone qualité; il ne médit jamais de persone. Il est vrai qu'il ne croit pas que le public en vaille la peine; il ne le juge pas digne de sa colère. Sa phrase favorite: Eh.. mais.... c'est tout simple.. Il prend intèret à tout ce qui vous arive, avec un froid glacial. Il ne manque pas l'ocasion de vous faire un compliment, & toûjours le plus longuement qu'il peut.. Tout est chez lui aussi méthodique que sa figure. Lorsqu'on vint lui anoncer la mort de sa femme, il ne se mit à pleurer que quand il eut tiré son moucheoir... En un mot c'est un petit recueil d'insipidité & de pédanterie des plus complets.

Les gens de lettres qu'on apelle beaux esprits, font encore une espèce à part. Ils ne sont pas pour la plûpart, aussi instruits que leur état sembleroit l'éxiger & qu'ils voudroient le faire croire; mais en révanche, ils décident sans apel, défigurent mutuellement leur mérite & leurs talens, & prêchent avec emphase la considération

due à leur état, à laquelle ils soumettent volontiers & fort adroitement celle de leur persone. Ils ne se refusent aucune plaisanterie. Pour être équitables dans leurs jugemens, ils n'épargnent pas même leurs amis, mais on ne peut s'empêcher de reconoitre en eux cette basse envie, qui cherche à dégrader le vrai mérite. Ils ont d'un autre coté provision d'éloges pour leurs protégés.. Vous riez... oui, pour leurs protégés, c'est le terme; car un home de lettres un peu à la mode ne manque pas d'en avoir plusieurs; ce qui vous paroitra singulier, c'est qu'ils soient venus à bout de s'atirer & d'usurper une espéce de considération. Ils sont reçus, fétés même, dans la bone compagnie. On les écoute come des oracles, on les cite come l'Evangile, on les craint come l'aspic, & il n'y a que les gens d'esprit qui s'en moquent come ils le méritent...

En voilà bien assés, qu'en dites vous? Arivez, arivez, ma chére Amie; alors París me paroitra moins maussade, & je vous le peindrai en beau.



OUVRAGES NOUVEAUX.

EQUIVOQUES *& bisarreries de l'Ortographe Françoise, avec les moyens d'y rémédier.* Par M. GOUFFIER. A Paris, chez GOUFFIER, Fils 1766.

Non sunt contemnendæ quasi parva, sine quibus magna constare non possunt.

IL y a longtems qu'on cherche à fixer invariablement l'Ortographe Françoise; Chacun indique des moyens, chacun propose ses idées: Mais malheureusement la plûpart de ces méthodes sont mille fois plus bisares encore que ne l'est l'état actuel de nôtre Ortographe; Les uns veulent qu'on restitue aux mots dérivés, afin d'en conserver l'Etymologie, toutes les Lettres qui en ont été suprimées. Les autres, & ceux-ci sont les plus raisonables, veulent que l'on écrive éxactement come on parle, & qu'on rejette absolument des mots toutes les lettres qui ne s'expriment pas: Mais ce moyen, quoique judicieux, a un très grand inconvé-

nient, c'eſt que nous avons une infinité de mots qui ſe reſſemblent par le ſon, dont l'Ortographe ſeule indique les diverſes ſignifications, & dont il ne feroit plus poſſible de reconoitre la diférence, s'ils étoient écrits come ils ſont prononcés.

Ainſi les dificultés qui arrêtent la fixation de l'Ortographe Françoiſe, ſont, come on voit, fort loin d'être aplanies: Bien des gens penſent même que, malgré ſes lumiéres & l'aſſiduité de ſes travaux, l'Académie Françoiſe aura bien de la peine à parvenir dans quelques Siécles encore, à fixer l'Ortographe d'une maniére immuable. Mais au fond, avant que de ſe plaindre des équivoques & de la bizarerie de nôtre Ortographe, il ſeroit bon, à nôtre avis, d'éxaminer s'il ne ſeroit pas plus nuiſible qu'avantageux pour nôtre langue, qu'elle fut déſormais invariable? L'expérience prouve que cette propoſition, qui paroitra peut être fort abſurde à quelques uns, n'eſt rien moins qu'un paradoxe. N'eſt ce pas, en éfet, aux recherches qu'on a faites, aux moyens qu'on a tentés pour perfectioner la langue, que nous devons ſon élégance, ſa richeſſe, ſa beauté? N'eſt ce pas aux tentatives qu'on a faites pour en ôter les équivoques & les

bizareries, que nous somes redevables de ses graces & de son abondance, quelque multipliées que soient les plaintes des Litérateurs subalternes sur sa stérilité? Suposons que l'Ortographe Françoise eut été fixée invariablement dans le seiziéme Siécle; nous aurions eû peut être des Orateurs plus éloquens & des Poëtes plus sublimes que ceux du seiziéme Siécle, mais qui n'eussent été ni plus élégans dans leur stile, ni plus agréables à lire que RABELAIS, MAROT, ou LAMOTHE le-Vayer. Que l'on supose les Tragédies de RACINE & de M. de VOLTAIRE écrites du stile des Tragédies de LONGEPIERRE, ou de TRISTAN; que l'on supose les discours de M. BOSSUET, ou l'Histoire-Naturelle de M. de BUFFON, écrits du stile de la CHAMBRE, ou de la *Satyre Ménippée*; pensera-t-on que la langue Françoise fut jamais devenue la langue de l'Europe? Or, à qui nos meilleurs Ecrivains doivent-ils la beauté de leurs ouvrages, si ce n'est précisément à la liberté qu'ils ont eue de s'exprimer dans une langue qui, n'étant point fixée, leur a permis de se livrer au feu de l'imagination, & de faire oublier à leurs Lecteurs, à force d'énergie, d'éloquence & d'agrémens, tout ce que l'Ortographe & la langue elle-même peuvent avoir d'é-

quivoque & de bizare. Mais, diſent les Puriſtes, Nation pointilleuſe, comunément peu éclairée, & toûjours hériſſée de mauvaiſes dificultés ; n'eſt ce pas une cruelle ſituation que celle de ne pouvoir écrire ſans être corectement ennuieux à force de pureté, ou d'ofenſer ſans ceſſe, pour ſi peu qu'on veuille être éloquent, la ſévérité des règles de la Grammaire ? N'eſt-il pas déſeſpérant que deux mots également écrits, expriment deux idées diférentes, & ſouvent opoſées ? N'eſt-ce pas une choſe bizare, qu'il n'y ait aucune ſorte d'Analogie dans la conjugaiſon de nos verbes irréguliers &c ? Eh qu'importe, Litérateurs fauſſement délicats, cette prétendue bizarerie de la langue, capricieuſe ſeulement & dificultueuſe pour les imaginations froides & les eſprits arides ? Afrontés hardiment ſes équivoques, bleſſés même ſes règles, faites contr'elle des fautes come MONTESQUIEU, ſi vous vous ſentez la force de penſer come lui, & de vous exprimer auſſi énergiquement. Va t on éxaminer ſi dans les *Lettres Perſanes*, ou dans l'*Eſprit des Loix* il y a quelques expreſſions qui décèlent la patrie de leur illuſtre Auteur ? Les Nations Européennes qui ſe ſont empreſſées de traduire ſes écrits immortels, ont-elles été arrêtées par la

bizarerie de l'Ortographe, ou par quelques expressions équivoques ? Mais qu'importe l'expression ! elle est toûjours mâle & forte ; elle est toûjours heureuse, quand la pensée est mâle, élevée, ou sublime. Il est sans doute essentiel d'écrire correctement ; mais il ne faut pas non plus sacrifier toûjours servilement à l'expression ; il ne faut pas, pour être pur, devenir ennuyeux, monotone, puérile. N'afectez pas le stile de MONTAGNE, si vous n'avez pas son génie, & même quand vous l'auriez ; parceque come on ne parle plus le langage de MONTAGNE, il est très vraisemblable que la plûpart de vos Lecteurs ne vous entendroient pas ; mais écrivez come s'expriment les gens instruits, & surtout n'oubliez jamais de penser avant que d'écrire, suivant la règle du Sage DESPREAUX.

Toutefois il est bon, il est utile même que de pénibles Grammairiens cherchent à perfectioner l'Ortographe, & que de tems en tems il fassent part au public de leurs Observations sur les caprices & les défauts de la langue. Ce n'est pas que leurs ouvrages opérent beaucoup de changemens, dans les expressions, ni dans les diverses maniéres de s'exprimer, qui depuis un Siécle à peu près, n'ont presque point soufert d'altération ; mais leurs doc-

tes recherches éclairent les Etrangers & les François eux mêmes sur le génie de la langue, en les instruisant de la vraie dérivation des mots; ce qui ne laisse pas d'être d'une très grande utilité.

L'Auteur dans sa Préface regrète, ainsi que LABRUYERE, bien des mots très expressifs, agréables, sonores & qui depuis deux Siécles & plus, ont été on ne sait trop à quel propos, totalement proscrits. Cette perte est sans doute fort considérable; mais on ne songe pas qu'à la place de ces mots nous avons une foule d'expressions tout aussi agréables, qui n'étoient point conues du tems des *Cil*, des *gars*, des *jacoit*, des *preux*, des *cettui*, des *ramentavoir*, *&c.* On ne songe pas que le rétablissement du vieux langage est tout à fait incompatible avec les moyens qu'on propose pour rémédier à ce que l'on apelle les équivoques & les bizarreries de l'Ortographe; Bizarreries qui ne sont ni plus désagréables, ni plus frapantes que celles de toute autre langue, & qu'il seroit, suivant nous, plus nuisible qu'avantageux de coriger au gré de nos Grammairiens, qui bientôt, si leur vœu étoit rempli, ne manqueroient pas de former des plaintes, que nous trouverions plus fondées que celles qu'ils font maintenant

ſur les minutieuſes équivoques de l'Ortographe. L'écriture, dit M. GOUFFIER, eſt l'écho de la parole; elle devroit donc la peindre éxactement, & ne pas ſe charger d'une foule de Lettres qu'on n'articule pas: Car il eſt ridicule que dans preſque tous nos mots écrits, on laiſſe ſubſiſter des lettres paraſites qui ne font tout au plus que ſurcharger l'expreſſion, & rendre nôtre langue écrite très embaraſſante & pour les Començans & pour les Etrangers. Peut-être, continue-t-il, on prononçoit autrefois toutes ces lettres, & alors il étoit très eſſentiel qu'elles fuſſent écrites; mais ſi on ne les prononce plus, pourquoi les écrit-on?

Ne pourroit on pas répondre à ces obſervations, que c'eſt préciſément parce qu'on parloit autrefois come on écrivoit, qu'il eſt aujourd'hui néceſſaire d'écrire come on parloit jadis, tous les mots qui ſe ſont conſervés. Car ſi on change entiérement l'ancienne Ortographe, la langue Françoiſe ne ſera plus qu'un langage nouveau, & ſes mots, des expreſſions très-agréables, ſi l'on veut, mais dont il ne ſera plus poſſible de conoitre l'origine, de démêler l'éthimologie. D'ailleurs, dans quelle langue a-t on éxactement parlé come l'on écrivoit? Il auroit donc falu que les La-

tins écrivissent *virtous*, au lieu de *virtus*, *caussas*, au lieu de *causas*, ou qu'ils prononçassent *virtus*, & non pas *virtous*, *causas* & non pas *caussas*. Mais, dit-on, il étoit convenu que *l'u* se prononçoit *ou*, & partout, dans toutes les langues, l'Ortographe n'est elle pas de convention? Or, quand cette convention est générale, à quel propos y faire des changemens, qui, trop considérables, ne peuvent nécessairement que dégrader la langue?

Depuis quelques années, par éxemple, on a imaginé d'écrire *filosofie*, au lieu de philosophie, *téologie*, au lieu de théologie, & cela, dit-on, parcequ'il est absurde de mettre quatre lettres où il n'en faut que deux, & d'exprimer par un *p* & un *h* un son que l'*f* rend beaucoup plus naturellement. Mais outre que le *p* & l'*h*, devant une voyelle rendent le son de *f*, coment poura-t-on dans la suite, si la nouvelle Ortographe est généralement adoptée, découvrir l'origine de ces mots & de mille autres qu'on défigure étrangement, & toûjours dans la très-inutile vue d'écrire come on parle.

Cette manie est fort ancienne parmi les Grammairiens : PIERRE RAMUS ou la RAMÉE, Lecteur en l'Université de Paris, trouvoit la langue & l'Ortographe très bi-

zares de ſon tems, & il eſt vrai qu'elles l'étoient beaucoup; il propoſa des caractères nouveaux, & de nouvelles lettres qu'il ſubſtituoit dans pluſieurs mots aux anciennes figures. L'Auteur obſerve que ce ſiltème, qui ne tendoit qu'à augmenter prodigieuſement nôtre alphabet, fut rejetté, à la réſerve des conſones *j* & *v*, dont nous ſomes redevables aux ſoins de PIERRE LA RAMÉ'E. On a depuis tenté plus d'une fois d'introduire les mêmes changemens; mais on les a conſtamment rejettés; parceque, come l'a obſervé M. l'Abé BOULLIETTES, quelque raiſoné que ſoit un nouveau plan d'Ortographe, le remède ſeroit pire que le mal, car il faudroit, ou réformer les livres, choſe impraticable, où ſe réſoudre à priver les ſimples de la lecture de tant de bons livres faits pour eux, & qui ne pouroient plus être que pour les Savans: Ou bien il faudroit aprendre à lire ſelon la nouvelle Orthographe, & enſuite ſelon l'ancienne: Ce qui ne feroit que multiplier les dificultés.

Plus ſage dans ſes vues & plus lumineux dans ſes Obſervations, M. GOUFFIER propoſe dans ſon Ouvrage ingénieux, & qui peut être très utile, un moyen plus ſimple & plus heureux, pour ôter tout à la fois de nôtre Ortographe, ſans tou-

tefois y rien changer, ses équivoques & ses bizareries. Ce ne sont point de nouvelles lettres, ni des substitutions capricieuses de certaines lettres à d'autres; ce seront des accens, des points, & de semblables figures ou traits, legérement ajoutés à quelques lettres, qui serviront à faire prononcer come il faut, les syllabes sans hésiter, surtout aux enfans & aux étrangers.

A la suite de quelques réfléxions sur nos diférens *e*, & sur une foule de mots de son égal & de diverse Ortographe, réfléxions qui suposent une conoissance profonde, non seulement de la langue Françoise, mais du Latin, de l'Italien, de l'Anglois, &c. L'Auteur expose son Ortographe accentuée, & en done une foule d'éxemples qui nous paroissent tous sages, & sans nulle sorte d'inconvénient.

MEMOIRES *& Observations géographiques & critiques sur la situation des Pays Septentrionaux de l'Asie & de l'Amérique, d'après les Rélations les plus récentes. Auxquelles on a joint un Essai sur la route aux Indes par le Nord & sur un Comerce très vaste & très riche à établir dans la Mer du Sud. Avec deux nouvelles Cartes dressées conformément à ce sistème. Par M.***. A Lausanne chez Antoine* CHAPUIS 1765.

Cet Ouvrage est un in 4°. de 268 pages. Il est dédié au Roi de Danemarc. On découvre dans le Titre même le principal but de l'Auteur, qui est de faire voir la possibilité d'une nouvelle route aux Indes par le Nord. Pour établir son sistème, il pose d'abord des Principes, qui doivent servir d'Axiomes. Parcourant ensuite les Rélations d'un grand nombre de Voyageurs, il les éxamine suivant les Principes qu'il a posés; il cherche à concilier les anciennes Rélations les plus récentes & à éloigner tout ce qui lui a paru fabuleux. On ne peut lire cet Ouvrage sans reconoître dans son Auteur une conoissance éxacte de tout ce qui peut avoir raport à la matiére qu'il traite; quoique son sistème soit oposé à tout ce que les Géographes ont soutenu jusques à présent & à toutes les Rélations des Voyageurs, il trouve dans ces Rélations même & en combinant les unes avec les autres, de quoi rendre ses assertions très probables; mais c'est dans l'Ouvrage même qu'il faut lire ses preuves, qui ne sont pas susceptibles d'extrait, parce qu'elles ne peuvent être séparées des diférentes Rélations dont elles sont tirées.

NOUVELLE

NOUVELLE *Encyclopédie portative, ou Tableau général des Conoissances humaines ; Ouvrage recueilli des meilleurs Auteurs, dans lequel on entreprend de doner une idée exacte des sciences les plus utiles & de les mettre à la portée du plus grand nombre des Lecteurs.* 2 Vol. in 8vo. A Paris chez VINCENT 1766.

CETTE Collection est faite d'une maniére simple & naturelle. L'Auteur a suivi la marche philosophique des Conoissances que nous devons à nos sens & des Conoissances que nous devons à la réfléxion. Les prémiéres ont pour objet la Phisique. Les secondes embrassent les Sciences abstraites & métaphisiques. Cet Ouvrage, que l'Auteur a taché de mettre à la portée de tout le monde, paroit être destiné à l'éducation de la jeunesse & à former l'esprit des persones qui ne peuvent se livrer à des études longues & pénibles. Parmi divers avantages, il y a encore celui de l'éxécution tipographique, pour laquelle on n'a rien négligé.

VUES *politiques sur le Comerce des Denrées. Nouvelle Edition. A Amsterdam, &*

se trouve à Paris chez VINCENT 1 *Vol. in* 12 1766.

LE principal objet de l'Auteur est de faire voir que le Comerce des Denrées est la source d'où naissent tous les moyens qui peuvent faciliter la culture & l'amélioration des terres & que cette culture mise & entretenue dans un état avantageux, portera le Comerce général du Royaume au degré le plus brillant. Le Citoyen Patriote, Auteur de cet Ouvrage, fait sur le Comerce des Denrées les réflexions & les spéculations les plus belles. Il établit des Magazins à grains pour obvier aux préjudices que cause la diférence des récoltes plus ou moins abondantes; il présente l'idée d'une Compagnie d'Agriculture, divisée en Compagnies particuliéres pour la régie des Magazins, dont il done le plan & la description; il trace le règlement que la Compagnie doit suivre dans l'achat & la vente des grains. Ensuite il traite des Vignes, des Magazins à vin: Il done un projet de règlement sur le débit en gros des vins de la Compagnie. Il entre dans les plus petits détails, soit pour voiturer les denrées, soit pour ce qui regarde la police & la protection que l'Etat peut acorder à la Compagnie, soit pour les avantages qui peuvent en résulter. Il

paroit prévenir toutes les objections qu'on pouroit lui faire.

MEMOIRES *de Mad. la Baronne de* BATTEVILLE, *ou la Veuve parfaite. Par Mad.* LE PRINCE *de* BEAUMONT. A Lion chez PIERRE BRUYSET PONTHUS I Vol. in 12. 1766.

IL paroit que Mad. de BEAUMONT s'est proposée dans cet Ouvrage d'afermir ses Elèves dans les excellens Principes que ses Dialogues pour l'Education de la Jeunesse renferment. Elle leur présente dans ce Roman un tableau de la vie humaine; des passions, des malheurs, des vices, des vertus, des plaisirs & des peines enchainés les uns aux autres; des traits d'une générosité peu comune, des crimes d'une Ame atroce, des situations touchantes; des caractères fortement dessinés, des événemens extraordinaires, mais vraisemblables. L'Auteur a réussi à rendre cette brochure extrémement amusante, & elle remplit très bien le Précepte d'instruire en amusant.

GUSTAVE VASA, *le Libérateur de son Pays*, Tragédie par HENRI BROOKE, Ecuyer; traduite de l'Anglois. A Paris, chez SEBASTIEN JORRY, & chez la Veuve DUCHESNE, 1766.

Voici une idée de ce Drame, Acte par Acte.

Dans le prémier, *le Théatre réprésente les Mines de la Dalécarlie.* ANDERSON Gouverneur, & ARNOLD Prêtre Suédois & Chapelain dans les mines de cette Province, admirent le courage d'un inconu qui brave la rigueur des tems & le sort de la foiblesse humaine; il est couché dans ces lieux ténébreux; une pierre lui sert d'oreiller, & la froide humidité de la terre l'envelope; mais la noblesse & la grandeur percent à travers sa misère. ANDERSON veut se l'atacher par les nœuds de l'amitié. ARNOLD soupçone qu'il ne dérobe l'éclat de ses vertus, que parcequ'elles sont en danger; ils font des imprécations contre CHRISTIERN, prêt à détruire les derniers restes de la liberté; ANDERSON invoque GUSTAVE, que le Tyran, pour le malheur de la Suède, arrache de leurs mains pour le conduire prisonier en Dan-

nemarck. Ils font l'éloge de ce Héros ; ils se rapellent ses exploits. Ils en reviennent à cet étranger, dont l'air majestueux dément les aparences, auquel ils ne conoissent d'autre sentiment que sa haine pour CHRISTIERN & son amour pour la liberté. L'inconu se réveille : ANDERSON s'aproche de lui, le salue, lui ofre avec son amitié, tous les secours qui dépendent de lui. Oui, généreux mortel, répond l'inconu, il est une preuve étonante qu'éxige la plus vraie, la plus digne & la plus noble cause de l'amitié ; elle est plus chére que la vie, que la fortune, que le sang ; elle est égale à toutes vos vertus. Ils le prient de s'expliquer. Il fait une image éfrayante des maux qui afligent la Suède ; il peint le Tyran saisissant le moment de la paix, pour arroser du sang des Suédois cette terre de liberté, ses Ministres se faisant un jeu de massacrer les enfans sur le sein de leurs Mére, & de les porter en triomphe au bout de leur lance.. O ciel ! s'écrie-t-il, vit-on jamais quelqu'un s'exciter au crime, s'y livrer tranquilement, & rire en cometant le meurtre ? Arête là, mon ame, repose-toi sur cette idée, ne vois point d'autre image que celle-ci, jusqu'à ce que le tems te favorise, & que tu puisses éveiller

la vengance. ANDERSON mêle ses larmes à celles de l'étranger. Mais coment se venger de CHRISTIERN? Tous les Peuples du Nord fléchissent sous sa loi. Il ne me reste donc plus, s'écrie l'inconu, qu'à vous remercier de vôtre amitié. Que plûtôt cette afreuse demeure s'enfonce dans le centre de la terre, avant que j'abandone la vengeance. On lui répréſente en vain que la pesante main du pouvoir les acable. Dans l'humide & mortelle profondeur d'un cachot, l'ame peut règner, elle peut sourire dans la douleur, & triompher de l'opression. ANDERSON en revient aux obstacles: Qui oseroit, dit-il, le tenter? Moi, reprend l'inconu. Si vous étiez ce généreux chef que j'ai conu autrefois, je vous ferois part d'un dessein qui rendroit à vôtre cœur toute sa magnanimité, & dont la seule idée le feroit tressaillir. ANDERSON est surpris que l'étranger le conoisse; il se rapelle ses traits, mais come un songe qui ne laisse qu'une idée confuse. Eh bien, dit l'étranger, nomme celui qu'on ne peut conoitre qu'au péril de la vie, ou dont le secrêt doit être enseveli. Je suis cet home. GUSTAVE! s'écrie ANDERSON: Ciel! c'est lui même.

ARVIDA, Prince du sang Royal de Suède, ami & parent de GUSTAVE, survient.

Ils se reconoissent ; leur surprise est égale; ils étoient prisoniers l'un & l'autre du Tyran. GUSTAVE lui demande coment il a pû lui échaper? Ne parlons plus de cela, lui répond ARVIDA; laissez-moi seulement vous admirer. Combien est beau l'habit de la misére, quand il couvre la vertu! GUSTAVE lui fait part du projet qu'il a conçu. ANDERSON jure de ne jamais quiter GUSTAVE. Arêtez, lui dit-il; si nous avons besoin de sermens pour nous unir, séparons nous & courons aux deux extrémités de la terre. Une cause come la nôtre, est-elle même son serment. Ils en conviennent. Il leur raconte que dans le tems qu'il étoit dans les fers en Dannemarck, au moment que CHRISTIERN avoit juré sa mort, il fut sauvé par une main généreuse; qu'il fut obligé de se cacher, parceque sa tête fut mise à prix; que lorsqu'il aprit que STENON avoit succombé, son désespoir lui fit franchir tous les obstacles, pour venir se cacher dans ces souterrains, où il a trouvé des esprits magnanimes & généreux dans la condition la plus grossiére & la plus ignorante : Il se propose de rassembler les braves Dalécarliens, de les enflamer pour la liberté. ARVIDA croit qu'il est à propos de savoir si

CHRISTIERN conduit lui même les troupes qui s'avancent, & il se propose d'aller dans sa Tente, & de se mêler parmi ses Courtisans: GUSTAVE lui aplaudit; mais avant que de se séparer, GUSTAVE lui demande à qui il doit sa liberté. ARVIDA qui doit la sienne à CHRISTINE, & qui sait qu'elle a aussi délivré son ami, craint de trouver en lui un Rival, hésite de lui dire coment & par qui il a été délivré des prisons de Dannemarck: Il raconte qu'il y étoit enchainé sur un lit de pierre, malade, respirant un air empoisoné; que tout à coup une femme a paru; la pitié, la douceur étoient dans ses regards; elle a nommé GUSTAVE: Si jamais tu as le bonheur de voir ton cher GUSTAVE, lui a-t-elle dit, aprends lui qu'une douce énemie ta rendu à son amitié. GUSTAVE croit ne devoir sa délivrance qu'à la générosité, & non à la beauté. GUSTAVE s'interrompt, exhorte les Suédois à défendre les droits de la Vertu. Ce jour, leur dit-il, nous précipite ou nous sauve, & fait de chaque Suédois un Monarque, ou bien un Esclave.

ACTE II.

Le Théatre répresente le Camp de CHRIS-

TIERN. L'Usurpateur s'entretient avec TROLLIO, son flateur & son ministre, Archevèque d'UPSAL : Ils dévelopent leur caractère, l'un en ne respirant que l'opression & le carnage, & l'autre en aplaudissant à ses caprices, & en le rassurant sur les Dalécarliens. Des Paysans conduits par un introducteur, se prosternent devant le Tyran, en lui demandant de les délivrer de la foule des Exacteurs, des Soldats licentieux, des brigands qui les écrasent. L'Usurpateur s'irite de leurs prières, come s'ils n'étoient pas faits pour soufrir & pour être la proie de ses *Aigles*. Il les chasse de sa présence. On lui amène ARVIDA qu'on a pris devant la Tente du Tyran ; il l'interroge. D'où ès tu vil esclave ? Tu gardes le silence ! Qu'on aporte ici les instrumens des tortures les plus afreuses. Ne sais tu pas que ta vie est en mon pouvoir ?... Oui, répond ARVIDA ; c'est pour cela que je la méprise... Insolent que tu ès ? Réponds... Sois certain que je ne suis pas ton ami, car je hais les Tyrans. CHRISTIERN est furieux ; il ordone à TROLLIO de le tourmenter, de le déchirer. TROLLIO sort avec ARVIDA enchainé. Un Messager vient anoncer au Roi que les Danois même ses propres Sujets se révoltent. Un Domestique

lui aporte une Lettre dans laquelle il aprend que GUSTAVE marche à lui ; il fait venir TROLLIO, lui avoue ses craintes au sujet de GUSTAVE. TROLLIO le rassure, & lui fait part du projet qu'il a formé de tromper GUSTAVE ; il lui aprend que le prisonier qu'on lui a amené, est ARVIDA, le second après le Héros qu'il craint. TROLLIO a feint de ne pas le conoitre ; il croit s'être aperçu qu'il aime CHRISTINE ; au moyen de cette passion il a conçu le dessein de l'engager à trahir GUSTAVE. Il demanda à CHRISTIERN de lui abandoner ARVIDA, de lui permettre de faire espérer à ce Prince l'amour de CHRISTINE. CHRISTIERN y consent, pourvu qu'il trahisse GUSTAVE ; sinon, dit-il, qu'il soit mis à mort & oublié pour jamais. Il sort avec TROLLIO. ARVIDA enchainé paroit : Des Gardes préparent les instrumens de son suplice. Il demande au Ciel de lui doner la force de suporter ses maux, & de répandre sur GUSTAVE dix fois autant de bénédictions que chacun de ses Membres va soufrir de douleurs. TROLLIO arive, le fait délier, & lui done la liberté. ARVIDA ne peut le croire ; il ne veut pas surtout en avoir l'obligation à CHRISTIERN ; celui qui accepte les faveurs d'un Tyran, partage ses crimes. TROLLIO

l'assure que celui qui étoit la terreur du Dannemarck, que GUSTAVE est l'Ami de CHRISTIERN, qu'il vient d'envoyer faire des propositions, apuyées de toutes les forces des Dalécarliens ; qu'il demande d'abord la liberté de sa Mére & de sa Sœur ; ensuite, qu'on lui remette toutes les Provinces du Gothland, & enfin pour cimenter leur alliance, il demande CHRISTINE pour son Epouse. ARVIDA est frapé come d'un coup de foudre. Pensez vous, dit il, que CHRISTIERN done sa fille au plus cruel de ses énemis ? Que pourroit il faire ? répond le fourbe TROLLIO ; la guerre autrement seroit éternelle ; d'ailleurs quelques rumeurs dans ses Provinces de Danemarck l'obligent à faire ici la paix. Sans doute, s'écrie ARVIDA, la paix a ses douceurs ; mais les mortels ne sont pas faits pour en jouir longtems. L'home est destiné à vivre dans la guerre & dans le trouble. L'amitié s'afoiblit & cache souvent la trahison ; elle sourit & trompe ; l'orage s'élève, & rien ne peut échaper à la tempête. Ce seroit alors un heureux naufrage, si l'on pouvoit s'enfoncer dans le néant, & tout oublier. Là nous.. (*il tombe en foiblesse.*) TROLLIO triomphe. ARVIDA revient à lui, & prie le traitre de l'envoyer au suplice. Il lui

aprend que c'eſt de l'aveu & par l'ordre de GUSTAVE, qu'il eſt venu au Camp de CHRISTIERN; que ſon cœur ſans défiance de ce fourbe, marche à une mort certaine pour le délivrer d'un Rival. Il ne conçoit point que GUSTAVE ait pû le tromper, lui qui paroit porter ſur le front le divin caractère de la vertu. TROLLIO paroit entrer dans ſes peines, & l'aſſure qu'il n'eſt pas moins ataché à ſes intèrèts par amour pour lui que par haine contre GUSTAVE. ARVIDA lui demande de lui prêter ſes troupes, pour écraſer cette terreur du Nord; mais au milieu de ſes transports, il ſe reproche ſes deſſeins, & ne veut ſonger qu'à ſauver ſa patrie. CHRISTINE paroit. ARVIDA s'arrache, & s'échape à ſa vue en frémiſſant. Cette Princeſſe s'entretient avec MARIANE, ſa confidente, des grandes vertus de GUSTAVE; elle lui aprend qu'elle l'a ſauvé, ſans qu'il en ſache rien; qu'autrefois CHRISTIERN ofrit à GUSTAVE la main de cette Princeſſe, & que quoiqu'elle lui aportat en dot des Royaumes, elle ſe vit refuſée d'un captif; mais que s'il eût trahi ſa patrie pour elle, elle l'eût mépriſé; qu'elle l'aima dès qu'elle entendit l'éloge de ſes vertus; que la prémiére fois qu'elle le vit, il étoit chargé de fers; mais qu'il paroiſ-

ſoit dans ſes chaines un Roi au jour de ſon couronement. La force d'HERCULE étoit dans ſes bras, & ſembloit ſe perdre ſur ſon viſage.

LAERTE, jeune Gentilhome Danois, de la ſuite de CHRISTINE, vient lui anoncer qu'elle eſt deſtinée à être le prix du ſang de GUSTAVE; qu'ARVIDA ſe prépare à conduire une troupe de Soldats dans les Cavernes des Montagnes pour le ſurprendre ſous l'apas d'une ſincère amitié. CHRISTINE veut prévenir un ſi grand crime; elle envoye LAERTE vers GUSTAVE pour l'informer de tout.

ACTE III.

Le Théatre répréſente les Montagnes de la Dalécarlie. GUSTAVE, ſous le nom de RODOLPHE, paroit en habit de Payſan, ſuivi des Dalécarliens, qui ne le conoiſſent pas. Il les exhorte, il leur reproche de s'amuſer à des fêtes, de ſe livrer aux fers des Danois &c; il leur rapelle les beaux jours de la Suède, la mort de STENON; l'un d'eux a vû ce Roi ſanglant; il répéte ſes derniéres paroles, par leſquelles il invitoit ſon illuſtre parent, le grand GUSTAVE, à l'imiter. GUSTAVE embraſſe ce brave Suédois. O GUSTAVE, s'écrient-ils, que ne peux-tu ſortir du ſéjour d

la mort! tu ferois nôtre chef. RODOLPHE est si charmé de leur courage & de tout ce qu'il entend, qu'il ne peut plus y résister; il se fait conoitre, les embrasse, voudroit avoir une vie à doner pour chacun d'eux, leur promet la victoire, ne parle que de renommée, de dangers, de triomphes, de gloire, de liberté: Ils sortent tous, & courent aux armes en criant, GUSTAVE, *Liberté*. Ce Héros reste seul avec ANDERSON. Il s'est servi d'un traitre nommé PETERSON, dont il conoit toute la fausseté, pour porter des lettres dans le Camp de CHRISTIERN: Elles sont adressées aux Chefs des Suédois que CHRISTIERN a séduits, & qu'il a forcés de s'unir à lui; il leur écrit dans les termes de la plus étroite correspondance, afin de réveiller les soupçons du Tyran; qui, se croyant trahi, passera ses troupes en revue, fera des réformes dans son armée, & la laissera en proye à l'invasion &c. LAËRTE arive auprès de GUSTAVE, qui le croit son Libérateur: Il lui aprend que c'est CHRISTINE qui le sauva, & qu'il ne fit que le conduire hors de la prison. GUSTAVE est pénétré de tant de générosité; il ne doute plus que ce ne soit elle qui a aussi délivré son cher ARVIDA. C'est un présent funeste, lui dit le jeune home;

égaré par une paſſion aveugle, il trahit vôtre amitié & vôtre confiance. GUSTAVE ne peut le croire, & ne veut pas même l'entendre d'avantage. Si vous avez, dit-il, quelque choſe à dire contre ARVIDA, contre l'home de la Vertu, ne le dites pas même aux vents, de peur que la calomnie ne l'entende, & que le crime ne triomphe. ARVIDA arive ne reſpirant que la vengeance: Il aperçoit de loin GUSTAVE qui aproche; ils ſe regardent quelque tems l'un & l'autre. ARVIDA met la main ſur ſon Epée, la tire en ſe tournant, & s'avance alors avec irréſolution. Frape, lui dit GUSTAVE, je ne veux pas dérober mon ſein à ton épée; mais je ſais que la bleſſure que tu vas lui faire, percera le tien doublement. ARVIDA dans ſon déſeſpoir le traite de fourbe. Home cher & malheureux, lui dit GUSTAVE, mon cœur ſaigne pour toi: Sans doute j'euſſe été un fourbe, ſi come toi, je me fuſſe laiſſé tenter. ARVIDA lui demande s'il n'a pas envoyé pour traiter avec CHRISTIERN. Jamais, lui dit GUSTAVE. Je conois ton cœur; mais je vois auſſi l'art, la fraude & les ruſes qu'on a employées contre toi: Je te vois auſſi grand que tu le fus avant que le lâche TROLLIO, profitant d'un moment de foibleſſe, vint corrompre ta

vertu. Il invoque le Ciel pour ſon cher ARVIDA qui croit que ce qu'il entend eſt un ſonge: Eloignez-vous, dit-il à GUSTAVE: Home cruel! tu me rends doublement coupable par l'excès de ta bonté. Il eſt déchiré de remords; prêt à ſe poignarder; GUSTAVE lui retient le bras; il l'acable de careſſes, l'embraſſe, ne ceſſe de l'apeller ſon frére & ſon ami; le félicite même de ce court oubli de ſoi qui va le rendre plus circonſpect à l'avenir. Vous ne pouvez me pardoner, lui dit ARVIDA, regardez ce poignard... Mais encore quand j'ai réſolu de te tuer, crois que je donerois ma vie pour toi. Oui, pour toi, je mourrois pour GUSTAVE. Un Dalécarlien anonce qu'on a vû les Danois ſur le haut des Montagnes. ARVIDA veut éfacer ſa honte dans leur ſang. Ta honte! lui dit GUSTAVE; périſſe ce terme injurieux. Va, je veillerai ſur ta renommée. ARVIDA ſort dans le deſſein de vaincre les énemis de la patrie, ou de périr. GUSTAVE harangue les Dalécarliens, leur fait le plus grand éloge de la liberté, leur peint ſa Mére & ſa Sœur captives, les afronts que STENON a eſſuyés avant de mourir. Leur courage s'enflame, ils ne reſpirent que le combat, & GUSTAVE finit par la diſpoſition de la bataille.

ACTE IV.

ACTE IV.

La Scène est dans le Camp de CHRISTIERN. Ce Tyran & TROLLIO font des réfléxions politiques sur l'art de gouverner: Le résultat est, que ce qu'on nomme Vertu, est le poison & la mort d'un Gouvernement, & que ceux qui vantent la liberté, sont des traitres énemis de leurs Rois. PETERSON arive; il se prosterne, & lui remet le paquet de lettres que lui a confié GUSTAVE. Il raconte au Roi qu'il l'a vû dans l'état le plus déplorable au sein des Mines de la Dalécarlie; environé d'horreur, ne conoissant que la fatigue, le besoin & la misére. Que lorsqu'il lui a demandé où étoient les secours & les moyens sur lesquels il comptoit; il a répondu qu'ils étoient auprès de CHRISTIERN. En éfet, le Roi lit les adresses des lettres de GUSTAVE, & toutes sont pour les Capitaines Suédois; il ordone, ainsi que GUSTAVE l'avoit prévu, qu'on les arrête, Soldats & Oficiers. Cependant TROLLIO qui conoit le génie du Héros, doute de la vérité. Un Oficier vient anoncer qu'on a vû des troupes. CHRISTIERN fait marcher mille Cavaliers pour

les reconoitre. CHRISTINE, à qui l'on demande si les suites de sa généroüté qui mit GUSTAVE en état de faire la guerre à son Pére, ne la font pas repentir de son action, répond que son intention la justifie; que si c'est pêcher que de révérer la Vertu, quoique dans un énemi, d'empècher l'opression, de sauver l'inocence, de s'oposer hardimént au crime, elle renonce au repentir: Elle ajoute que les suites de la Vertu sont toûjours heureuses, & doivent l'être, & que son Pére gagneroit encore en évitant une action criminelle, quoiqu'il lui en coutat tous ses Etats. LAËRTE vient anoncer que le Camp & tout le Pays sont en confusion; qu'il a vû GUSTAVE joignant la valeur d'un lion à la douceur d'un enfant; & qu'il n'a pû s'empècher, malgré la foi qu'il doit à son Pays, de faire des vœux pour ce Héros. CHRISTIERN arrive en vomissant mille imprécations contre ARVIDA; il ordone qu'on fasse venir les deux captives. On vient anoncer que l'énemi est tout près; que les Danois n'ont pû soutenir ses éforts, quoiqu'il eut six fois moins de troupes. Il fait dire à GUSTAVE qu'il a des propositions à lui faire pour la ranҫon de sa Mére, dont il ne difére la mort que jusqu'à sa réponse. Il

s'adresse à elle-même, & la menace du trépas, si elle n'arrête, par son autorité, l'égarement de son Fils. AUGUSTA, sans lui répondre, viens, ma chére GUSTAVIE, dit elle à sa Fille, chére prisoniére, viens; nous serons libres. Oui, ma Fille, nous sortirons de ces lieux, & nous irons joindre ton Pére & toute nôtre famille dans le Ciel. CHRISTIERN ordone qu'on les saisisse, & qu'on les sépare. Les plaintes de la jeune GUSTAVIE sont très touchantes. CHRISTINE se jette aux genoux de son Pére; elle lui demande de lui ôter la vie plûtôt que de l'exposer à voir souiller la sainteté des Rois par le sang de l'inocence. CHRISTIERN est infléxible; & la fait sortir. GUSTAVE consent à une tréve d'une heure: il vient savoir les propositions de CHRISTIERN, qui ordone à ses Soldats d'enfoncer, au moindre signe, le poignard dans le sein des captives. GUSTAVE arrive, & voit sa Mére entre les mains des boureaux. Cette Scène est la plus belle & & la plus intéressante de toute la Piéce, mais il faudroit la raporter en entier. CHRISTIERN ofre à GUSTAVE son pardon & sa grace. Indigne Usurpateur, rends moi donc mes Parens; rends moi les Péres de dix mille Orphe-

lins, rends moi ces Fils que ton Epée a maſſacrés, & dont tu as égorgé la poſtérité: Ils étoient tous mes Enfans; rends moi donc ma tendre Mére, & épargne cette petite inocente qui tremble devant toi... Oui, cela dépend de ta ſoumiſſion & du Traité que nous allons faire... Traiter avec toi? Va, toutes deux périront avant que nous traitions enſemble... Eſclaves, faites vôtre devoir... Arrête un moment tu ne peux être aſſez criminel..... GUSTAVE n'oſe demander la grace de ſa Mére; il prie ARVIDA de le ſoutenir. AUGUSTA demande au Tyran qu'il difére encore un moment, afin de fléchir ſon Fils. ARVIDA ſe rend otage; il s'arrache des bras de GUSTAVE, & paſſe du côté de CHRISTIERN, pendant que les deux captives paſſent du côté de GUSTAVE; mais AUGUSTA ne profite de ce moment que pour embraſſer ſon Fis, pour l'exhorter à défendre toûjours ſa patrie, pour le conſoler de ſa perte. GUSTAVE éprouve les déchiremens les plus afreux: Sa Mére lui fait les derniers adieux; il ne ſe conoit plus; il embraſſe ſa Sœur, & prie ſa Mére de l'arracher de ſes bras; ARVIDA demande de ſatisfaire à la cruauté du Tyran. AUGUSTA rejette cette propoſition. CHRISTIERN rompt la trève. GUSTAVE ne

peut consentir à laisser sortir sa Mére ; il est prêt à lui tout sacrifier. AUGUSTA fuit en lui disant adieu pour jamais. Le Tyran & sa suite sortent après elle. GUSTAVE, dans la plus grande consternation, n'invoque que la vengeance.

ACTE V.

La Scène est dans la Tente du Roi. CHRISTINE & MARIANE ont entendu du bruit & des gémissemens. CHRISTINE craint qu'on ne combate ; elle tourne sa tête, & voit quatre Esclaves qui portent deux cadavres sur un brancard ; quatre femmes enchainées les suivent en pleurant ; elle soulève un voile, & reconoit le corps d'AUGUSTA & celui de GUSTAVE. Elle ne peut s'empêcher de desirer d'être née d'un autre Pére ; elle apelle la mort à son secours. LAËRTE vient lui anoncer que de tous les vastes Empires dont elle étoit souveraine, il ne lui reste pas un azile. Elle en rend graces au Ciel ; elle demande si son Pére vit encore? LAËRTE lui fait la description du combat. GUSTAVE, & ses Soldats ont fait les prodiges les plus grands; enfin il a crié victoire, il a placé sur le haut de sa lance le bandeau Royal de

Dannemarck ; alors le combat a fini ; le mot *Victoire* a rétenti de tous côtés. CHRISTINE s'écrie : O miserable Royauté ! mon Pére ! cruel ! cher & malheureux Pére ! Quel horrible destin ! CHRISTIERN paroit, fuyant, sans casque, en désordre, son Epée rompue & ses habits ensanglantés. Il demande de nouvelles armes, ordone qu'on aille exposer un Etendart afin de rassembler son armée. Un Courier vient lui aprendre que tout est perdu en Dannemarck. Il entre en fureur, & se livre au désespoir ; il ne reconoit point CHRISTINE, qui cherche à le consoler, & quand il revient à lui, il lui dit de le maudire. Il est déchiré de remords ; il avoue à CHRISTINE que c'est elle qui lui a sauvé la vie ; que lorsque le fer de GUSTAVE étoit suspendu sur sa tête, ce Héros triomphant de sa colère, s'est écrié, CHRISTINE *tu l'emportes, va, je te rends à ses Vertus.* TROLLIO vient conseiller à CHRISTIERN de se sauver : CHRISTIERN prend l'épée de ses Gardes, & poignarde TROLLIO, qui tombe, essaye de se relever, & débite, en expirant, de très belles maximes sur les complaisans des Rois. Celui, dit il, qui ose marcher entre l'Envie & le Trône, essuie tour à tour les caprices du Monarque & la haine du Peuple. TROL-

LIO expire. GUSTAVE en triomphe, s'avance avec ses braves Amis, auxquels il atribue ses succès. On lui amène PETERSON & les prisoniers Danois: Il ordone qu'on les renvoye avec honeur, afin qu'ils aprennent à traiter avec humanité ceux qu'ils auront vaincu. ARVIDA conduisant CHRISTINE s'aproche de GUSTAVE, & tombe à ses genoux; il le fait relever: CHRISTINE demande grace pour son Pére. GUSTAVE prie ARVIDA de lui dire quelle doit être sa reconoissance pour sa libératrice: J'ai combatu pour la liberté, & non pour des courones qui doivent briller sur vôtre tête, ô CHRISTINE! ARVIDA éxalte la bonté & la grandeur de ce Héros. Mais que je suis acablé, ajoute-t-il, quand je songe qu'il te faudra pleurer le jour même où tu as délivré ton Pays, & où le sort de tes armes t'aura valu l'Empire & CHRISTINE.... hélas vous palissez... vôtre sang coule.... mon Frére!.... je vais mourir... il se jette dans les bras de GUSTAVE, content de voir son Roi & CHISTINE au comble du bonheur. Il lui fait ses derniers adieux. Il expire dans les bras de GUSTAVE, qui mêle ses larmes avec celles de CHRISTINE. Ce Héros veut retenir cette Princesse; il lui déclare son amour; elle

lui avoue qu'elle l'aime depuis longtems, mais que pour l'intèrêt de leur gloire, elle doit le fuir; que quelque cruel que soit son Pére, elle se doit à lui. GUSTAVE charge un Oficier de veiller sur son Pére & sur elle. C'est au remords, ajoute-t-il, de punir CHRISTIERN de ses crimes, & c'est à nous de cèder aux Vertus de la Princesse.

LA PARTIE *de chasse de* HENRI IV *Comédie en trois Actes & en Prose, par M.* COLLE', *Lecteur de S. A. S. le Duc d'Orléans, premier Prince du Sang &c.*

CETTE Piéce qui a fait au moins autant de bruit que le Siége de Calais en fit l'Année derniére, n'a pas été plutot rendue publique à Paris, que l'on a en fait une nouvelle Edition à Yverdon. Elle est remplie de sentimens. L'Auteur la dédie au Duc d'ORLEANS à qui il avoit déja dédié la Comédie de DUPUIS & DESRONAIS. Il prévient, dans un court Avertissement, qu'il n'a eu d'autre dessein que de saisir quelques instans de la vie privée de HENRI IV *c'est*, dit-il, *si l'on veut me passer cette expression, le Héros en deshabillé que j'ai essayé de paindre. Par cette raison j'ai cru qu'il étoit de l'essence de mes Caractè-*

res, dans le prémier Acte de ma Piéce, même où j'ai été obligé de prendre un ton plus élevé que dans les deux autres, de faire néanmoins parler les deux plus grands homes que j'introduis sur la Scéne avec ce langage de la familiarité, qu'ils avoient réellement ensemble & que l'Histoire leur done, de conserver à HENRI IV. *ses façons de s'exprimer qui sont consacrées, & si j'osois le dire,* cette Bonhomie adorable, *qui d'ailleurs, dans un Prince, a bien sa dignité particulière...... Je ne dois pas laisser ignorer,* ajoute-t-il, *que j'ai pris l'idée & une partie du fond de ma Piéce d'une Comédie Angloise, dont la Traduction est imprimée. Le Public judicieux distinguera facilement ce que je dois à l'Auteur Anglois, d'avec ce qui m'est propre. L'on verra aussi que les Memoires de* SULLY *ne m'ont pas été inutiles.*

M. SEDAINE, *dont les talens & le génie marqué pour le Théatre sont si connus, n'a pas dédaigné de puiser dans la même source que moi: C'est de cette même Comédie Angloise qu'il a tiré* le Roi & le Fermier, *ainsi qu'il l'a avoué lui même en le faisant imprimer.*

ACTE I.

La Scène est à Fontainebleau dans la

Galerie des Réformés, au bout de laquelle est l'Antichambre du Roi.

Le Duc de BELLEGARDE, Grand Ecuyer, & le Marquis de CONCHINY, Favori de la Reine, tous deux en habits de chasse, ouvrent la Piéce par un Dialogue, où l'un & l'autre disent, que l'honeur qu'ils doivent avoir de souper le soir avec leur Souverain, dérangent le projet qu'ils avoient faits de souper avec leurs Maitresses, mais ils conviennent qu'il faut tout sacrifier à celui qu'a formé le Marquis de CONCHINY de déplacer le Duc de SULLY, qui se trouve déja en froid avec le Roi. Ce Marquis reçoit une Lettre de son Valet de Chambre, qui lui anonce qu'une jeune Paysanne nommée AGATHE, qu'il avoit enlevée & qu'il faisoit garder à vue, a trouvé le secret de s'échaper. Il dit au Duc, qu'il n'a rien pu obtenir de cette jeune Paysanne, qui a même voulu se tuer. Le Duc ne peut le croire & le badine. Cependant cette jeune Fille inquiéte le Marquis au point, qu'iil désireroit de pouvoir pousser jusqu'à Paris, pendant qu'on courra le Cerf, si le rendez vous de la Chasse est de ce coté là. Pour s'en éclairçir, il apelle deux Oficiers de Chasse qu'il aperçoit.

Il aprend d'eux, dans la *Scène II*, que

le rendez vous de la Chasse est à trois lieues de là, en tirant droit à Paris, & que le Cerf les conduira loin... *que sait-on, dit un des Gardes Chasse, peut être jusqu'à Rosny, où l'on dit que M. de* SULLY *est exilé depuis hier au soir.* Cela les conduit à divers propos qui marquent de l'humeur contre le Duc de SULLY: Le Duc leur impose silence & les fait retirer.

Dans la IIIme. Scène le Duc de BELLEGARDE & le Marquis de CONCHINY continuent à s'entretenir de la disgrace du Duc de SULLY. *Je ne veux*, dit le Marquis, *m'ocuper que du souper de ce soir... & y saisir l'ocasion de parler au Roi, pour achever de le désabuser de son Monsieur de* ROSNY, *que je crois actuellement perdu, si vous voulez y doner les mains.*

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh bien, tenez; je serois faché qu'il le fut, car j'aime la persone de M. de SULLY, *moi; mais cependant on ne sauroit s'empêcher de desirer un peu qu'il ne soit plus en place, car dès qu'on demande la moindre grace, l'on rencontre toûjours en son chemin l'humeur inflexible de ce cher home là,.... & cela est excédant.*

Le Marquis s'ouvre au Duc, lui aprend

tout ce qu'il a fait faire contre M. de SULLY, & lui dit mistèriusement: *Nous avons porté hier le dernier coup; c'est un écrit de M.* ROSNY *lui même; c'est un Billet de lui, que nous avons tourné contre lui &c.*

Le Roi paroit à la *IVme Scène.* Il dit au Duc de SULLY de l'atendre dans cette Galerie; *il faut bien*, ajoute-t il, *que je vous parle de vous, puisque vous ne voulez point m'en parler le prémier.*

Le Duc de SULLY & le Marquis de CONCHINY, restés seuls à la *Scène V*, ce dernier cherche a faire parler le Ministre, dans l'espérance qu'il poura lui échaper quelques propos indiscrets, qu'il raportera au Roi. Le Duc de SULLY lui répond de maniére à le troubler, & lui faire conoitre qu'il n'est pas dupe de ses discours artificieux.

La *VIme Scène* peint au mieux le caractère de HENRI VI & de son Ministre; nous en raporterons ici la plus grande partie:

HENRI *prenant M. de* SULLY *par la main & l'amenant sans rien dire jusqu'au bord des lampes, quitant ensuite sa main, il le regarde, & reste un moment sans parler.*

Eh bien? Monsieur, la façon dont nous

somes ensemble, depuis six semaines; le froid que je vous marque, & la contrainte dans laquelle nous vivons vis à vis l'un de l'autre; vous vous acomodez donc de tout cela, Monsieur? Vous n'en êtes donc point inquiet?

Le Duc de SULLY, *d'un air noble & respectueux.*

SIRE, avec tout autre Prince que HENRI, je me croirois perdu, en voyant que vous m'avez retiré cette bonté familiére que vous me témoigniez toûjours; mais, avec Vôtre Majesté, j'ai pour moi vôtre équité, vos sentimens;... oserois je dire vôtre amitié & mon innocence! Tout cela me rassure & je suis tranquile.

HENRI, *d'un air un peu atendri.*

Cette tranquilité peut marquer, je vous l'avoue, le témoignage d'une conscience pure, & qui n'a point de reproche à se faire; mais, cependant, Monsieur, vous ne pouvez pas ignorer que toute la France crie, & m'adresse des plaintes contre vous, & vous gardez le plus profond silence.

Le Duc de SULLY, *d'un air ferme & respectueux.*

Oui, SIRE, c'est dans un silence res-

pectueux que je dois atendre que Vôtre Majesté m'ouvre la bouche sur des faits, dont il n'y a pas un seul qui ne soit de la plus grossiére calomnie... Parler le prémier à Vôtre Majesté, de toutes ces imputations odieuses & absurdes, c'eut été en quelque façon leur doner du crédit & en reconoitre la vérité. Il ne me convient pas de craindre de pareilles acusations, auxquelles vous même ne croyez pas, SIRE.

HENRI, *avec bonté.*

Eh mais, mais...

Le Duc de SULLY, *reprenant avec force.*

Non, SIRE, vous n'y croyez pas. Il n'y a qu'une seule de ces acusations qui ait quelque air de la vérité, ou pour mieux dire, de la vraisemblance. *Tirant de sa poche un papier.* C'est ce billet de moi, que vous me renvoyates hier au soir par la VARENNE; quatre mots que j'ai mis au bas vous en déveloperont toute l'énigme. Que Vôtre Majesté daigne jetter les yeux sur l'explication que j'en done. *Il done au Roi le papier.*

HENRI.

Je tombe de mon haut. *Prenant la main du Duc de* SULLY. Ah! Monsieur de Ros-

NY! Come ils m'ont trompé! Les cruelles gens!

Le Duc de SULLY.

Quant aux satires, & sur-tout, SIRE, au libelle fait par JUVIGNY, avec tant de force & d'éloquence, & que j'ai lu tout aussi bien que Vôtre Majesté...

HENRI, *l'interrompant avec feu.*

Quoi! Vous l'avez lu, ROSNY? Et vous n'êtes pas venu tout de suite, pour vous expliquer avec moi?

Le Duc de SULLY, *l'interrompant.*

Non, SIRE, je l'ai méprisé. Ce n'est pas que si Vôtre Majesté m'en eut parlé la prémiére, j'eusse voulu, & que je veuille encore avoir l'orgueil criminel de ne point entrer dans les détails d'une justification qui doit...

HENRI *l'interrompant.*

Qu'apellez vous justification, mon ami? Ventresaintgris, l'éclaircissement que vous me donez sur ce billet, répond lui seul à tout; à tout; & je n'ai plus rien à entendre.

Le Duc de SULLY, *avec le plus grand feu.*

Pardonez moi, Sire, il est de toute

néceſſité que vous ayez la bonté d'entendre ma juſtification, & la voici : ... Depuis trente trois ans je vous ſers ; j'oſe dire plus, je vous aime. A mon atachement inviolable pour Vôtre Majeſté, ſe joint l'honeur, dont je ne me ſuis, & dont je ne veux jamais m'écarter ; ils ſe réuniſſent l'un & l'autre à mon intèret perſonel, qui eſt de vous ſervir juſqu'à mon dernier ſoupir ... ce ſont là mes vrais ſentimens ... Pour vous perſuader au contraire, ou que je veux, ou que je puis vous trahir, mes énemis couverts, ces petites gens, n'établiſſent dans leurs propos, & dans leurs libelles, que des poſſibilités purement chimériques ... Et ! en éfet, quel ſeroit mon but dans une trahiſon priſe dans le grand ? ... De me mettre vôtre Courone ſur la tête ? ... Vous ne me croyez pas aſſez dépourvu de jugement pour tenter l'impoſſible ? De la faire paſſer à quelqu'autre branche de vôtre Maiſon, ou à quelque Puiſſance étrangére ? Ah ! mon Prince ! Ah ! mon Héros ! Quel autre Monarque, quelles Puiſſances, quels Etats, peuvent jamais élever ma fortune auſſi haut, que vous avez élevé la mienne ? ..

HENRI, *le ſerrant dans ſes bras*

Ah ! mon cher ROSNY ! Mon cher ROSNY !

Le

Le Duc de SULLY, *poursuivant avec feu.*

Ah, mon cher Maitre! Vous le serez toûjours... Vous m'aimez, vous m'estimez... Oui, SIRE, vous m'estimez au point, que j'ai la noble présomption de croire que vous n'avez point eu (dans cette afaire ci même) de soupçons sur ma fidélité; ce que j'apelle de véritables soupçons. Non, SIRE, vous n'en avez point eu.

HENRI, *reprenant vivement.*

Pour de vrais soupçons, non, mon ami, je n'en ai point eu, à peine étoit ce de legéres inquiétudes, ... & si foibles encore, qu'elles n'avoient aucune tenue. Éh! tiens: Mon cher ROSNY, je vais t'ouvrir mon cœur: Je n'eusse même jamais eu ces legéres inquiétudes; jamais l'on ne fut parvenu à me doner les moindres ombrages sur ta fidélité, si nous eussions, tous les deux vécu dans un autre tems. Mais dans ce siécle afreux, dans ce siécle de troubles, de conspirations, de trahisons; où j'ai vu, où j'ai éprouvé les plus noires perfidies, de la part de ceux que j'avois traité come mes meilleurs amis; où j'ai pensé être mille fois le jouet & la victime de la scélératesse de leurs complots!...

tu me pardoneras bien, mon cher ami, ces petites échapées de défiance.... Je les réparerai, Monsieur de ROSNY, par de nouveaux bienfaits, qui porteront au plus haut degré d'élévation, & vous & vôtre Maison. Je veux que....

Le Duc de SULLY, *l'interrompant avec feu.*

Arrêtez, SIRE, vos bontés pour moi iroient peut être trop loin; il faut y mettre des bornes.. Vos malheurs, & les plus noires ingratitudes, ont dû nourrir & étendre vos défiances; que vôtre cœur n'en ait plus désormais pour moi,... je le mérite... mais que Vôtre Majesté mette la plus grande prudence, & une extréme circonspection dans les bienfaits dont elle voudroit encore m'honorer... Je suis le prémier à lui demander à genoux, de ne jamais me doner de places fortes, de Principautés; en un mot de ne jamais me faire de ces sortes de graces, qui pussent me doner la possibilité de me déclarer Chef de Parti, si je voulois le tenter. Ces graces là, SIRE, sont des armes qui n'en seroient jamais pour moi; mais je veux ôter à mes énemis le prétexte de m'en faire des crimes.

HENRI, *avec la plus grande vivacité de sentimens.*

Grand Maitre, tu n'auras jamais d'énemis à craindre, tant que je vivrai.

Le Duc de SULLY, *après s'être incliné pour le remercier.*

Ah! SIRE, plût à Dieu que cela fut vrai! Mais cet entretien ci est la preuve du contraire, & des éfets cruels que peuvent produire des calomnies travaillées de main de Courtisan.

HENRI, *avec la dernière vivacité.*

Eh mais, elles n'en auroient produit aucuns, si depuis que je vous boude, cruel home que vous êtes! vous eussiez voulu venir bonement vous éclaircir avec moi... Ah! ROSNY, cela n'est pas bien à vous. Depuis trente ans que je vous ai juré amitié, moi, je n'ai rien eu sur le cœur que je ne l'aie déposé dans vôtre sein: Projets, afaires, plaisirs, amitiés, amours, chagrins domestiques; je vous ai tout confié; & vous, vous vous tenez sur la réserve pour une mince explication avec moi! Est-ce là être mon ami?... Ah! les larmes m'en viennent aux yeux!... Les. Princes ne peuvent-ils donc avoir un ami.

Le Duc de SULLY, *du ton le plus atendri.*

Ah, mon adorable Maitre! Cette force, cette vérité de ſentiment m'éclaire à préſent ſur ma faute. Oui, SIRE, j'ai eu tort de ne m'être pas expliqué dès le prémier inſtant, & de...

HENRI *avec la plus grande vivacité.*

Oui, Monſieur, & vous ſentiriez encore mille fois davantage vôtre tort, ſi vous ſaviez, mon ami, ce que jai ſoufert, moi, pendant nôtre eſpéce de brouillerie. Que cela n'arive donc plus; je ne veux pas que nos petits dépits durent plus de vingt-quatre heures; entendez vous, ROSNY?

Le Duc de SULLY, *avec paſſion.*

Oh! je les préviendrai dès leur naiſſance. Ah, SIRE!... ah, mon ami!.... pardonez au trouble de mon cœur,... ce mot qui vient de m'échaper...

HENRI, *avec la dernière vivacité.*

Apelle moi ton ami, mon cher ROSNY, ton ami. Eh! que je l'ai bien ſentie cette amitié que j'ai pour toi! Tiens, lorſque tout à l'heure, auparavant de paſſer chez la Reine, je me ſuis contraint à te faire un acueil froid, & que je t'ai apellé Monſieur, te rapelles tu de ne m'avoir

répondu que par une inclination de tête, & une révérence profonde. Eh bien? En voyant ta douleur & ton atendrissement, mon cher ROSNY, peu s'en est falu que dans ce moment, je ne t'aie jetté les bras au col, & que je n'aie comencé par là nôtre explication.

Le Duc de SULLY, *dans le dernier atendrissement & d'une voix entrecoupée.*

Ah, SIRE! ce dernier trait... ah! permettez qu'avec les larmes de la joie,... & de la plus tendre sensibilité,... je me précipite à vos pieds... pour vous remercier.

HENRI, *le relevant avec vivacité.*

Eh! que faites vous donc là, ROSNY? Relevez vous donc; prenez donc garde; ces gens là qui nous voient, mais qui n'ont pas pu entendre ce que nous disions, vont croire que je vous pardone; vous n'y songez pas relevez vous donc.

Dans la *Scène* VII, le Roi, après avoir déclaré qu'il aime le Duc de SULLY plus que jamais, l'oblige à aller s'habiller pour le suivre à la Chasse.

Dans la *Scène VIII.* qui est la derniére du prémier Acte, le Duc de BELLEGAR-

DE parlant de M. de SULLY dit, il est d'une habileté dans les afaires:

HENRI l'interrompant.

Qu'apellez vous dans les afaires! Ajoutez donc à la tête de mes Armées, dans mes Conseils, dans les Ambassades Je l'ai toûjours présenté avec succès à mes Amis & à mes Enemis; mais partons, partons.

ACTE II.

Le Théatre réprésente l'entrée de la Forêt de Sénart, du coté de Lieursain.

Un Paysan & une Paysanne ouvrent la Scène. Le Paysan resté seul dans la *Scène II* voit AGATHE habillée come une Bourgeoise étofée. Elle le joint à la *Scène III.* Il lui fait des reproches d'avoir suivi le Marquis de CONCHINY. Elle cherche inutilement à se justifier. Cependant elle l'engage à se charger d'une Lettre pour M. RICHARD son Amant, mais il la prévient qu'il ne laissera pas de lui parler contre elle. Dans un Monologue, *Scène IV.* il fait des réfléxions sur l'adresse des Filles pour tromper les homes. RICHARD survient à la *Vme Scène.* LUCAS lui remet la Lettre d'AGATHE, mais il empêche par ses Discours l'éfet qu'elle auroit produit. Ils vont tous deux chez LUCAS pour par-

ler du Mariage de ce dernier avec la Sœur de RICHARD.

A la *Scène VI.* le Duc de BELLEGARDE & le Marquis de CONCHINY se trouvent égarés dans la Foret. Le Duc de SULLY survient en tatonant & marque dans la *VIIme Scène* ses inquiétudes sur le compte du Roi. Un Bucheron les prend pour des Voleurs, dans la *Scène VIII.* ils le rassurent, & se font conduire au Village de Lieursain. Le Marquis de CONCHINY lui ayant demandé s'ils y trouveront dequoi manger? Le Paysan l'interrompant lui dit: *Oh oui, car je vons vous mener cheux le Garde Chasse de ce Canton; vous y trouverais des Lapins par centaine; car ces gens là ils mangions les Lapins eux; & les Lapins nous mangions nous.*

A la *Scène IX* le Roi arive en tatonant. Il paroit moins inquiet de se trouver égaré que des reproches que va lui faire le Duc de SULLY. Deux Braconiers surviennent. A la *Scène X.* Le Roi entend un coup de fusil près de lui, il apelle, mais les Braconiers s'enfuient.

MICHEL RICHARD, dit autrement MICHAU, ayant deux pistolets à sa ceinture & une lanterne sourde à la main, saisit le Roi par le bras: *Ah! j'tenons le coquin qui*

viant de tirer sur les Cerfs de nôtre bon Roi. Qu'êtes vous? Allons, qu'êtes vous? Le Roi ne se fait pas conoitre, il lui dit cependant qu'il a l'honeur d'apartenir au Roi.

MICHAU.

Mais pourquoi avous quitté, avous abandoné not' cher Roi à la Chasse? ça est indigne, ça.

HENRI.

Hélas! mon Enfant, c'est que mon cheval est mort de lassitude.

MICHAU.

Falloit le suivre à pié, morgué. S'il l'y arrive queuqu'accident vous m'en répondrais deja. Mais, tenais; j'ons bien de la peine à croire... Là, dites moi là, dites vous vrai?

HENRI.

Encore un coup, je vous dis que je ne mens jamais.

MICHAU.

Queu chien de compte! ça vit à la Cour, & ça ne ment jamais! eh! c'est mentir ça.

Toute cette *Scène XI* qui termine le second Acte, est sur ce ton, & on la lira toûjours avec plaisir dans l'ouvrage.

ACTE III.

Le Théatre répréſente l'intérieur de la Maiſon du Meunier MICHAU. *L'on voit au fond une table de 5 pieds ſur 3½ de large, ſur laqu'elle le Couvert eſt mis. La nape & les ſerviétes ſont de groſſe toile jaune; à chaque extrémité eſt une Pinte en plomb. Les aſſiétes de terre comune. Au lieu de verres, des timbales & des gobelets d'argent, pareils à ceux de nos Bateliers; des fourchettes d'acier. Sur le devant deux Eſcabelles; près de l'une eſt un rouet à filer; au pié de l'autre eſt un ſac de blé, ſur lequel eſt empreint le nom de* MICHAU.

La *Scène I.* est un Dialogue de la Meuniére MARGOT, avec sa Fille CATAU. RICHARD arive à la *Scène II* & salue sa Mére & sa Sœur. Le Roi vient avec MICHAU à la *III Scène.* Il prend plaisir à voir la joie de ces bones gens. CATAU ayant demandé au Roi s'il a un COUTEAU, lui dit qu'elle lui aportera donc celui de la Cuisine. *Scène IV.* Le Roi loue la beauté de CATAU, & dit dans la *Scène V*

qu'un gobelet de Cidre qu'elle va lui aporter sera délicieux de sa main.

Dans la *Scène VI.* Richard, qui vient de Paris, dit qu'on y est encore yvre de joie de la convalescence de leur Roi bien aimé. Catau aporte du Cidre, & Michau dit au Roi, en lui frapant sur l'Epaule, *Scène VII*; *Avalais moi ça, pére.* Michau va avec son Fils ranger quelques sacs de farine, qui sont dans la Cour & le Roi reste seul avec Catau.

Scène VIII. Henri à part. *En vérité la petite* Catau *est charmante .... mais charmante .... Si elle savoit qui je suis ... Non, non, rejettons cette idée, ce seroit violer les droits de l'hospitalité.* Le Roi fait quelques caresses à Catau. Elle lui aprend que son Pére barguigne toûjours à la marier avec Lucas, parce qu'il n'est pas autrement riche.

Scène IX. Michau revient. On se prépare à souper. Henri IV veut s'aider à porter la table. Catau s'y opose. Il porte le banc (*Scène X.*) & veut ranger deux chaises de paille.

La *Scène XI.* est le détail du repas. On y chante des Chansons & l'on y boit à la santé du Roi dans les termes les plus attendrissans pour Henri IV. Il faut lire cette Scène dans la Piéce même.

AGATHE survient à la *Scène XII.* Elle est interrompue dans sa justification par l'arivée du Garde Chasse, qui dans la *Scène XIII.* anonce les trois Seigneurs qui ont soupé chez lui.

Nous croyons que nos Lecteurs verront avec plaisir que nous raportions en son entier la Scène suivante.

SCENE XIV & *dernière.*

HENRI, MICHAU, AGATHE, RICHARD, LUCAS, MARGOT, CATAU Le Duc de SULLY, Le Duc de BELLEGARDE, Le Marquis de CONCHINY.

MICHAU.

VOYAIS, mes biaux Seigneurs, si ce Monsieur là est un Seigneur itout; je ne l'crois pas; il s'est dit Oficer du Roi; *tirant par le bras le Roi, qui a le visage tourné d'un autre coté* Voyais, reconoissais vous st'honête home l'à?

Le Duc de SULLY, le Duc de BELLEGARDE, & le Marquis de CONCHINY, *ensemble.*

Quoi! c'est vous, SIRE!... SIRE, c'est vous même.

MICHAU, MARGOT, LUCAS, CATAU, RICHARD & AGATHE, *tombant tous à genoux aux pieds du Roi.*

Quoi! c'est là le Roi! c'est là nôtre bon Roi! nôtre grand Roi!

HENRI, *avec atendrissement.*

Relevez vous, mes bones gens; relevez vous mes amis; je le veux, mes enfans; relevez vous, je vous l'ordone.

AGATHE, *restant seule aux genoux du Roi.*

Non, SIRE; puisque c'est vous, je resterai à vos pieds, pour vous demander justice d'un cruel ravisseur, du Marquis de CONCHINY, qui m'a ararchée à tout ce que j'aime, au moment que j'étois prête à épouser RICHARD... les larmes étoufent ma voix au point...

Le Marquis de CONCHINY, *à part.*

Ciel! c'est AGATHE!

HENRI, *relevant* AGATHE, *& d'un ton sevére.*

CONCHINY,... qu'avez vous à répondre?... Eh bien? eh bien? répondez donc! vous paroissez interdit.

Le Marquis de CONCHINY, *se rassurant un peu.*

C'est qu'un rien m'embarasse, SIRE ;... car, dans le fond, pourquoi serois je interdit ?... &... n'avouerois je pas à Vôtre Majesté une afaire... de pure galanterie ?

Le Duc de SULLY *vivement.*

J'adore Dieu ! quelle galanterie !...

Le Duc de BELLEGARDE, *legérement au Duc de SULLY.*

Et mais, il ne faut pas prendre cela au grave.

HENRI.

Laissez le donc achever. Eh bien ?

Le Marquis de CONCHINY.

Eh bien, SIRE, le fait est que j'ai eu envie, (*avec un rire forcé*) mais bien envie de cette jeune Paysanne ;.. qu'à la vérité ; j'ai aidé un peu à la lettre pour lui faire voir Paris, malgré elle.

HENRI *l'interrompant.*

Malgré elle ! ... vous y avez donc employé la violence.

Le Marquis de CONCHINY.

Eh m'as, SIRE, si vous voulez ; ... c'est mon Valet de Chambre qui me l'a amenée, avec bien de la peine ; & je vais ...

HENRI, *d'un air sévére*

Eh, c'est cette violence que je punirai.

Le Marquis de CONCHINY *avec feu.*

Ah ! SIRE, ne m'acablez point de vôtre colére ! J'avoue mon crime ; mais mon crime m'a été inutile, & n'a fait que tourner à ma honte. AGATHE est vertueuse ; AGATHE ne m'a point cédé la victoire, & pour la remporter, elle a été jusqu'à vouloir atenter elle même à sa vie. J'atteste le Ciel de la vérité de ce que je dis ; & qu'il me punisse sur le champ, si je vous en impose... Eh ! dans l'instant, c'est moins, je le jure à Vôtre Majesté, la crainte de ma disgrace, que les remords cruels & le repentir, qui ....

HENRI, *l'interrompant d'un air noble & sévére.*

Mais, il ne me sufit point à moi, que par cet aveu, par vos remords, par vôtre repentir, AGATHE soit justifiée vis à vis de ces gens ci ; le crime de vôtre part n'en

eſt pas moins comis ; je leur en dois la réparation. Ainſi donc, je veux que vous faſſiez une rente de deux cens écus d'or à cette fille, & que . . .

AGATHE, *l'interrompant.*

Non, SIRE, je me croirois deshonorée, ſi j'acceptois de cet hōme des bienfaits honteux qui pouroient laiſſer des ſoupçons. . .

RICHARD, *l'interrompant.*

Ah ! divine AGATHE ! Cet aveu du Marquis de CONCHINY . . . & plus encore le refus que vous venez de faire des biens ignominieux que l'on vouloit le forcer de vous doner, eſt pour moi une pleine & entiére conviction de vôtre innocence . . . Non, vous ne futes jamais coupable ; c'eſt moi qui le ſuis, d'avoir pu vous croire un ſeul inſtant criminelle ; & . . .

MICHAU.

T'as raiſon, mon fils ; & tu peux à préſent épouſer ſte digne enfant là.

HENRI.

En ce cas là, je me charge donc de la dette de CONCHINY. *Au Marquis.* Retirez vous, & ne paroiſſez pas devant moi, que je ne le vous faſſe dire. CONCHINY

se retire. A part, au Duc de SULLY. Aussi-bien, mon Ami ROSNY, je soupçone violemment ce malheureux Italien là, d'être l'Auteur de toutes les noirceurs qu'on vous a faites; nous en parlerons dans un autre tems... *Haut.* Oh çà, mes enfans, j'ai bien des engagemens à remplir ici: Pour m'aquiter du prémier, je done dix mille francs à AGATHE, & à vôtre Fils, Monsieur MICHAU; mais vous ne savez pas que j'ai promis à la belle CATAU de lui faire épouser un certain LUCAS, son amoureux, qui n'est pas bien riche, & pour réparer cela, je leur done aussi dix mille francs pour les unir.

LUCAS *sautant de joie.*

Dix mille francs, & CATAU.

MICHAU.

Quel bon Roi!

RICHARD.

tous ensemble. Ah, SIRE!

CATAU & AGATHE.

Quel bon Prince!

HENRI.

Duc de SULLY, que cette some de vingt mille

mille francs leur soit comptée ici, demain dans la journée; je vous en done l'ordre.

Le Duc de SULLY, *s'inclinant*.

Vous serez obéi, SIRE. *Se relevant & d'un air atendri.* Ah, mon cher Maitre! par ces traits de justice & de générosité, vous me ravissez! Vous venez d'en agir en Roi, & en Pére avec ces bons Paysans, qui sont vos Sujets & vos Enfans, tout aussi bien que vôtre Noblesse: Mais, SIRE, vous nous devez aux uns & aux autres de ne point exposer vôtre vie à la chasse, come vous le faites tous les jours: *Avec colère.* Permettez moi de le dire à Vôtre Majesté; cela me met, moi, dans une véritable colère. Vive Dieu! SIRE, vôtre vie n'est point à vous, vous en êtes comptable (*montrant le Duc de* BELLEGARDE) à des Serviteurs come nous qui vous adorent; (*montrant les Paysans*) & au Peuple François dont vous voyez que vous êtes l'idole.

HENRI, *de l'air de la plus grande bonté.*

Oui, oui; tu as raison, mon Ami; tu m'atendris: Ne me grondes plus, mon cher ROSNY; à l'avenir je ferai plus sage.

MICHAU, *très vivement.*

Morgué, SIRE! c'eſt que ce Gentilhome là n'a pas tort, au nom de Dieu, conſarvez-nous vos jours; ils nous ſont ſi chers!

TOUS LES PAYSANS *enſemble s'inclinant.*

Ah, nôtre Roi! ah, nôtre Pére! conſarvais-vous, conſarvais-vous!

HENRI, *regardant tous ces Payſans.*

Quel ſpectacle divin!

MICHAU, *encore plus vivement.*

Eh oui, ventregué conſarvais-vous! Vous venais de marier nos jeunes gens, faut, SIRE, que vous viviais plus qu'eüx... Mais queul excellent home! Pardon, Vôtre Majeſté, ſi je vous ont ſi mal reçu; je n'conoiſſions pas tout not' bonheur, & ſi j'avons manqué au reſpect.. de la conſidération...

HENRI, *l'interrompant.*

Vous m'avez très bien reçu, & je veux demeurer vôtre Ami au moins, Monſieur MICHAU.. Mais, briſons-là; j'ai beſoin de repos, &.....

MICHAU, *l'interrompant.*

Venais, SIRE; venais coucher dans mon propre lit. Ces Seigneurs prendront ceux de mon Fils & de CATAU. Et nous, j'irons tretous paſſer la nuit au Moulin. Eune nuit eſt bientôt paſſée, quand on la paſſe pour Vôtre Majeſté.

MICHAU *conduit le Roi & les deux Seigneurs.*

LUCAS *prenant* AGATHE *ſous les bras.*

Et nous, je vons remener AGATHE cheux elle; & à demain aux nôces, mes enfans.

PRIX ACADEMIQUES.

Le 2 Janvier 1767. l'Académie Françoiſe ajugera une Médaille d'or de 300 Liv. au Diſcours qui lui paroitra le meilleur ſur ce Sujet important: *D'expoſer les avantages de la Paix, d'inſpirer de l'horreur pour les ravages de la Guerre, & d'inviter toutes les Nations à ſe réunir pour aſſurer la tranquilité générale.* Les Piéces pour le concours doivent être écrites en François & ne doivent pas paſſer trois

quarts d'heure de lecture. On les fera rendre franches de port, avant le 1 Décembre, à M. REGNARD, Imprimeur de l'Académie, Rue basse des Ursins à Paris.

PRIX *de la Société Oeconomique de* BERNE.

LA Société Oeconomique de Berne s'étant assemblée le 20 du mois dernier pour juger du mérite des Mémoires concurrens aux Prix de l'année 1765; le Prix de vingt Ducats, destiné pour la question, *quels sont les moyens les moins dispendieux pour perfectioner nos vins &c*, a été ajugé au Mémoire qui a pour dévise, *rien sans peine*: L'Auteur s'est trouvé, par l'ouverture du buletin, être M. le Capitaine FELICE à *Morat*. Le Mémoire qui a pour dévise, *vina probantur odore, sapore, colore, nitore*, a obtenu *l'Accessit*; il est de M. BOURGEOIS Docteur en Médecine à *Yverdon*. Le Prix de vingt ducats, *des causes de la décadence de l'industrie dans nos villes, & des moyens d'y faire fleurir les Arts &c*, a été ajugé au Mémoire qui a pour dévise, *hinc lata urbes pueris florere videmus*; M. T. S. GRUNER, de Berne, Secretaire Baillival à *Landshout*, s'est trouvé en être l'Auteur. Un autre Mémoire avec la dévise, *infandum regina jubes renovare dolo-*

rem, après avoir balancé les sufrages pour le Prix même, méritoit sans dificulté, *l'Accessit*; M *Ab* PAGAN, Sécretaire de la Société Correspondante de *Nidau*, en est l'Auteur.

L'année derniére, la Société Oeconomique proposa deux Prix de vingt ducats chacun, pour la meilleure solution des deux questions suivantes :

1°. *Quel est dans le Canton de Berne, le Prix des grains le plus avantageux, tant pour le Laboureur que pour l'Acheteur; & quels sont les moyens les plus propres pour amener le prix des grains à ce point, & l'y maintenir?*

2°. *Coment pouroit-on, d'un coté, augmenter le produit des mines dans le Canton; & de l'autre, prendre des mesures, pour empêcher des entrepreneurs imprudens, de s'y ruiner?*

Les Mémoires qui concourront pour ces Prix, doivent avec les billets cachetés, être remis aux Sécretaires de la Société, à Berne, avant la fin de Décembre 1766.

Les nouvelles Questions proposées, sous les mêmes conditions, sont les suivantes:

1°. *Dans quelles circonstances les fabriques ou manufactures sont elles nuisibles ou favorables, à la population & à l'agriculture, dans nôtre Canton; & quelles sont les*

règles pour combiner ces deux objets, & subordoner le prémier au second.

2°. *Coment pouroit-on introduire dans le Pays de Vaud, l'industrie & les méthodes employées avec tant de succès, dans la partie Allemande du Canton, par raport à divers objets de l'Oeconomie rurale, tels que la culture des prairies, celle des arbres fruitiers, des racines & plantes potagéres; la maniére de nourir les cochons dans l'etable, la méthode dans la formation & l'emploi des engrais &c; & par quels moyens promts & faciles pouroit on dresser la jeunesse, dans les Villages du Pays de Vaud, à conoitre, adopter, pratiquer & se rendre habituelle, l'Oeconomie Alemande, dans les points où elle mérite la préférence.*

ENIGME.

Je suis ce qu'on aime le mieux
Presque en tous les lieux de la terre;
Et souvent on me fait la guerre
Pour m'avoir come un bien & rare & précieux:
Mais, quand on a fait ma conquête,
Celui qui me possède à le cœur si leger,
Qu'à ma possession jamais il ne s'arrête,
Et qu'il me garde peu sans me changer.

QUATRIEME LOTERIE *de la Ville de* NEUCHATEL *en Suisse.*

LE MAGISTRAT de NEUCHATEL, fondé sur les motifs énoncés dans les Plans des trois premiéres Loteries, en propose une quatriéme, semblable en tout aux précédentes, pour le Fond capital, le nombre des Billets & la distribution des Lots, & qui se tirera avec les mêmes précautions le 4 Juillet prochain Les Billets seront signés par Monsieur le Maitrebourgeois BOIVE, Directeur, & par M J F DE PIERRE du Petit Conseil. Le bénéfice, toûjours de 10 pour cent, se prélévera sur les Lots. Le payement s'en fera quinze jours aprés le Tirage par M Félix Henri MEURON, Maitre des Clés en Chef, seul Collecteur de cette Loterie à NEUCHATEL, chez qui le Bureau est ouvert dès à présent, de même que chez M André BOVAY Fils à GENEVE. On payera chez ce dernier un Bache & demis en sus de l'Ecu Neuf, qui fait le prix de chaque Billet.

PLAN.

2500 Bil. à 4 L. argent de Berne soit un Ecu Neuf font L. 10000

1 Lot	de	L 2000	L 2000
1	de	1000	1000
1	de	400	400
2	de	200	400
5	de	80	400
10	de	50	500
30	de	30	900
50	de	20	1000
100	de	10	1000
300	de	8	2400
500 Lots			L. 10000

Le mot de l'Enigme du mois de Mars est Toise. Celui du Logogriphe est Sourire, où l'on trouve *Or*, *Oie*, *Rose*, *Os*, *Roi*, *Soir*, *Rue*, *Ours*.

TABLE.

REMARQUES critiques sur un Ouvrage moderne rangé par ordre alphabétique Christianisme. 321
De la Gloire des Princes. 344
L'Home indolent. 350
L'Envie 357
Les Illusions. 366
Fragment d'une Lettre de Paris. 370
Ouvrages nouveaux. Equivoques & bizarreries de l'Ortographe 374
Mémoires & Observations géographiques & critiques, sur la situation des Pays Septentrionaux de l'Asie & de l'Amérique. 381
Nouvelle Encyclopédie portative 385
Vues politiques sur le Comerce des Denrées. 385
Mémoires de Mad la Baronne de Batteville, ou la Veuve parfaite 387
Gustave Vasa, Tragédie. 388
La Partie de Chasse de Henri IV Comédie. 408
Prix de l'Académie Françoise 415
—— de la Société Oeconomique de Berne. 436
Enigme. 418
Loterie de Neuchâtel. 419

